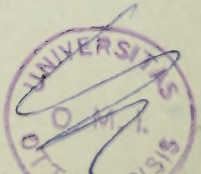
U d'/of OTTAWA
39003010793734

17-4-41



16522

18-4-3

"LES SAINTS"

t François de Sales

par

AMEDÉE DE MARGERIE

HUITIÈME ÉDITION

Victor Lecoffre

UNIVERSITAS ROMA

DON
DE M. LE CHAN. LAPOINTE
A
L'UNIVERSITE D'OTTAWA

St François de Sales

MÊME LIBRAIRIE

" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut

DERNIERS VOLUMES PARUS :

Saint Benoît Joseph Labre, par M MANTENAY.
Saint Séverin, par ANDRÉ BAUDRILLART.
Sainte Mélanie, par GEORGES GOYAU. *Troisième édition.*
Saint Pierre Damien, par Dom RÉGINALD BIRON.
Les Martyrs de Gorcum, par HUBERT MEUFFELS. *Deuxième édition.*
Sainte Hélène, par le R. P. ROUILLON. *Deuxième édition.*
Saint Martin, par ADOLPHE REGNIER. *Deuxième édition.*
Saint Eloi, par PAUL PARSY. *Deuxième édition.*
Le Vénérable Père Eudes, par HENRI JOLY. *Deuxième édition.*
Madame Louise de France, la Vénérable Thérèse de Saint-Augustin, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Deuxième édition.*
Sainte Colette, par ANDRÉ PIDOUX. *Deuxième édition.*
Le Bx Fra Angelico de Fiesole, par HENRY COCHIN. *Quatrième édition.*
Saint Théodore, par l'abbé MARIN. *Deuxième édition.*
Saint Pierre, par L.-CL. FILLION. *Deuxième édition.*
Saint François de Borgia, par PIERRE SUAU. *Deuxième edition.*
Saint Colomban, par l'abbé EUG. MARTIN. *Deuxième édition.*
Saint Odon, par DOM DU BOURG. *Deuxième édition.*
Le Bx Curé d'Ars, par JOSEPH VIANEY. *Dix-neuvième édition.*
La Sainte Vierge, par RENÉ-MARIE DE LA BROISE. *Quatrième édition.*
Les Carmélites de Compiègne, par VICTOR PIERRE. *Cinquième édition.*
Saint Paulin de Nole, par ANDRÉ BAUDRILLART. *Deuxième édition.*
Saint Irénée, par ALBERT DUFOURCQ. *Deuxième édition.*
La Bse Jeanne de Lestonnac, par l'abbé R. COUZARD. *Deuxième édit.*
Saint Léon IX, par l'abbé EUG. MARTIN. *Deuxième édition.*
Saint Wandrille, par Dom BESSE. *Deuxième édition.*
Le Bx Thomas More, par HENRI BREMOND. *Troisième édition.*
Sainte Germaine Cousin, par L. et F. VEUILLOT. *Troisième édition.*
La Bse Marie de l'Incarnation, Madame Acarie, par EMMANUEL DE BROGLIE, *Troisième édition.*
Sainte Hildegarde par l'abbé PAUL FRANCHE. *Deuxième édition.*
Saint Victrice, par l'abbé E. VACANDARD. *Deuxième édition.*
Saint Alphonse de Liguori, par J. ANGOT DES ROTOURS. *3e édition.*
Le Bx Grignion de Montfort, par ERNEST JAC. *Troisième édition.*
Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT. *Troisième édition.*
Saint Boniface, par G. KURTH. *Troisième édition.*
Saint Gaëtan, par R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. *Troisième édition.*
Sainte Thérèse, par HENRI JOLY. *Huitième édition.*
Saint Yves, par CH. DE LA RONCIÈRE. *Troisième édition.*
Sainte Odile, par HENRI WELSCHINGER. *Quatrième édition.*
Saint Antoine de Padoue, par l'abbé A. LEPITRE. *Quatrième édition.*
Sainte Gertrude, par GABRIEL LEDOS. *Quatrième édition.*
Saint Jean-Baptiste de la Salle, par A. DELAIRE. *Cinquième édition.*
La Vénérable Jeanne d'Arc, par L. PETIT DE JULLEVILLE. *6e édition.*
Saint Jean Chrysostome, par AIMÉ PUECH. *Quatrième édition.*
Le Bx Raymond Lulle, par MARIUS ANDRÉ. *Troisième édition.*
Sainte Geneviève, par l'abbé HENRI LESÊTRE. *Sixième édition.*
Saint Nicolas Ier, par JULES ROY. *Troisième édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché. **2 fr.**
Avec reliure spéciale. . . **3 fr.**

Paris. — DEVALOIS, 144 av. du Maine (11 dans le passage).

"LES SAINTS"

St François de Sales

par

AMÉDÉE DE MARGERIE

HUITIÈME ÉDITION

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITAS OTTAVIENSIS
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA & Cie
RUE BONAPARTE, 90

1908

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
CENTRE DE
- E.F.E. -
DOCUMENTATION

IMPRIMATUR :

Cambrai, le 3 mai 1899.

M. A. Sonnois, *Arch. de Cambrai.*

92
F825
16522
BX
4700
.F85
M356
1908

SAINT FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE PREMIER

LA VIE

Saint François de Sales appartient à la fin d'un siècle où ce qu'il y a de plus apparent est le relâchement moral, la renaissance audacieuse du paganisme dans les mœurs en même temps que dans les idées et dans les écrits. Cependant, par un contraste sauveur, ce même siècle a produit une moisson merveilleuse de grandes œuvres, de grandes institutions, de grandes saintetés catholiques. Au milieu des splendeurs du mal, le bien y brille d'un éclat incomparable, grâce auquel ce grand siècle païen est aussi un grand siècle de renaissance chrétienne, et ce temps de pertes et de désastres pour l'Église un temps de conquêtes et de triomphes. Ajoutons que ce bien éclatant suppose une somme beaucoup plus considérable encore de bien obscur, un sol fertile sur lequel a pu croître et s'épanouir cette végétation magnifique. Nous avons des preuves nombreuses que ce sol a existé. Et qui

connaîtrait bien, comme on commence à le faire, les papiers de famille de cette génération où s'étalèrent tant de scandales, y découvrirait, beaucoup plus nombreux encore, de beaux et modestes exemples de ces vertus qu'on appelle antiques, parce qu'elles ont pour trait caractéristique une certaine force d'âme que nous sommes accoutumés à voir ou à imaginer chez les héros d'Hérodote, de Tite-Live ou de Plutarque, — qu'on nomme aussi patriarcales, à cause, dirait Fénelon, d'une aimable simplicité qui rappelle le monde naissant et qui contraste avec la complication très artificielle de notre vie moderne, — mais qu'il vaut mieux appeler franchement, de leur vrai nom, des vertus chrétiennes. La droiture, la délicatesse, la cordialité, cette grande chose qui s'appelle l'honneur et dont la prétention subsiste si souvent quand sa réalité a disparu, la fidélité inviolable au lien conjugal, l'attachement au sol natal, le patronage moral et matériel exercé aussi loin que s'étendent les domaines, toutes ces vieilleries étaient vivantes et florissantes dans quantité de maisons seigneuriales ou bourgeoises et y préparaient par la discipline domestique ces hautes vocations religieuses qui furent d'un si grand secours à l'Église au milieu de ses périls, d'un si grand exemple au monde au milieu de ses scandales. Saint François de Sales eut son berceau dans une de ces familles.

I

Il naquit au château de Sales, le 21 août 1567, de François de Sales, seigneur de Nouvelles, et de la fille

unique de Melchior de Sionnaz, seigneur de la Thuille et de Vallières. Celle-ci avait hérité la seigneurie de Boisy de sa mère Bonaventure de Chevron Villette, veuve en premières noces de Philippe de Dérée. Elle l'apporta en dot à son époux à condition qu'il en prendrait le nom, et le seigneur de Nouvelles devint ainsi M. de Boisy.

Dignes l'un de l'autre par l'égale illustration de leur naissance, M. et Mme de Boisy ne l'étaient pas moins par le caractère. Lui, nourri aux armes et aux affaires, mêlé par conséquent à tout ce que les cours avaient d'intrigues et les camps de licence, était un homme tout droit, ferme et loyal, inébranlable dans sa foi catholique grâce à un ferme bon sens qui ne se laissa jamais prendre aux sophismes de l'hérésie et jugea du premier coup la « prétendue Réforme » sur ses origines, grâce surtout à une régularité invariable dans les exercices de la vie chrétienne. Elle, limitant son action au gouvernement de sa maison seigneuriale, était le modèle des épouses parce qu'elle était le modèle des chrétiennes, s'appliquant avec une autorité douce et une infatigable vigilance à faire régner parmi ses serviteurs la paix, l'ordre, la moralité, la piété, et à remplir ce beau ministère de la charité qui fut, de tout temps, la gloire des grandes dames chrétiennes. Puis, quand, après sept ans de mariage, un premier berceau, celui de notre saint, fut occupé au château de Sales, elle embrassa dans toute son étendue la mission de former l'âme de son fils et de l'élever pour Dieu. Elle voulut être la première à donne le lait de la piété à l'enfant tant désiré dont elle n'avait pu être la nourrice. Avec le concours d'un pieux prêtre,

M. Déage, qui fut depuis son précepteur, elle se fit sa première catéchiste, ne se bornant pas à la lettre du texte, mais y joignant tout ce que le cœur et la raison d'une mère savent trouver pour inspirer à l'enfant, dès ses premières années, le culte de toutes les saintes choses, pour creuser au cours naissant de sa vie comme un lit de bonnes habitudes, d'horreur pour le mensonge, de générosité, d'obéissance, de compassion et de respect pour les pauvres, de crainte filiale et de souverain amour de Dieu.

M. de Boisy laissait avec confiance son premier né en si bonnes mains, sans se désintéresser toutefois de son éducation et sans abdiquer le devoir d'intervenir dans les grandes circonstances. Persuadé, comme le dit très bien Mme Swetchine, qu'un bon chrétien doit être superlativement un honnête homme, il ne badinait point sur les questions de probité ; en conséquence, il fit un jour fouetter l'enfant, à la vieille mode, pour avoir dérobé à un ouvrier du château une aiguillette de soie dont les vives couleurs l'avaient tenté. Un aveu sincère avait suivi de près la faute ; mais M. de Boisy n'en jugea pas moins la correction nécessaire pour prévenir à jamais le retour de pareille tentation ; et la leçon eut un plein succès.

Les biographes ne mettent guère d'autre méfait à la charge de cette première enfance qui offre pour trait principal un merveilleux et charmant épanouissement de sincérité, de charité, de piété communicative et de zèle naïf pour la gloire de Dieu.

Ses études, commencées, de la sixième à la huitième année, au collège de la Roche, à sept kilomètres du

château paternel, se continuèrent au collège d'Annecy où il était encore lorsqu'il obtint, à onze ans, la faveur d'être tonsuré. M. de Boisy, qui destinait François à la magistrature et rêvait pour lui un brillant avenir dans le monde, n'avait vu dans ce désir qu'un caprice de ferveur passagère. Mais, pour l'enfant, cet acte, bien que n'impliquant aucun engagement définitif, était un pas très sérieux vers le sanctuaire. Aussi, quand vint pour lui, à treize ans, le moment d'entrer à l'Université de Paris, ce fut sur sa demande qu'on l'envoya au collège de Clermont dirigé par les jésuites, plutôt qu'au collège de Navarre qui passait pour un peu mondain et dissipé, — un peu *lancé*, comme on dirait aujourd'hui, — et dont le séjour l'effrayait pour sa vocation naissante.

Il devint bientôt l'honneur de l'Université par ses succès dans les plus savantes études littéraires, puis dans toutes les parties de la philosophie. Il aimait d'autant plus la science qu'il ne la recherchait pas pour elle-même, mais pour Dieu auquel elle conduit et pour le bien des âmes qu'on ne peut éclairer sans elle. Nous verrons plus tard l'évêque reconnaître sa dette envers elle en faisant d'une petite ville de Savoie un véritable foyer d'études à la fois scientifiques et littéraires, une petite académie française au milieu des Alpes quelque vingt ans avant celle de Richelieu.

A ses moments perdus, et parce que son père le voulait, il apprit l'escrime, l'équitation et la danse, et y devint fort habile. Mais son cœur n'était ni à l'épée, ni aux chevaux, ni aux sarabandes. Sa résolution de se consacrer tout entier à Dieu s'affermit en lui à mesure

que ses succès sérieux ou frivoles semblaient l'inviter à briller dans le monde. Toutes les vertus qui font la beauté de la jeunesse, la piété fervente, la pureté virginale, l'amour des pauvres, le zèle pour les âmes, l'humble défiance de soi qui met le cœur en garde contre ses propres défaillances, la modestie qui fait pardonner le succès, la cordialité et la bonne grâce qui rendent la vertu aimable et contagieuse, marchaient dans sa vie du même pas que les études. La grâce de la vocation sacerdotale se fortifiant en lui, il se lia solennellement, au pied d'une statue de la Sainte Vierge, par le vœu de chasteté perpétuelle ; et il semblait que rien ne pût troubler un si bel ordre et si bien gardé.

L'épreuve vint cependant comme elle vient toujours. A une date que nous ne pouvons préciser, mais qui paraît voisine de la dix-huitième année, se développa en lui, sous forme d'une tentation cruelle, une tragédie intérieure dont le dénouement pouvait être funeste. Cette âme qui aimait Dieu et ne voulait rien aimer qu'en lui et pour lui se crut, par une sombre chimère qui l'obsédait et que sa raison désavouait en vain, haïe de Dieu et destinée à le haïr éternellement avec les damnés. Il avait beau, pour se délivrer de l'obsession, se plonger dans l'étude de la théologie et suivre, sur la question de la prédestination, le plus autorisé des guides, saint Thomas d'Aquin, rien n'y faisait. « Au milieu de ces dures angoisses, il desséchait à vue d'œil, la pâleur couvrait ses joues, son teint se fanait. Bientôt la jaunisse envahit tout son corps et lui causa des douleurs aiguës ; il ne pouvait presque ni manger, ni boire,

ni dormir, et à peine pouvait-il marcher ou se tenir sur ses pieds chancelants[1]. »

Les esprits frivoles, que l'enchantement des choses passagères détourne des grandes réalités de la vie à venir, trouveront peut-être matière à sourire dans de telles imaginations. Mais, dit très bien Bossuet, il ne faut jamais rire des peines intérieures. Et celle-ci était d'autant plus digne de compassion et de respect que, pour cette âme éprise de Dieu, la désolation suprême était la crainte de le haïr un jour. Aussi ne fut-ce point par le raisonnement qu'il sortit de cette crise formidable, mais par un acte vraiment héroïque de pur amour auquel Dieu sans doute voulait le conduire à travers ces ombres de la mort. « O Seigneur », s'écria-t-il dans un de ses moments d'angoisse, « si je ne dois point vous voir, ne permettez pas du moins que jamais je vous maudisse et vous blasphème! Et si je ne puis vous aimer en l'autre vie puisque personne ne vous loue en enfer, que du moins je mette à profit, pour vous aimer, tous les moments de ma courte existence ici-bas[2]! »

Dieu l'attendait là comme il avait attendu Abraham à l'instant du sacrifice; et l'épreuve de l'amour eut son heureux dénouement comme l'avait eu l'épreuve de l'obéissance. Peu de temps après, étant entré dans l'église de Saint-Étienne-des-Grès où se trouvait la sainte image dont nous avons parlé, il y récita le *Sou-*

1. *Vie de saint François de Sales*, par M. l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice, l. I, chap. III.

2. *Vie de saint François de Sales*, par Ch. Auguste de Sales, son neveu et son successeur au siège de Genève.

venez-vous, demandant, avec une confiance sans bornes dans la toute-puissance suppliante de Marie, la paix pour son âme et le retour des forces de son corps. Il se releva moralement et physiquement guéri. Ce n'est pas assez dire, il se releva plus saint qu'auparavant, plus aimant, mieux préparé à soulager les âmes dans toutes les épreuves de la vie intérieure.

L'éducation de ce temps était cosmopolite, chaque Université ayant sa réputation pour un genre particulier d'études. M. de Boisy, attiré par la renommée du célèbre Pancirole, professeur à l'Université de Padoue, voulut que son fils allât étudier le droit à cette illustre école. Il y passa plus de quatre ans, pendant lesquels on le vit ce qu'on l'avait vu à Paris, le plus brillant, le plus modeste et le plus vertueux des écoliers.

Or il y avait à Padoue un groupe d'étudiants auxquels déplaisait fort la conduite du jeune gentilhomme, censure muette de la leur. Ils imaginèrent contre lui toute sorte de méchants tours. Un soir, plusieurs d'entre eux se mirent en embuscade pour l'effrayer et le maltraiter, pensant qu'un jeune homme si doux, si humble, si studieux, si *clérical* ne devait pas être fort brave et que sa poltronnerie leur apprêterait à rire. Comme François passait sans défiance regagnant son logis, ils l'accostèrent brusquement avec des insultes et des menaces, et déjà ils se jetaient sur lui quand le jeune clérical, usant du droit de défense et se souvenant de ses leçons d'escrime, dégaina, les fit reculer, les poursuivit l'épée à la main, et finalement les contraignit de demander grâce.

Ils n'eurent plus envie de recommencer. Mais

n'ayant pu l'intimider, ils essayèrent de le corrompre en plaçant sur son chemin une de ces tentations que les Saints Livres recommandent de combattre par la fuite. François se dégagea du guêpier avec une résolution et une soudaineté qui ne laissèrent que confusion aux auteurs de ce diabolique complot.

Échappé à ces périls, et guéri d'une maladie que tous les médecins avaient jugée mortelle [1], il termina, à vingt-quatre ans, ses études de droit en prenant le grade de docteur. Ses épreuves, que Pancirole entoura d'une solennité extraordinaire et voulut présider lui-même, lui firent le plus grand honneur; et l'illustre président joignit à la proclamation du résultat ces belles paroles que leur tour classique n'empêche pas d'être profondément cordiales, profondément chrétiennes et, j'ajoute profondément actuelles : « J'attendais, comme un de mes plus beaux jours, celui où je vous verrais décoré des insignes du doctorat; et ce m'est une joie d'en faire moi-même la cérémonie. Tout autre se serait acquitté de cette fonction avec plus

1. Lorsque l'amélioration se déclara, il avait déjà reçu les derniers sacrements et attendait la mort avec une sérénité douce, entretenant sa piété et sa confiance par les paroles de la Sainte Écriture. Parmi ses dernières dispositions, en voici une étrange et sublime : « Je n'ai qu'une grâce à vous demander », dit-il à M. Déage, son précepteur, « c'est que mon corps soit donné à disséquer aux étudiants en médecine. — Que dites-vous, mon cher fils? ce serait un déshonneur pour votre famille! — Pardonnez-moi, mon bon maître, si je ne me rend pas; mais ce me sera une consolation, en mourant, de penser que, si j'ai été pendant ma vie un serviteur inutile, je serai au moins de quelque utilité après ma mort en fournissant aux étudiants un sujet sur lequel ils travaillent sans l'avoir acheté au prix des querelles et des meurtres. » (Hamon, l. I, chap. IV.)

d'honneur pour l'Université, aucun avec plus d'amour pour vous. Cette affection m'est inspirée par vos vertus qui égalent votre science, par votre cœur qui est aussi pur que votre esprit est éclairé. On ne peut aimer la vertu sans vous aimer : humain, charitable, compatissant jusqu'à léguer votre corps pour le bien public quand vous vous êtes vu aux portes du tombeau, vous avez été encore plus éminent en chasteté ; et, grâce à la piété qui tient en vous cette vertu sous sa garde, vous vous êtes conservé pur au milieu d'une ville voluptueuse, semblable à la fontaine Aréthuse qui mêle ses eaux à la mer sans en contracter l'amertume. Enfin, l'horreur sincère de tout ce qui est mal, la pratique constante de tout ce qui est bien se joignent en vous aux sentiments nobles et généreux, et surtout à la piété la plus solide : ce sont ces vertus que le ciel récompense par la gloire que vous recevez en ce jour. »

La rentrée du jeune docteur au château de Sales fut un vrai triomphe. Qui pourrait rendre la joie à la fois humaine et chrétienne de son père et de sa mère à trouver dans ce brillant et beau cavalier de vingt-cinq ans tant de grâce avec tant de sérieux, tant de savoir avec tant de piété, la soumission du petit enfant dans un homme déjà mûr ? M. de Boisy voyait tous ses rêves dépassés, et l'avenir de sa race confié à un héritier qui la couvrirait de gloire. Aussi était-il le plus pressé du monde de l'établir et de le marier. Il lui donna sur-le-champ la seigneurie et le nom de Villaroget, puis il l'envoya à Chambéry pour y subir, avec un éclat prévu d'avance, l'examen d'admission au titre d'avocat au Sénat de Savoie. Après quoi il le conduisit chez un

gentilhomme de ses amis dont la fille unique lui semblait (et était) digne d'un tel prétendant par ses qualités personnelles comme par sa richesse, sa noblesse et sa beauté. François, sans manquer en rien à sa courtoisie d'homme du monde, ne prit nullement, ni à cette première visite, ni à une seconde, l'attitude d'un soupirant; et l'affaire en resta là, à la grande surprise et au grand désappointement de son père.

M. de Boisy fut plus étonné encore quand il le vit refuser la dignité de sénateur de Savoie, faveur tout à fait spontanée et inattendue à un si jeune âge. Il ne devinait pas encore le secret; François ne l'avait confié qu'à sa mère, à son précepteur, à son cousin le chanoine Louis de Sales, à un autre Louis son frère cadet, enfin à un grand chrétien, Antoine Favre, devenu son ami pour toujours depuis leur rencontre à Chambéry. Outre ces cinq, un seul attendait ce qui allait venir, bien qu'il n'en eût reçu confidence de personne. M. de Boisy avait présenté son aîné, avec un légitime orgueil, au pieux évêque de Genève, Claude de Granier; et celui-ci, après les premiers entretiens, avait dit aux personnes de sa maison : « Que pensez-vous de ce jeune gentilhomme? Il deviendra un grand personnage, une colonne de l'Église; il sera mon successeur en cet évêché[1] ».

Il fallut bien finir par s'expliquer, quoiqu'on pressentît à quel point le chrétien, en M. de Boisy, aurait peine à triompher du vieil homme quand il lui faudrait renoncer à ses projets pour ce cher fils, à ses

1. Hamon, l. I, chap. v.

espérances, à ses assurances d'honneurs humains pour sa maison. Le chanoine Louis de Sales s'empara, avec une pieuse dextérité, d'une circonstance fortuite pour adoucir au noble vieillard l'amertume du calice. Le prévôt, nous dirions aujourd'hui le doyen, du chapitre de Genève étant venu à mourir, il demanda au Pape, de concert avec l'évêque, ce poste important pour son jeune cousin. La négociation, conduite à l'insu du principal intéressé, eut un prompt succès, et François n'en put croire ses oreilles quand le bon chanoine vint lui en révéler le mystère. Sa profonde humilité resta confondue à l'annonce d'une dignité si soudaine et si haute. Mais, lisant la volonté de Dieu dans ce qui avait été fait sans lui, et voyant là un moyen de faire tomber les résistances de son père en mettant pour lui la consolation à côté du sacrifice, il n'hésita pas à accepter. Puis, ayant fait provision de courage, il alla enfin s'ouvrir à M. de Boisy.

La scène fut ce qu'on pouvait la prévoir. M. de Boisy souhaitait passionnément le bonheur de son fils; mais il se croyait plus capable que personne d'en fixer les conditions. Il avait vu en lui le continuateur de sa race, et la vocation sacerdotale venait tout renverser. Enfin, et sans se l'avouer, comme beaucoup d'excellents pères, bons chrétiens d'ailleurs, mais encore un peu trop attachés au *moi*, il n'admettait pas volontiers que quelqu'un, fût-ce Dieu, vînt se mettre entre son autorité et l'obéissance filiale; dans cette rivalité, dont sans doute il ne se rendait pas compte, il eût voulu que le dernier mot lui restât. Mais François y apporta tant de patience, tant de tendresse, tant de respec-

tueuse éloquence, que le digne vieillard rendit enfin les armes, se reprochant d'avoir voulu entrer en lutte avec Dieu. « Eh! bien, mon fils, puisque vous m'assurez que c'est lui qui vous a inspiré cette résolution, je vous crois sur parole. Faites ce que le Seigneur demande de vous; qui suis-je pour lui résister? » Et il bénit en pleurant le jeune homme qui pleurait prosterné à ses pieds. Le sacrifice avait été si dur pour M. de Boisy qu'il en tomba malade jusqu'à donner un moment de vives inquiétudes.

François était doublement préparé à recevoir les saints ordres par la sainteté d'une vie déjà presque sacerdotale, et par la profonde science théologique dont il avait fait provision sous ses maîtres, aux Universités de Paris et de Padoue, alors que ses succès académiques ne laissaient deviner en lui que le meilleur des étudiants en lettres, en philosophie et en droit. Les délais furent donc aussi abrégés que possible. Trois semaines après le consentement de son père, il reçut les ordres mineurs; quatre jours plus tard, le sous-diaconat; trois mois ensuite, le diaconat, après trois autres mois, la prêtrise (1593).

Parmi les résolutions qu'il prit dans sa retraite préparatoire au sacerdoce et qu'il tint jusqu'à sa mort, j'en relève une seule qui dit tout et illumine de sa clarté tout l'intérieur de cette âme : celle de faire de tous les moments de la journée une préparation continuelle à la célébration de la messe du lendemain, de manière à pouvoir répondre *en vérité* à qui lui deman-

1. Hamon, l. I, chap. v.

derait : Que faites-vous à l'instant présent? « Je me prépare à célébrer la messe. » Là est tout le secret de sa vie intime, de sa sérénité recueillie parmi la variété et l'accablement des affaires, de sa perfection harmonieuse, de son progrès continu jusqu'à la dernière heure.

Quant aux œuvres sacerdotales, il les embrassa toutes avec une passion et une persévérance incroyables, se dépensant sans compter à la visite des pauvres, au soulagement des malades, surtout aux confessions, soit qu'il s'agît des mendiants les plus déguenillés et les plus répugnants ou des scrupuleux les plus interminables. Les prédications seules auraient suffi à l'absorber sans une sorte de miracle de la multiplication du temps. Partout on le demandait, nulle part il refusait, aussi peu soucieux de ménager ses forces que de conserver à sa parole, en la faisant plus rare, quelque attrait de curiosité. Il contait lui-même à ce sujet une charmante anecdote qui sert aussi à montrer quelles obligations lui eut alors l'éloquence religieuse et comment il contribua à ses progrès en la rendant plus simple et plus évangélique : « J'avais le meilleur père du monde, mais qui avait passé une grande partie de sa vie à la cour et à la guerre dont il savait mieux les maximes que celles de la théologie. Pendant que j'étais prévôt, je prêchais en toute occasion tant à la cathédrale que dans les paroisses et jusque dans les moindres confréries. Je ne savais ce que c'était que de refuser, tant m'était chère la parole de Notre Seigneur : *Donnez à tous ceux qui vous demandent*. Mon bon père, entendant sonner le sermon, demandait qui prêchait. On lui disait : Qui serait-ce, sinon votre fils? Un jour il me prit à part, et

me dit : Prévôt, tu prêches trop souvent; j'entends, même en des jours ouvriers, sonner le sermon, et toujours on me dit : c'est le prévôt, le prévôt. De mon temps, il n'en était pas ainsi; les prédications étaient bien plus rares, mais aussi quelles prédications! Dieu le sait, elles étaient bien étudiées; on disait des merveilles; *on alléguait plus de grec et de latin en un sermon que tu ne fais en dix*; tout le monde en était ravi et édifié; on y courait à grosses troupes; vous eussiez dit qu'on allait recueillir la manne. Maintenant tu rends cet exercice si commun qu'on n'en fait plus de cas, et on n'a plus autant d'estime de toi[1]. » Mais le jeune prêtre ne tenait nullement à ce qu'on fît grande estime de lui; et, bien qu'excellent humaniste, il ne jugeait pas nécessaire au salut des âmes d'alléguer tant de grec à ses sermons. Il continua donc à se prodiguer, se préparant ainsi, à son insu, au milieu d'une population simple dans sa foi et dans ses mœurs, à exercer bientôt le ministère de la parole devant des auditoires fort différents et dans des conditions véritablement héroïques. Les prédications d'Annecy allaient être le noviciat de la mission du Chablais.

II

Le Chablais, province de Savoie, est ce massif montagneux qui s'élève sur la rive méridionale, aujourd'hui française, du lac de Genève depuis Hermance à l'ouest jusqu'à Saint-Gingolf à l'est. L'hérésie n'avait

1. *Esprit de saint Francois de Sales*, par Camus, évêque de Belley, IIIe partie, § IX.

point encore pénétré dans cette contrée paisible lorsque, en 1535, les protestants de Berne l'envahirent et s'emparèrent de sa partie occidentale en même temps que des pays de Vaud et de Gex, également soumis à la domination du duc de Savoie. Le prétexte était de défendre Genève contre les attaques de ce prince. L'occasion fut l'impuissance où le réduisait l'invasion de ses états de Piémont par François Ier. Les vrais motifs furent l'ambition politique et le fanatisme sectaire des Bernois, qui voulaient à la fois agrandir leur territoire et propager le protestantisme par la force des armes. Ils interdirent en conséquence l'exercice du culte catholique dans toute leur conquête, expulsèrent les prêtres qui ne voulurent point apostasier, supprimèrent les communautés religieuses, confisquèrent les propriétés ecclésiastiques, démolirent les églises ou les affectèrent à leurs prêches, et mirent partout des ministres à la place des curés.

Cette situation ne fut pas changée lorsque, vingt-neuf ans plus tard (1564), Emmanuel-Philibert obtint des Bernois, moyennant l'abandon de ses droits sur le pays de Vaud, la restitution de Gex et du Chablais; car ce retour ne fut consenti que sous cette dure clause que le culte catholique continuerait d'être interdit dans ces deux provinces.

En 1589, les Bernois, profitant d'une brouille survenue entre Henri III et le nouveau duc Charles-Emmanuel, envahirent une seconde fois le Chablais et y causèrent tous les maux imaginables. L'attaque fut victorieusement repoussée, et les Bernois durent signer à Nyon un nouveau traité qui rétablissait partout la

liberté des catholiques et bornait à trois villes le libre exercice du culte protestant. Mais, bientôt après, les Bernois, soutenus par ceux de Genève, recommencèrent leurs attaques, dirigées cette fois contre le pays de Gex; ils dégageaient ainsi le duc des conditions d'un traité qu'ils déchiraient les premiers.

Les hostilités durèrent jusqu'en 1593. La conversion de Henri IV ayant alors retiré aux agresseurs leur meilleur point d'appui, ils demandèrent et obtinrent une trêve qui, réservant la question de Gex, laissait le duc de Savoie en paisible et pleine possession du Chablais.

Dès le lendemain de cette transaction, le duc comprit que son premier devoir de prince chrétien, comme aussi l'évident intérêt de sa sécurité politique, était de favoriser le retour des habitants de ce pays à cette foi catholique que la plus injustifiable violence avait éteinte chez leurs pères un demi-siècle auparavant. Il demanda donc sur-le-champ des missionnaires à l'évêque, qui s'empressa d'envoyer à Thonon, capitale du Chablais, un pieux prêtre revêtu du titre et des pouvoirs de curé. Cette première mission aboutit à un échec complet; les bourgeois hérétiques, entendant à leur façon la liberté promise aux catholiques par le traité de Nyon, s'insurgèrent, appelèrent des soldats de Berne et de Genève, détruisirent le château fort qui dominait la ville, et finalement forcèrent leur nouveau curé à se retirer sans avoir rien fait.

L'évêque, qui était un saint, ne songea pas un instant à abandonner la partie et à désespérer de ces chères brebis rebelles. Il réfléchit beaucoup, pria encore plus, et se décida à convoquer un conseil de

guerre, je veux dire une assemblée de ses chanoines et de ses principaux prêtres. Il leur exposa la situation dans toute sa gravité et tout son péril, et termina son discours par ces nobles paroles qui tout à la fois animaient les courages et demandaient un conseil : « Il est vrai qu'il faut se dévouer à de grands travaux, affronter des périls faits pour effrayer les courages les plus intrépides. Mais si, tous les jours, l'appât d'un gain temporel fait braver aux marchands les tempêtes et les écueils de l'Océan, si ni la vue des dangers ni la crainte des travaux ne les arrête, les ministres de Jésus-Christ, qu'animent des vues bien plus hautes, je veux dire les grands intérêts de la gloire de Dieu et du salut des âmes, pourraient-ils, par une insigne lâcheté, reculer devant les risques et les obstacles? Non; j'estime trop mon clergé pour douter un seul instant que je n'y trouve des hommes courageux, prêts à se dévouer pour la conversion des hérétiques. Le courage, je le sais, ne suffit pas; il faut un ensemble de qualités rares pour réussir dans une œuvre si importante et si difficile; et c'est cette considération qui m'a porté à vous rassembler ici pour m'éclairer par vos conseils et vous demander quels sont ceux en qui vous pensez que je pourrai trouver la volonté et les moyens de s'acquitter dignement de cette mission. »

L'ordre des préséances appelait le jeune prévôt à parler le premier. Il se leva donc et dit ces simples paroles : « Monseigneur, si vous me jugez capable de cette mission et que vous m'ordonniez de l'entreprendre, je suis prêt à obéir, et je serai heureux de votre choix; *in verbo tuo laxabo rete.* » Le pieux vieil-

lard attendait cette réponse, et sur-le-champ il accepta François non seulement comme membre, mais comme chef de la mission : « A votre défaut », ajouta-t-il, « je me serais cru obligé, malgré mon peu de force et de santé, de prendre moi-même ce fardeau ; je vous remercie de m'en décharger[1]. »

Quel que fût son respect filial, François n'avait plus ici, comme pour son entrée dans le sacerdoce, à demander l'agrément de son père, pas plus qu'un officier pour accepter une mission de son général. Mais le bon M. de Boisy, qui n'eût pas hésité à marcher au canon et à y faire marcher tous les siens pour le service du prince et au nom de l'honneur militaire, comprenait moins vivement l'honneur et l'héroïsme de l'apostolat. Dès que la nouvelle des résolutions prises chez l'évêque lui parvint à son château de Sales, il courut à Annecy de toute la vitesse de son cheval, résolu à tout faire pour empêcher *cette folie*. Il se rendit d'abord chez son fils, espérant emporter la chose de haute lutte. Il n'eut aucune peine à toucher et à déchirer ce cœur tendre et filial, mais ne put ébranler cette volonté résolue à se dévouer tout entière. Alors il l'entraîna chez l'évêque, et, se jetant aux pieds du saint vieillard dont il se savait aimé, il lui représenta qu'en renonçant à garder auprès de lui son cher aîné pour soutenir sa vieillesse et perpétuer les traditions de sa race, il n'avait pas dû croire qu'en reconnaissance de ce sacrifice, on le conduirait si vite au martyre. « Je ne puis consentir, » ajouta-t-il, « que

1. *Vie de saint François de Sales*, par Ch.-Aug. de Sales.

vous l'envoyiez à la boucherie comme une victime, pour être déchiré par les loups. » L'évêque, fort ému, garda le silence, tandis que François lui rappelait, avec une fermeté respectueuse, le caractère sacré de l'engagement qui l'avait donné sans réserve à l'Église. M. de Boisy insistant avec une nouvelle force, l'évêque parut sur le point de fléchir. « Tenez ferme, monseigneur, » s'écria alors le jeune apôtre. « Quoi! vous voulez donc me rendre indigne du royaume de Dieu! J'ai mis la main à la charrue, voulez-vous que je regarde en arrière par des considérations humaines? » Rappelé à son austère devoir, l'évêque prit alors la parole et combattit l'obstination paternelle par toutes les raisons qui pouvaient toucher un cœur chrétien, lui rappelant, pour finir, que Dieu, après avoir agréé la soumission d'Abraham, lui avait épargné le sacrifice de son cher Isaac. « Je ne prétends pas, » répondit M. de Boisy, « résister à la volonté de Dieu; mais aussi ne veux-je pas être homicide de mon fils, et je ne suis pas digne qu'un ange vienne arrêter le coup qui pourra sacrifier cet Isaac; voilà pourquoi je refuse de consentir à l'immolation et m'y oppose en ce qui me regarde. Que Dieu, du reste, fasse selon son bon plaisir. »

François crut son père à demi vaincu; et, prosterné à ses pieds, il le supplia de ne pas lui refuser sa bénédiction. « Mon fils, » lui répondit le vieillard, « j'ai souvent reçu votre bénédiction à la sainte messe, au confessionnal et à vos sermons; Dieu me préserve de vous donner jamais de malédiction ni corporelle, ni spirituelle! mais soyez certain que vous n'aurez jamais de moi ni bénédiction, ni consentement pour votre entre-

prise. » Il tint parole malgré les représentations d'un de ses meilleurs amis qui, député par lui pour tenter une nouvelle charge contre les résolutions de son fils, revint gagné à la cause qu'il était allé combattre. Et François eut pour *coupe de départ* cette coupe d'amertume de se mettre en route sans être béni par son père.

Avant de l'accompagner dans ce voyage si généreusement entrepris, si douloureusement commencé, je voudrais ajouter quelque chose sur M. de Boisy pour ne pas le quitter sur des paroles où la faiblesse humaine, l'obstination, peut-être aussi la mauvaise humeur, nous gâtent un peu sa tendresse paternelle. Franchissons donc un intervalle de sept années, et voyons comment il sut mourir.

Il avait soixante-dix-neuf ans; et François, devenu coadjuteur de Genève, prêchait le carême dans la ville d'Annecy. Une maladie dangereuse s'étant déclarée, François accourut, reçut la confession générale de son père et lui donna plusieurs fois la sainte communion. Bien revenu alors du gros chagrin qu'il avait éprouvé à voir son aîné prendre le chemin du sanctuaire, le vieillard remerciait Dieu de toute son âme de lui avoir donné un tel appui et un tel consolateur pour le dernier passage. Cependant le devoir rappelait à son poste le soldat de la parole; les médecins assuraient que la maladie durerait jusqu'à Pâques; le père et le fils eurent le courage de se séparer. Mais le mal alla plus vite qu'on ne l'avait prévu, trop vite pour qu'on pût rappeler le coadjuteur. M. de Boisy reçut les derniers sacrements avec beaucoup de piété. Puis ce vieux chevalier, qui avait laissé une partie de son cœur dans les camps,

tressaillit soudain comme au bruit de la bataille, et voyant les personnes de sa famille en pleurs autour de son lit, il appela l'un de ses fils, Gallois de Sales, et lui dit : « O toi, l'héritier de mon courage, fais retirer toutes ces femmes; lève-moi, et donne-moi mes armes; il n'est pas digne d'un soldat qui a bravé la mort sur le champ de bataille de mourir dans un lit au milieu de femmes éplorées. » Ce fut un dernier éclair de fierté humaine. Un moment après, l'orgueil militaire s'effaçait devant l'humilité chrétienne. Ses dernières heures se passèrent à s'unir à Dieu en présence du crucifix qu'il baisait avec amour. Sentant sa fin approcher, il fit appeler ses enfants pour les exhorter et les bénir; ses suprêmes paroles furent pour léguer à leur vénération et à leur amour la noble et sainte compagne qui allait lui survivre, puis pour leur commander d'honorer comme un père et de suivre comme un guide sacré le cher fils absent qu'il avait jadis un peu trop disputé à Dieu. Il réparait de la sorte son refus de le bénir sept ans auparavant au moment du départ. Et c'est ainsi que, pour les âmes droites et chrétiennes, tout finit par bien finir.

III

Le 14 septembre 1594, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, François partit avec son cousin le chanoine Louis de Sales, à pied, sans serviteurs, presque sans argent. Ils s'arrêtèrent le soir au château des Allinges que le baron d'Hermance occupait pour le duc avec une garnison de soldats catholiques. C'était là, pour ne

point chercher un danger inutile, qu'ils devaient avoir leur gîte pendant la durée de la mission. Le lendemain ils entrèrent dans la ville de Thonon, située une lieue et demie plus loin; et, étant descendus chez le procureur fiscal qui était un homme sûr, ils y passèrent en revue le troupeau catholique, en tout quinze personnes fort tremblantes qui, cependant, encouragées par leurs exhortations, promirent de former le premier noyau de leur auditoire.

Ils commencèrent immédiatement à prêcher à Thonon et dans les campagnes. Mais leur parole tombait dans le vide; ils ne purent attirer aucun protestant à leurs instructions, tant les ministres faisaient bonne garde et si noires étaient les couleurs sous lesquelles ils eurent soin de peindre les deux missionnaires. En outre, les bruits les plus menaçants pour leur sécurité personnelle commencèrent bientôt à circuler avec une intensité croissante. Ils n'en continuèrent pas moins leur œuvre stérile que la course quotidienne des Allinges rendait plus laborieuse encore.

L'hiver vint, très dur. Les loups circulaient en troupes dans les campagnes couvertes de neige. Une nuit, François n'échappa à leurs dents qu'en grimpant à un arbre. Le jour venu, il descendit à demi mort de froid; et c'eût été là le terme de son apostolat sans la charité de quelques paysans calvinistes qui l'emportèrent chez eux et le ranimèrent. Il les paya en jetant dans ces bonnes âmes les premières semences de leur conversion future.

Les loups et le froid n'étaient pas le plus grave péril. Le 8 janvier 1595, un protestant, qui avait juré de

le tuer, se mit trois fois à l'affût pour le tirer au passage. Les trois fois, le fusil rata. Il aposta ensuite d'autres assassins au travers desquels l'apôtre passa comme invisible. Cet homme se convertit plus tard et raconta lui-même son crime sous la foi du serment dans le procès de béatification de l'évêque de Genève.

Le temps marchait, et rien ne bougeait. Humainement, l'affaire était désespérée, et M. de Boisy avait raison dans la lettre suppliante et impérative que voici : « Je ne puis que louer votre zèle, monsieur mon fils, mais je ne vois pas qu'il puisse aboutir à quelque chose de bon. Vous en avez déjà fait plus qu'il n'était besoin. Les personnes les plus sensées et les plus sages disent hautement que votre persévérance se termine à une sotte obstination, que c'est tenter Dieu de faire une plus longue épreuve de vos forces, et qu'enfin il faut contraindre ces peuples à recevoir la foi par la seule bouche du canon. C'est pourquoi je vous conjure de faire cesser au plus tôt mes inquiétudes et mes alarmes, et de vous rendre à votre famille qui vous désire ardemment, mais surtout à votre mère qui meurt de douleur de ne point vous voir, et de crainte de vous perdre tout à fait. Mais si mes prières ne servaient de rien, en qualité de père je vous ordonne de revenir ici incessamment. » François, sans entrer en argumentations inutiles, se contenta de renvoyer respectueusement son père à l'évêque qui lui avait donné sa mission et pouvait seul la lui retirer. Et dans le même temps il disait à un ami avec qui il s'ouvrait davantage : « Mon cher frère, je ne suis encore qu'au commencement de mon travail ; et je veux continuer et

espérer en Dieu contre toutes les espérances humaines[1]. »

Comment s'y prendre cependant? Ne pouvant se faire écouter, il résolut de se faire lire. A la hâte, au jour le jour, dans les rares moments de liberté qu'un autre eût consacrés au repos, il composa de courts écrits sur les principaux points débattus entre protestants et catholiques. A mesure qu'il avait achevé une de ces feuilles qui, plus tard, réunies et revisées, devinrent le puissant et pressant livre des *Controverses*[2], il en faisait faire à la main de nombreuses copies et les faisait glisser sous les portes, distribuer dans les rues, afficher sur les murs. Et, en attendant l'effet de cette prédication muette, il convertissait non à la foi, mais à la vertu, la garnison catholique des Allinges. Ce fut son premier succès de transformer en vrais guerriers chrétiens ces hommes de mœurs dissolues et violentes.

Sept mois se passèrent ainsi sans qu'il parvînt à se faire entendre de plus de trois ou quatre protestants, et encore à de longs intervalles. Visiblement on le tenait en quarantaine perpétuelle; et, comme pour lui mieux montrer qu'il perdait son temps, les principaux bourgeois de Thonon se lièrent par l'engagement mutuel de ne jamais assister à ses prédications. Mais lui, tenant ferme, disait avec un mélange de belle humeur, d'humilité et de tranquille courage : « Les fruits un peu tardifs se conservent mieux que les printaniers. Bien serait-il dommage qu'un autre qui pourrait faire plus de fruit ailleurs employât ici sa peine pour néant.

1. *Déposition de la mère de Chaugy.*

2. Les *Controverses* ne furent publiées qu'en 1672, un demi-siècle après la mort du saint auteur.

CENTRE DE
U - E.A.E. - O
DOCUMENTATION

Mais moi je ne suis encore bon pour prêcher autres que les murailles, comme je fais en cette ville[1]. »

Le 1er juillet 1595, il gravit la montagne des Voirons pour y relever un oratoire de la sainte Vierge détruit par les Bernois. Il y fut suivi par une foule hostile; on l'insulta, on le frappa, et il n'échappa à la fureur de ces forcenés que par une sorte de miracle. Cet avant-goût du martyre anima ses espérances. Et en effet, quelques jours plus tard, un premier flottement se manifestait sur la ligne ennemie. Ses *tracts* avaient fait silencieusement leur œuvre; sa douceur intrépide excitait l'admiration et forçait les sympathies; sa longue persistance produisait la curiosité après la surprise; on eut envie de savoir ce qu'un homme si entêté pouvait avoir à dire. Quelques protestants, malgré la consigne, vinrent l'entendre et emportèrent une impression très vive. On revint plus nombreux aux discours suivants. Puis les conversions qui, dans les neuf premiers mois, n'avaient été que de huit ou dix, se multiplièrent[2]. A partir de ce moment les

1. *Lettre à un religieux* (7 avril 1595). — Nous saisissons l'occasion de ces premières lignes que nous citons de notre saint pour avertir nos lecteurs qu'ils ne trouveront son orthographe authentique que dans les citations empruntées aux volumes déjà parus de la belle et définitive édition d'Annecy, actuellement en cours de publication. Pour les autres nous avons dû nous résigner à l'orthographe moderne, celle des éditions antérieures étant incertaine et incohérente.

2. Parmi ces conversions isolées, il faut placer au premier rang celle du savant avocat Poncet que le saint apôtre commença par convaincre et qu'il décida ensuite à se déclarer, malgré les graves conséquences que l'abjuration devait entraîner pour ses intérêts temporels.

ministres semblent avoir pressenti que leur partie était perdue; car ils eurent recours à deux moyens désespérés, dont le premier fut de le représenter comme un magicien qui devait au démon la puissance de sa parole; on l'avait même vu au sabbat! Le second fut de se défaire de lui. Le soir d'un discours sur l'invocation des saints, dont l'effet avait été immense, il revenait aux Allinges en compagnie de trois personnes, dont l'une était son jeune domestique Roland que M. de Boisy avait fini par lui envoyer, quand deux assassins s'élancèrent sur lui l'épée nue. Les compagnons de François se jettent devant lui; il les écarte, et, s'avançant seul, il arrête les meurtriers par l'intrépidité de sa contenance, les terrasse par la douceur de ses paroles, et les fait tomber à ses pieds, repentants et vaincus.

Le lendemain de cette affaire, le baron d'Hermance voulait absolument lui donner une escorte; il la refusa avec une hauteur admirable de courage et d'éloquence. De son côté, Roland écrivit un récit effrayant à M. de Boisy, qui renouvela ses sommations de revenir. Et pourtant ce fut cet incident, si près de devenir tragique, qui marqua le terme de l'opposition du vieux gentilhomme, lorsqu'il eut reçu de son fils la lettre suivante, d'un accent presque militaire : « Monsieur et très honoré père, si Roland était votre fils comme il n'est que votre valet, il n'aurait pas eu la lâcheté de reculer pour un si petit choc que celui où il s'est trouvé, et il n'en ferait pas le bruit d'une bataille. Sans doute les hérétiques nous en veulent, mais aussi on nous fait tort quand on doute de notre courage. Je vous supplie donc de ne point attri-

buer ma persévérance à désobéissance[1]. » Cela toucha le vieux soldat; il lui sembla que son fils portait encore l'épée; il comprit que la place de ce brave était à la bataille, et il n'osa plus insister.

Dès le mois de mars, François, sentant le moment venu d'être en permanence à son poste, avait quitté définitivement les Allinges et était venu loger à Thonon, chez une pieuse dame amie de sa famille. Il savait que le péril y serait plus grand; et, en effet, des assassins s'introduisirent de nuit dans la maison qu'il habitait, en fouillèrent tous les recoins, pénétrèrent dans sa chambre,... et ne le trouvèrent pas.

Mais le temps de la moisson était décidément arrivé. En vain les calvinistes obstinés prenaient à l'égard des nouveaux convertis une attitude menaçante, jusque-là que plusieurs de ceux-ci durent s'expatrier; le mouvement de retour allait toujours s'accélérant. Et François put écrire à son ami le sénateur Favre : « Un champ plus vaste et plus consolant s'ouvre devant nous ». Le moment était venu de frapper un grand coup en prenant pour juge, entre l'hérésie et l'Église, ce peuple dont les oreilles commençaient à s'ouvrir. Il annonça donc un sermon où il prouverait par l'Écriture la vérité de la foi catholique avec une évidence à laquelle tous ses adversaires seraient forcés de se rendre. Il y avait là un défi qui jeta les ministres du Chablais et du pays de Vaud dans le plus grand embarras. Ils redoutaient la lutte, et en même temps ils sentaient que la fuir serait s'avouer vaincus et perdre toute influence sur

1. *Vie de saint François de Sales*, par Ch.-Aug. de Sales.

l'esprit des peuples. Se flattant d'intimider François par le nombre, ils lui firent proposer une conférence où il serait seul contre eux tous. Déconcertés par le joyeux empressement de son acceptation, ils se réunirent pour régler leur programme d'attaque et rédiger avant tout une confession de foi commune. Est-il besoin d'ajouter qu'ils ne purent jamais s'entendre sur cette préface nécessaire? L'affaire allait en rester là sans l'insistance du seigneur d'Avully, chef du parti protestant à Thonon. Sous sa pression, ils prirent jour; mais un seul vint au rendez-vous; et ce fut pour déclarer de leur part qu'il leur fallait l'autorisation du duc. François se fit fort de l'obtenir et l'obtint, en effet, au bout de peu de jours. Ils se dérobèrent encore, et cette humiliante retraite ne contribua pas peu à faire affluer auprès du vaillant champion de la cause catholique les calvinistes de bonne foi qui, ayant compté sur la conférence publique pour s'éclairer, n'avaient plus que la ressource des entretiens privés. De ce nombre fut le seigneur d'Avully lui-même qui, après de fréquentes entrevues, de profondes recherches, de vains et longs efforts pour obtenir des ministres de Berne et de Genève une réponse aux démonstrations catholiques, fit enfin avec un grand courage, le 4 octobre 1596, son abjuration solennelle.

Le mouvement commencé se prononça davantage encore après ce dernier événement. François résolut alors d'aller offrir la bataille dans Genève même au ministre La Faye qui, après s'être vanté de le confondre à Thonon, s'était prudemment esquivé. Il se rendit, avec le seigneur d'Avully, dans cette citadelle du calvi-

nisme, contraignit le ministre, mis au pied du mur, d'accepter un débat public sur la place du Molard, le battit sur tous les points avec une vigueur qui, pendant trois heures, ne se lassa ni ne s'emporta, et le réduisit enfin à rompre la conférence après avoir lancé, comme dernier argument, une bordée d'injures.

Il ne rentre pas dans les limites de cette étude de raconter les vexations de toute sorte, les outrages, les menaces, les violences, les périls de mort à travers lesquels François poursuivit les travaux surhumains de son infatigable apostolat, ni les moyens qu'il employa pour obtenir d'abord des collaborateurs désormais indispensables à une tâche grandissante, puis le rétablissement public et solennel du culte catholique dans les paroisses du Chablais à mesure que les conversions le rendaient possible. Disons seulement qu'aucune épreuve ne lui manqua, pas même les contradictions de ses auxiliaires. Il se rencontra parmi ceux-ci des esprits âpres auxquels déplut sa manière de traiter avec les hérétiques. Taxant de mollesse sa mansuétude inaltérable, ils la lui reprochèrent durement, et finirent par le dénoncer à l'évêque comme arrêtant par ses procédés le succès de la mission. « Il gâte plus d'ouvrage en un jour que nous n'en pouvons édifier en un mois ; il prêche les hérétiques en ministre plutôt qu'en prêtre, s'oubliant jusqu'à les appeler *ses frères*, chose si scandaleuse que les protestants en font trophée, se promettent de l'amener à leur parti, et courent en foule entendre ses paroles doucereuses qui chatouillent leurs oreilles et son langage de fraternité. » L'évêque fit de ces plaintes le cas qu'elles méritaient, et Fran-

çois, sans plus se fâcher contre ses confrères mécontents que contre ses adversaires, continua selon sa méthode, répondant simplement aux critiques : « Je ne me suis jamais laissé aller à une invective ou à un reproche sans avoir à m'en repentir; si j'ai eu le bonheur de ramener quelques hérétiques, c'est la douceur qui en a fait la conquête. L'amour a plus d'empire sur les âmes je ne dis pas que la rigueur, mais que la force même des raisons[1]. » Et, en effet, s'il était vrai qu'après trois ans de campagnes la victoire était décidément remportée, il est plus vrai encore qu'elle l'était par la vertu du dévouement, par la puissance de l'amour qui supporte et de l'amour qui agit, par l'irrésistible empire de la sainteté qui sait se faire aimer.

L'évêque put enfin visiter en père ces populations où, quatre ans, même trois ans auparavant, il ne comptait que des fils rebelles. Il présida à Thonon la solennité des quarante heures, donna la confirmation et jugea *de visu* de l'œuvre que Dieu avait faite par son jeune prévôt (1598). Peu après, le duc arriva lui-même pour assister à une seconde solennité des quarante heures. Mais la nouvelle de sa venue glaça d'épouvante les protestants de Thonon; car il annonçait l'intention d'informer et de sévir contre ceux de ses sujets qui, traîtres et rebelles, avaient appelé, en 1594, les étrangers de Berne et de Genève et détruit, avec leur assistance, le château ducal. Leur crime était manifeste, et la colère du duc était trop bien justifiée pour qu'ils osassent directement implorer son pardon.

1. *Vie de saint François de Sales,* par Ch.-Aug. de Sales.

Un seul intercesseur pouvait les sauver, l'évêque. Ils s'adressèrent à lui; sans balancer, le saint vieillard, se mettant, avec François, à la tête de leur Consistoire, alla au-devant du cortège ducal, se jeta aux genoux du prince et déclara qu'il ne se relèverait pas avant d'avoir obtenu la grâce des coupables. Celui-ci, ému, profondément touché d'un spectacle si inattendu, se laissa vaincre; l'évêque avait noblement rempli la vieille fonction épiscopale de *defensor civitatis*; et les conversions se multiplièrent encore.

Déjà la grande majorité des habitants du Chablais était revenue à l'unité. Ni comme prince chrétien, ni comme souverain politique, le duc ne pouvait et ne voulait souffrir que les résultats laborieusement conquis par François fussent compromis après son départ. Il savait quelle mauvaise guerre les protestants du Chablais avaient faite, jusqu'à la dernière heure, à la mission catholique par la calomnie, par les menaces, par les séditions, par l'assassinat; il savait quel appoint et quel appui les républiques de Berne et de Genève, ses ennemies, avaient trouvés chez eux; il savait avec quelle rigueur cruelle le culte catholique était proscrit dans tous les pays protestants; enfin, il était pleinement dégagé des stipulations du traité de Nyon que les protestants avaient violé les premiers. Il résolut donc, conformément d'ailleurs à tout le droit public de l'Europe, de rendre à la religion catholique dans le Chablais la situation qu'elle avait, comme seule religion nationale, dans le reste de ses États. Et quand les envoyés de Berne osèrent venir réclamer la liberté du culte protestant dans le Chablais, il leur répondit:

« Quand vous vous êtes emparés de cette province, vous avez contraint les peuples à embrasser vos nouvelles opinions; et maintenant que je l'ai recouvrée par la justice des armes, et que la presque totalité de mes sujets témoigne le désir que je rétablisse l'ancienne et véritable religion sur le pied où elle était auparavant, ne trouvez pas mauvais que je m'attribue le droit de régler les affaires de la religion selon leurs désirs, si bon me semble. Vous me demandez de conserver au moins trois ministres dans le Chablais; j'y consens à condition que vous recevrez aussi les prêtres qu'il me plaira d'envoyer à Berne. »

En conséquence de cette résolution, toutes les églises et tous les biens d'Église furent restitués au clergé du diocèse; l'exercice du culte protestant fut interdit, comme aussi la circulation et la détention des livres hérétiques; les ministres furent expulsés; ceux des principaux bourgeois qui s'étaient obstinément refusés à entendre les prédications catholiques furent mis en demeure ou de se laisser instruire ou de quitter le pays dans un délai déterminé. Le reste de la population protestante ne fut point inquiété.

François approuva et recommanda même par un mémoire spécial cet ensemble de mesures qui remettait les choses sur l'ancien pied et délivrait la contrée des dernières traces de l'oppression étrangère. Elles étaient justifiées par le droit; elles étaient imposées par l'expérience du passé; comparées à l'énorme violence que les Bernois avaient exercée soixante ans auparavant pour faire apostasier un peuple jusque-là paisible dans sa foi, elles étaient la douceur même;

elles étaient nécessaires pour rassurer sur leur avenir les populations récemment converties et pour défendre leur foi reconquise contre les mensonges audacieux de la propagande calviniste ; enfin elles étaient attendues et désirées par un grand nombre qui, convertis au fond du cœur, n'osaient pas encore se déclarer par crainte des persécutions et des violences dont ils avaient le spectacle depuis trois ans. Complétées par une réorganisation ecclésiastique qui assurait partout le ministère des âmes et le service de la parole sainte, elles protégèrent et achevèrent, sans trouble d'aucune sorte, l'œuvre de la mission ; et François put dire quelques années après : « Quand nous arrivâmes, il n'y avait pas plus de quinze catholiques dans le Chablais ; aujourd'hui il n'y a pas plus de quinze calvinistes ».

IV

Lorsque l'évêque de Genève vint, dans les circonstances que nous avons racontées, visiter le Chablais, François croyait n'être que son prévôt. Il était déjà son coadjuteur. Le saint vieillard, qui l'avait vu à l'œuvre et qui se sentait fléchir sous le poids de sa charge, était, en effet, résolu dès lors à s'assurer pour auxiliaire et pour successeur le jeune apôtre qu'il aimait à appeler son fils. Ce projet, que François avait d'abord écarté comme une idée en l'air, l'atterra quand il le vit tout à fait sérieux ; un long combat, très profond et très douloureux, se livra dans son âme entre l'humilité et l'obéissance, entre l'épouvante que lui causait la grandeur des responsabilités épiscopales et

la crainte de manquer à l'appel divin en refusant le travail. Mais lorsque, après de ferventes prières, il eut enfin reconnu dans l'insistance de son évêque un signe de la volonté de Dieu, il se rendit et, s'étant rendu, se donna tout entier.

Il prit donc sur-le-champ ses dispositions pour faire le voyage de Rome, où Claude de Granier l'envoyait traiter directement des intérêts de son diocèse, en compagnie de son neveu, l'abbé de Chissé, qui avait pour mission de terminer l'affaire de la coadjutorerie. Cependant, on put croire que Dieu voulait se contenter du sacrifice de son obéissance et ne pas faire attendre plus longtemps au bon ouvrier la récompense de son travail. Le diocèse était tout entier à la joie de l'heureuse décision qui lui donnait l'apôtre du Chablais pour futur évêque, quand on apprit avec consternation qu'il était tombé gravement malade, que le danger était imminent, qu'il n'y avait plus d'espoir. Mme de Boisy eut le douloureux devoir d'annoncer à son fils les prévisions sinistres des médecins. On vit alors ce spectacle, si fréquent dans l'histoire de l'Église, d'un saint qui, d'abord tremblant à la vue de ses péchés et à la pensée des jugements de Dieu, souhaite de vivre non par attachement à la vie, mais par le regret d'avoir mal vécu, d'avoir été, comme il croit, un serviteur inutile, par aspiration à une existence plus austère, puis qui cherche et qui trouve dans les bras de la miséricorde un abri contre les terreurs de la justice, s'établit enfin dans une indifférence parfaite entre la vie et la mort, et ne désire plus qu'une chose : l'accomplissement de la volonté de Dieu en lui.

Il guérit contre toute attente, et partit dès qu'il fut en état de supporter le voyage. De son séjour à Rome je ne veux apporter que deux détails dont voici le premier.

Le pape Clément VIII tint à se donner la joie d'entendre longuement et solennellement le jeune prêtre qui arrivait précédé d'une si haute renommée de science et de vertu, et que l'un des plus grands parmi ces successeurs dans la chaire de Pierre devait proclamer docteur de l'Église. Il voulut lui faire subir un examen auquel il prit part lui-même, assisté de ce qu'il y avait de plus illustre parmi les théologiens d'Italie, du cardinal Borromée, cousin de saint Charles et son digne successeur, de Baronius, de Bellarmin et de plusieurs autres. Dans cette joûte savante, François satisfit à tout et charma ces grands esprits, le Pape plus que tous.

Et voici le second, que je donne sans commentaire. François, de la part de son évêque, exposa au Pape que l'église de Genève avait un grand nombre de vassaux astreints à une infinité de servitudes qui sentaient plus le paganisme que le catholicisme (par exemple l'interdiction de tester en faveur de qui que ce fût quand ils mouraient sans enfants, l'interdiction de porter le deuil en noir, l'obligation pour certains de battre les mains pendant la nuit afin que le coassement des grenouilles ne troublât pas le sommeil de l'évêque); que ces servitudes étaient visiblement indignes du nom chrétien, et qu'en conséquence l'évêque suppliait le Saint-Siège d'en autoriser le rachat[1]. Nous

1. Requêtes présentées au nom de l'évêque et du chapitre de Genève, n° VIII, *pro liberandis episcopatus tributariis.*

ne connaissons pas la suite de cette affaire que Clément VIII renvoya au nonce de Turin avec une recommandation favorable. Et je ne l'ai mentionnée que pour montrer combien était délicat, dans l'âme du vieil évêque et de son jeune coadjuteur, le sentiment chrétien de la dignité humaine.

François était installé depuis plus d'un an dans ses fonctions de coadjuteur quand M. de Boisy fit la belle mort chrétienne et militaire que nous avons racontée. Le messager qui lui portait à Annecy la fatale nouvelle ne put le joindre que dans la sacristie, au moment où il allait monter en chaire. Il y monta quand même par un effort surhumain de courage. Le sujet de son sermon était cet évangile de la résurrection de Lazare où se lisent les plus admirables paroles qui puissent consoler les douleurs du temps par les promesses de l'éternité. On peut se figurer cette scène, et ce qu'il fallut de fermeté au fils pour que l'émotion que l'orateur doit dominer ne dominât pas l'orateur en un sujet où chaque image le ramenait en esprit au château de sa famille et au lit de mort de son père bien-aimé. Il se contint jusqu'au bout. Puis, quand il eut fini : « Messieurs, » dit-il à ses auditeurs, « j'ai appris en montant dans cette chaire la mort de celui à qui j'ai le plus d'obligation sur la terre : mon père, votre ami, n'est plus. Comme vous lui faisiez la grâce de l'aimer, je vous supplie de prier pour le repos de son âme et de trouver bon que je m'absente deux ou trois jours pour lui rendre les derniers devoirs. » Et quand il eut dit ces mots, le torrent des larmes déborda enfin, et ce fut dans l'assemblée un gémissement universel.

L'année suivante (1602), il lui fallut partir pour Paris où l'appelaient les affaires de la partie française du diocèse de Genève. Il y porta cette faim et cette soif des âmes qui firent de sa vie un apostolat ininterrompu; il y continua, auprès de plusieurs calvinistes importants, son grand ministère de convertisseur; il y prêcha assidûment avec sa manière simple et touchante qui, pour plusieurs, était une nouveauté; il charma particulièrement Henri IV qui aimait les grandes âmes et les bons cœurs, et qui se prit pour lui d'une cordiale sympathie. Il ne tint cependant pas à quelques malveillants qu'on ne l'impliquât dans l'affaire de Biron et qu'on ne vît en lui un agent politique de la Savoie chargé de nouer avec l'Espagne une conspiration contre la France. On vint en grand émoi l'avertir du péril; il s'en alla prêcher fort tranquillement, et de là se rendit au Louvre. Le roi, dès qu'il l'aperçut, alla droit à lui : « Monsieur de Genève, » lui dit-il, « vous n'avez pas besoin de vous justifier », et il l'entretint longuement à la vue de toute la cour. Il ne tarissait pas d'éloges sur le compte du jeune prélat en qui il disait trouver toutes les vertus sans un seul défaut. « Je l'aime beaucoup, » disait-il un jour, « parce qu'il ne sait point flatter. »

De ce premier voyage à Paris datent les efforts plusieurs fois répétés que fit le grand roi pour retenir en France le grand évêque en promettant à son activité apostolique un champ plus vaste que la Savoie. François se défendit avec une bonne grâce invincible. « Sire, » dit-il à Henri, « je suis marié, j'ai épousé une pauvre femme, je ne puis la quitter pour une plus

riche. » Six ans plus tard, le roi revint à la charge et rencontra la même résistance douce et décidée. Certes, François agissait noblement de demeurer fidèle époux de son humble église alpestre, en même temps que fidèle sujet de son petit prince. Mais quel dommage que notre Henri IV n'ait pas toujours eu à ses côtés un François de Sales pour être, bien mieux qu'un Sully, sa conscience vivante! Ces deux montagnards étaient si bien faits pour se comprendre, et le saint évêque pour prendre sur l'âme de l'excellent roi un ascendant vainqueur! Avec quel art loyal et tendre il eût pris son point d'appui dans les incomparables qualités de ce vaillant et charmant esprit, de ce grand cœur si passionné pour le bien de ses peuples, pour l'aider à se vaincre lui-même et à donner à la France, par-dessus tant de beaux exemples, le seul où l'histoire le trouve en défaut!

Mais sa mission était ailleurs. En 1602, la mort de Claude de Granier le fit évêque en titre et l'installa au palais épiscopal d'Annecy[1] où il sut bien, tout en tenant son rang avec dignité, se faire une vie pauvre, et, tout en se donnant à tout et à tous, se garder une solitude intérieure. Comment il s'y prit, en vérité je ne saurais le dire; car il ne se dépensait pas seulement, il se prodiguait. Non seulement il établit, grâce à de longues réflexions et à des plans merveilleuse-

1. « Palais épiscopal » est une expression très figurée. Notre saint habita d'abord une modeste maison qu'il avait louée. Plus tard le président Favre lui céda son hôtel. *Les évêques de Genève*, m'écrit le savant bénédictin qui préside à la nouvelle édition des œuvres de saint François de Sales, *étaient des exilés à Annecy*

ment concertés, le plus bel ordre et le plus solide dans l'administration de son diocèse, veillant à l'ensemble et descendant au détail; mais il ne cessa pas de considérer le ministère de la parole et celui de la confession comme ses premiers devoirs; l'évêque ne prêcha et ne confessa guère moins que le prévôt. Il établit partout les catéchismes pour les enfants et se chargea lui-même de celui d'Annecy avec une patience, une piété, une maternelle tendresse, une adresse ingénieuse et charmante à intéresser son petit peuple, dont le souvenir était encore vivant lorsque, trente ans plus tard, fut repris le procès interrompu de sa canonisation. Aussi devint-il bien vite le maître de ces jeunes cœurs. Les enfants se réunissaient en troupe sur son passage, avides de son sourire et de sa bénédiction; et, quand ils avaient reçu l'un et l'autre, ils couraient en avant, par une innocente tricherie, pour se faire bénir encore. Un jour, étant entré dans une communauté, il avait laissé entr'ouverte derrière lui la porte du parloir. « Monseigneur, » lui dit la tourière, « le vent de la porte vous incommode. » Il se leva pour la fermer, mais revenant aussitôt à sa place : « Il y a là », dit-il, « tout plein de petits enfants qui me regardent de si bon cœur que je n'ai pas le courage de leur fermer la porte au nez. »

V

Jusqu'à quel excès d'oubli de lui-même, jusqu'à quels infiniment petits de sollicitude pour les autres sa charité sut descendre ou s'élever pendant sa vie d'évêque,

on ne le croirait pas si on n'était en présence des faits innombrables qui en sont l'attestation authentique. « Il faut, » disait-il, « que nous autres évêques soyons comme ces grands abreuvoirs publics où tout le monde a droit de puiser, et où non seulement les hommes, mais les bêtes et les serpents même viennent se désaltérer. » Il fut cela à la lettre.

Un jour on vient l'avertir, pendant qu'il était à table, que quelqu'un le demande. Il se lève aussitôt et reçoit l'inconnu qui était un gentilhomme venu de Normandie pour lui exposer des scrupules sur sa conduite et des doutes sur sa foi. François est à lui tout entier, et la conférence durera ce que voudra le visiteur. L'heure du souper arrive; on lui envoie message sur message; il répond avec son aimable à propos : *Nonne anima plus est quam esca ?* « une âme ne vaut-elle pas plus qu'un souper ? » et le temps marche, et le gentilhomme ne bouge. Cela dura *dix heures* d'horloge sans que le moindre signe d'impatience ou de lassitude vînt avertir l'interlocuteur.

Croyez bien que les égards pour la *qualité* ne furent pour rien dans cette patience; car jamais évêque ne fut plus pratiquement persuadé de l'éminente dignité des pauvres et des petits dans l'Église. Ce grand prédicateur, ce grand écrivain, ce grand fondateur d'ordre ramassa dans une bourgade où il prêchait le carême un pauvre sourd-muet de naissance. Touché de compassion, il l'attacha à son service. Et comme on lui remontrait qu'il n'avait que faire de cette surcharge, et que ce garçon ne lui servirait à rien : « Il me servira », répondit-il, « à pratiquer la charité. » Et sur-le-champ

il se fit son maître; devançant l'abbé de l'Épée, il parvint à s'entendre avec lui par signes et à ouvrir son âme aux choses invisibles; finalement il entendit ce muet en confession, et put l'admettre à la communion pascale.

Que dire de sa perfection héroïque à pratiquer l'amour des ennemis et le pardon des injures? Ce fut un proverbe en Savoie qu'il suffisait d'avoir offensé l'évêque de Genève pour recevoir ses bienfaits. Et le proverbe ne disait point assez; avec les bienfaits il donnait encore son cœur. « Monsieur, » dit-il un jour à un avocat qui répandait partout contre lui mille injures et mille calomnies, « je veux que vous sachiez que, quand vous m'arracheriez un œil, je vous regarderais encore de l'autre avec affection. »

Ce qui sans doute étonnera dans ce trait, et dans cent autres du même genre, ce n'est pas la beauté de cette clémence chrétienne, si différente de la clémence antique où le moi se retrouve toujours; c'est bien plutôt la pensée qu'un tel homme ait pu avoir des ennemis. Non seulement il en eut, mais il n'hésita pas à s'en faire, quand il eût fallu, pour demeurer en bons termes avec quelque puissant, fléchir si peu que ce fût dans l'accomplissement des devoirs de sa charge. Là-dessus il était intraitable. L'institution des concours, qu'il avait établie pour la collation des bénéfices conformément à la règle posée par le concile de Trente, le mit plus d'une fois aux prises avec des gens considérables qui se persuadaient que les règles n'étaient pas pour eux et que leur crédit ou leur qualité devait tout emporter. Ni la hauteur de leurs exigences, ni leur fureur

à se voir refusés n'ébranlèrent jamais la fermeté du pontife. L'un d'eux, arrivant armé de la recommandation personnelle du duc de Savoie, resta court devant ces mots de l'Évangile qu'on lui donna à traduire : *Nescitis quid petatis*. « Monsieur, » lui dit François, « cela veut dire : *Vous ne savez ce que vous demandez*. Impossible à vous, après le peu de science dont nous venons d'acquérir la preuve, de vous acquitter de la charge des âmes; impossible à moi de vous la confier. Je ne suis pas le maître des bénéfices, mais seulement leur dispensateur, obligé de les conférer au plus digne. » Le personnage fit rage et scandale jusque dans la cathédrale. Le chapitre dut procéder contre lui et obtint des magistrats une condamnation sévère. François se vengea en obtenant pour le coupable d'abord la grâce, puis une place à la cour, où le latin n'était pas de rigueur.

Vivant sous un prince chrétien, il n'eut guère à déployer cette fermeté sereine dans ses relations avec le pouvoir temporel. Il advint cependant qu'en 1606, dans une cause criminelle, le Sénat de Savoie réclama de lui une intervention que sa conscience, après examen, jugea illicite. Il la refusa donc; et le Sénat, poussant sa pointe, le menaça de la saisie de son temporel. On s'en émut à l'évêché. Mais lui : « Voilà », dit-il, « un signe que Dieu veut que je sois tout spirituel. » L'affaire n'eut pas de suite; mais le saint évêque, tout en se félicitant de voir le Sénat devenu plus raisonnable, ne put s'empêcher de donner un regret à cette perspective d'entier dépouillement qu'il avait un moment entrevue. Six ans plus tard, nous ne savons à quel propos, le Sénat re-

nouvela ses menaces, et les lui notifia avec une inconvenance qui portait atteinte à la dignité de l'épiscopat. L'évêque demanda énergiquement justice à l'autorité souveraine, et le Sénat dut faire des excuses. Mais après que l'évêque eut obtenu satisfaction selon son devoir, François, selon le penchant de son cœur, saisit l'occasion d'accorder une faveur signalée à celui des sénateurs qui l'avait le plus violemment attaqué [1].

Pas plus que les menaces des légistes, le bruit des armes n'était fait pour effrayer cette âme intrépide. En 1616, pendant la guerre que le duc de Savoie, aidé par la France, fit au duc de Mantoue soutenu par l'Espagne à propos du Montferrat, il y eut un jour où le duc de Nemours, qui avait été gagné par les Espagnols, vint assiéger Annecy avec une armée composée en grande partie de huguenots. « Monseigneur, cachez-vous, partez ! c'est à vous surtout que ces gens-là en veulent ! — Non, mes enfants, je ne me cacherai pas, et je ne me séparerai pas de vous ; je ne pense pas qu'on me veuille plus de mal qu'aux autres ; et, s'il le faut, je souffrirai avec vous. Je serai toujours à mon devoir, Dieu aidant. Si on sonne vêpres, j'irai ; si j'ai des dépêches à faire, je les ferai. Si on prend la ville d'assaut, je suis entre les mains de la divine Providence. Du reste, il ne vous arrivera point de mal. » Et, en effet, les bandes de Nemours se retirèrent au bout de trois jours [2].

Rien n'échappait à l'infatigable activité de ce père des âmes. De fréquentes et longues visites pastorales, entreprises et poursuivies à travers les mille difficultés

1. *Vie de saint François de Sales*, par Ch.-Auguste de Sales.
2. *Ibid.*

d'un pays presque inaccessible et d'une santé souvent atteinte, répandaient partout la lumière de sa parole, le parfum de ses vertus, les séductions irrésistibles de sa bonté, et l'initiaient lui-même à tous les besoins et à toutes les misères. La réforme des monastères, la réconciliation des ennemis, la conversion des pécheurs endurcis, le soulagement de toutes les souffrances, l'affermissement des mœurs chrétiennes, la fondation des écoles, des collèges, de cette Académie Florimontane dont il créa le nom charmant et rédigea les statuts, il y avait là, avec les soins de l'administration courante et l'habituelle direction des âmes qui faisaient à Annecy son troupeau particulier, de quoi surcharger une vie d'ailleurs ouverte à tous.

Et cependant ce n'est là qu'un des aspects de ce prodigieux apostolat. Je n'ai point parlé de ses nombreux Avents et Carêmes prêchés annuellement, tantôt dans les petites villes de son diocèse, tantôt dans nos grandes cités françaises, à Dijon, à Grenoble, à Paris surtout où il revint, en 1618, en compagnie du cardinal de Savoie et où, pendant un séjour d'un an, il prêcha, de compte fait, trois cent soixante-cinq fois. Je n'ai rien dit de son immense correspondance, véritable source d'eau fraîche et vive où, pendant vingt ans, beaucoup d'âmes puisèrent la lumière, la consolation, la paix, l'inspiration des plus hautes vertus. J'ai laissé volontairement dans l'ombre l'écrivain immortel. Enfin je n'ai point voulu toucher encore à son œuvre de prédilection, à l'œuvre où, aujourd'hui encore, son esprit vit et rayonne loin du monde, à cette œuvre pour laquelle Dieu mit sur son chemin et sous sa conduite une âme digne de

la sienne, à cette œuvre qu'il prépara par tant de réflexions et de prières, par un si parfait abandon à la volonté divine, qu'il fonda avec tant de résolution et de sagesse, qu'il suivit avec tant de sollicitude depuis son humble berceau, qu'il laissa grandissante et qu'il protège encore : on entend bien que je parle de la Visitation et de sainte Jeanne de Chantal.

Nous reviendrons sur ces grands chapitres. Je ne les indique en ce moment que pour donner quelque idée de l'immense somme de travail qui, sans que rien y nuisît à rien, put tenir dans cette vie terminée au seuil de la vieillesse. Et j'arrive au soir de ce beau jour.

Un mot cependant encore à la mémoire et à l'honneur de Mme de Boisy.

Bien que j'aie à peine parlé d'elle, on a pu voir quelle part elle avait eue dans la première formation de son fils, avec quel docile courage elle avait accepté les vues de Dieu sur lui, et comment elle s'était placée avec toute sa maison sous la paternité spirituelle de ce cher fils qui l'aimait avec une merveilleuse tendresse. Dieu lui donna cette récompense de voir venir de loin la mort que rien n'annonçait, et de s'y préparer, dans une pleine et douce possession d'elle-même, par une retraite d'un mois qu'elle fit sous la direction de son fils avec une admirable ferveur. Elle revint ensuite au château de Sales. Et ici il faut laisser la parole à ce fils ; aucun discours ne saurait égaler la simple beauté de ce tableau.

« Cette mère s'en alla à Thorens, le jour des Cendres, où elle se confessa et communia avec très grande dévotion, ouït trois messes et vêpres ; et le soir étant

au lit et ne pouvant dormir, se fit lire par sa fille de chambre trois chapitres de l'*Introduction à la vie dévote* pour s'entretenir en de bonnes pensées, et fit marquer la protestation pour la faire au matin suivant. Mais Dieu, se contentant de sa bonne volonté, disposa d'autre sorte; car, le matin étant venu, cette bonne femme se levant, elle tomba comme toute morte. On me vient appeler ici; et j'y vais aussitôt avec le médecin.... A mon arrivée, toute aveugle et endormie qu'elle étoit, elle me caressa fort et dit : *C'est mon fils et mon père celui-ci.* Et me baisa en m'accolant de son bras, et me baisa la main, avant toute chose. Elle continua en même état presque deux jours et demi, après lesquels on ne la put plus guère réveiller; et le 1er de mars elle rendit l'âme à Notre Seigneur doucement, paisiblement, avec une contenance et beauté plus grande que peut-être elle n'avait jamais eue, demeurant une des plus belles mortes que j'aie jamais vues. Au demeurant, encore faut-il vous dire que j'eus le courage de lui donner la dernière bénédiction, de lui fermer les yeux et la bouche et lui donner le dernier baiser de paix à l'instant de son trépas. Après quoi le cœur m'enfla fort, et pleurai sur cette bonne mère plus que je n'avais fait depuis que je suis d'Église[1]. »

Entre la mort de la mère et celle du fils arrivée douze ans plus tard, Dieu voulut mettre cette harmonie que la seconde fut prévue comme la première.

Les derniers mois que François passa à Annecy furent des mois d'adieux et de règlement des affaires diocé-

1. *Lettre à Mme de Chantal* (du 10 mars 1610).

saines ; il voulait que son frère, l'évêque de Chalcédoine, depuis peu son coadjuteur, trouvât tout en ordre. Bien qu'il se sentît très profondément atteint, il n'hésita pas à se rendre à l'appel du duc de Savoie qui allait saluer à Avignon Louis XIII vainqueur des huguenots ; il espérait obtenir du jeune roi des mesures utiles au bien de la religion dans la partie française de son diocèse. Ce voyage l'acheva ; il y fut ce qu'il avait coutume d'être, l'homme de tous, et il sut s'y faire, au milieu des pompes de la cour, la vie la plus pauvre et la plus mortifiée. Il y avait un mois qu'il était à Lyon, d'où il comptait regagner la Savoie lorsque, le 27 décembre 1622, il fut pris d'une apoplexie soudaine. Il conserva toute sa présence d'esprit et l'usage de la parole, se prêtant sans ombre de murmure aux médications très douloureuses que les médecins essayaient pour retenir la vie. Ne parlant plus que la langue latine des saintes Écritures, il y trouvait des mots délicats et tendres pour tous ceux qui l'entouraient, et pour lui-même des paroles d'une humilité profonde unie à une inaltérable et sereine confiance en la bonte divine. Puis, comme la fin approchait, toute son âme se tint au repos dans le sentiment de cette attente d'amour que le *Traité de l'amour de Dieu* a si bien décrite. Il dit ces versets d'un psaume : *Expectans expectavi Dominum, et intendit mihi. Et exaudivit preces meas, et eduxit me de lacu miseriæ et de luto fæcis* ; « J'ai attendu le Seigneur, et il a écouté ma prière, et il m'a tiré du lac de misère et de fange. » Quelques instants après, serrant la main d'un des assistants, il ajouta : *Advesperascit et inclinata est jam dies ;* « le soir vient et le jour baisse

déjà ». Il prononça le nom de Jésus, puis il rentra dans le silence, et il expira doucement au moment où les personnes présentes invoquaient les saints Innocents.

On le voit, il n'y a rien de plus simple que cette mort, rien qui ait moins l'aspect d'une crise. Et c'est ce qui en fait la beauté profonde. Quand la vie a été troublée et déviée, il faut bien que la mort prenne le caractère d'une réaction violente, tout au moins d'un effort douloureusement énergique pour rentrer dans la voie et faire à la onzième heure tout le travail jusque-là négligé. Mais, quand la vie a été ce que nous venons d'exposer, la mort que cette vie préparait est d'autant plus belle qu'elle lui ressemble davantage ; elle la continue et l'achève ; et le dernier instant terrestre est dans un double et parfait accord avec la vertu du passé, avec la récompense de l'éternel avenir.

CHAPITRE II

LE SECRET DE LA SAINTETÉ

Nous avons suivi saint François de Sales dans les épreuves, les entreprises hardies, les travaux sans nombre, les moissons magnifiques de son apostolat. Nous avons admiré en lui le calme au milieu de tout ce qui agite la vie, l'égalité d'âme au milieu de tout ce qui la trouble, la sérénité joyeuse au milieu de tout ce qui l'attriste. Le simple récit des faits a suffi pour mettre en lumière, comme le trait le plus saillant de cette vie et de ce caractère, l'équilibre et l'harmonie. Rien n'y détonne et n'y sort de la parfaite mesure ; aucun côté ne s'y développe à l'excès aux dépens de quelque autre ; la douceur n'y nuit point à la force, la condescendance et la patience au zèle, la simplicité à la prudence ; les vertus qui semblent s'exclure, et qui s'excluent en effet d'ordinaire, n'y sont pas seulement d'accord, elles s'y fortifient et grandissent les unes par les autres.

I

Il y a là un secret. Nous ne le découvrirons qu'en pénétrant plus avant dans l'intérieur de cette âme pour y

atteindre la racine et la sève qui se sont développées en fleurs si belles et en fruits si féconds, le foyer central qui a révélé sa flamme et sa chaleur par des rayonnements si puissants et si doux. L'étude biographique appelle donc comme complément une étude psychologique. La première nous a donné l'effet et, par lui, nous faisait déjà pressentir la cause ; la seconde va nous donner directement cette cause elle-même et achèvera ainsi de nous faire connaître l'homme. La beauté morale du spectacle doit suffire à nous y attirer ; la leçon pratique qui s'en dégage sans effort le rend singulièrement instructif ; et, pour dire d'avance toute ma pensée, les esprits droits et les cœurs nobles y trouveront, sous la seule condition qu'ils croient en Dieu, une démonstration péremptoire de la divinité du christianisme, j'entends du christianisme tel que l'Église catholique le garde dans sa plénitude.

C'est à saint François de Sales lui-même que nous demanderons d'abord ce secret. Et nous consulterons ensuite, de préférence à tout autre, l'incomparable témoin dont nous avons le bonheur de posséder la déposition juridique, sainte Jeanne-Françoise de Chantal. Personne n'a pénétré plus avant que cette sainte dans l'âme de ce saint. Conduite par lui, pendant une direction de dix-neuf ans, aux plus hauts sommets de la perfection chrétienne, elle l'a vu constamment à côté d'elle et devant elle dans cette voie sublime ; comme un grand artiste qui s'inspire d'un grand artiste, elle a analysé avec une pieuse curiosité tous les ressorts invisibles dont le jeu produisait dans sa vie des effets si magnifiques et si attrayants ; elle s'est plongée dans son

esprit, elle s'est éclairée à sa lumière, elle s'est échauffée à sa flamme ; elle a gardé fidèlement, dans une intelligence qui comprenait tout et dans un cœur qui n'oubliait rien, les souvenirs personnels accumulés pendant cette longue période, l'impression d'ensemble où l'unité et la grandeur de cette vie se laissent embrasser d'un seul regard, les petits faits obscurs et héroïques, les mots jaillis du cœur et qui révèlent le cœur, les saintes confidences sur le passé, les attitudes vraies tantôt en présence des souffrances qui éprouvent la force et la douceur, tantôt en présence des succès qui éprouvent l'humilité et le détachement. Puis, lorsque commença, cinq ans seulement après la mort de son « bienheureux père », le long procès de sa canonisation, appelée devant les commissaires du Saint-Siège, elle rendit son témoignage en quatorze séances consécutives, sous la foi du serment, article par article, dans l'ordre où elle était interrogée, distinguant avec un soin scrupuleux ce qui était à sa connaissance directe d'avec ce qu'elle avait appris par intermédiaires, s'exprimant sur tous les points avec une précision, une gravité, une simplicité qui reportent involontairement le souvenir du lecteur à l'illustre famille de magistrature d'où elle était issue. Si l'on complète ce document de premier ordre, qui n'a pas moins de cent cinquante-quatre pages, par son admirable lettre sur les vertus de l'évêque de Genève, écrite avec une plus grande liberté d'allure dix-huit mois seulement après la mort de celui-ci, on a sous les yeux la plus fidèle et la plus authentique image qu'une âme puisse tracer d'une autre âme.

Laissons donc d'abord parler saint François de Sales ;

et, puisqu'il s'agit d'une étude psychologique, interrogeons-le sur ce qui donne à la vie morale sa direction et sa valeur, bonnes ou mauvaises.

Il nous répond dans le plus important et le plus médité de ses ouvrages : « La volonté gouverne toutes les autres facultez de l'esprit humain; mais elle est gouvernée par son amour qui la rend telle qu'il est. La volonté sans doute est régente sur l'amour, d'autant qu'elle n'ayme qu'en voulant aymer, et de plusieurs amours qui se présentent à elle, elle peut s'attacher à celuy que bon luy semble. Elle le choisit à son gré; mais quand elle en a embrassé quelqu'un, tant qu'il vit en elle il y règne; et la volonté prend la qualité de l'amour qu'elle espouse. »

Il est impossible de voir plus clair dans les ressorts de la vie morale, impossible de mieux accorder ensemble les deux grands témoignages que nous rend notre conscience : l'un que nous sommes libres et responsables, l'autre que ce qui donne le branle à la volonté, c'est l'amour, l'amour qui, selon les objets auxquels il s'attache, rend nobles ou viles, pures ou souillées, la vie et la volonté elle-même.

Ajoutons que si la volonté ne sait pas faire un choix entre les amours qui se la disputent, si elle se partage entre eux ou passe de l'un à l'autre par des alternatives d'ascensions ou de chutes, la vie manque d'unité et de suite; elle n'a pas un foyer, elle en a plusieurs que rien ne rattache et ne subordonne les uns aux autres; elle offre le spectacle de l'anarchie et de la guerre civile; elle se développe au hasard en un tissu de contradictions ou d'inconséquences; sa direction est

flottante comme celle d'une armée qui, plusieurs fois dans la même campagne, recevrait un nouveau général en chef appliqué avant toute chose à défaire ce qu'aurait commencé son prédécesseur.

La vie de saint François de Sales n'offre pas trace de ces contradictions et de ces incohérences. Elle s'avance et se déploie suivant un plan visiblement uniforme, en concert, avec une unité de direction et de but qui supposent et révèlent une unité de principe. Tout le secret consiste à connaître quel est ce principe.

Est-ce un secret? ou plutôt ce principe, en même temps qu'il agit dans les profondeurs cachées de sa vie intérieure, ne se montre-t-il pas dans tout l'ensemble et le détail de ses actes, même à ne les regarder que par le dehors?

Je rouvre le livre et je continue la citation : « Or, entre tous les amours, celuy de Dieu tient le sceptre et a tellement l'authorité de commander inséparablement unie et propre à sa nature que, s'il n'est le maistre, incontinent il cesse d'estre et périt. » Et après avoir transcrit ces lignes, je nomme l'ouvrage : le *Traité de l'amour de Dieu.*

Il n'y a pas d'autre mystère que celui-là. Il explique tout le dedans de cette âme et tout le dehors de cette vie. Sans lui ce dedans et ce dehors demeurent inexplicables et n'eussent pas même été possibles.

II

Mais ce beau mystère veut être regardé de plus près.

L'amour de Dieu, dit notre saint, a droit de tenir

le sceptre et périt s'il n'est souverain. Cela est vrai; mais cet amour qui n'est pas seulement un sentiment par l'élan du cœur, qui est encore une vertu par la libre adhésion de la volonté, cet amour peut être plus ou moins généreux et pur, plus ou moins mêlé de motifs inférieurs quoique légitimes. Sa perfection est en raison de son désintéressement, et à mesure que ce désintéressement devient plus entier, la beauté intérieure de l'âme devient plus accomplie, l'héroïsme des résolutions s'élève, la fécondité des œuvres s'épanouit. Saint François de Sales, qui a donné dans son immortel ouvrage la théorie profonde de ces progrès de l'amour, en a offert dans toute sa carrière la réalité vivante. Son amour pour Dieu a suivi la loi d'une croissance continue, bien qu'il semble ne pouvoir grandir à quelque moment qu'on le prenne, ou dans sa virginale jeunesse d'étudiant, ou dans les années militantes de son apostolat du Chablais, ou dans les labeurs de sa vie épiscopale. Et il est devenu, je n'ose pas dire infini, — car il faut réserver ce mot à Dieu comme un privilège incommunicable, — mais sans autres limites que celles de la puissance et de la capacité du cœur humain surnaturalisé par la grâce divine. « La mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure, » telle était sa maxime, et cette maxime était sa pratique autant que sa doctrine.

La pureté de cet amour en égale l'intensité et la grandeur.

Rappelons-nous la terrible crise de Paris; ce qui épouvantait le jeune étudiant à la pensée de sa damnation éternelle, c'est qu'en enfer on n'aime pas Dieu;

et son ardente prière, principe aussi de sa guérison physique et morale, fut que Dieu lui fît du moins la grâce de l'aimer de tout son cœur pendant sa courte vie. Aussi voyons-nous le sentiment de la crainte de Dieu subir en lui des épurations progressives grâce auxquelles il finit par n'être plus qu'un des aspects de l'amour. Craindre Dieu n'était plus pour lui redouter les châtiments de sa justice, c'était trembler à la seule pensée de trahir son amour en l'offensant ou seulement en contristant son cœur par la plus légère infidélité. Pareillement l'espérance chrétienne n'était plus en lui que l'amour encore, et n'aspirait plus qu'à Dieu seul, tenant pour peu de chose, au prix de cet amour, tous les biens, même les biens éternels. « Je n'ai su rien penser ce matin », écrivait-il à sainte Chantal, « que cette éternité de biens qui nous attend, mais en laquelle tout me semble peu ou rien, si ce n'était cet amour invariable et toujours actuel de ce grand Dieu qui y règne toujours; car vraiment il m'est avis que le paradis serait emmy toutes les peines de l'enfer si l'amour de Dieu y pouvait être ; et si l'enfer était un feu d'amour de Dieu, il me semble que ses tourments seraient désirables. Je voyais tous les contentements célestes être un vrai rien au prix de ce régnant amour. Ah! il faut meshuy tout de bon transporter nos cœurs auprès de ce Roi immortel et vivre tout uniquement pour lui.... Enfin nous sommes tout à Dieu sans autre prétention que l'honneur d'être des siens. Si j'avais un seul filet d'affection qui ne fût pas à lui et de lui, eh! Dieu, je l'arracherais tout soudain. »

Un tel amour, si délicat, si pur et si fort, est un

principe souverain d'action qui ne laisse aucun détail de la vie en dehors de son empire. « J'ai reconnu clairement », ainsi dépose sainte Chantal, « par les paroles et actions de notre bienheureux, que son amour pour Dieu tenait une souveraine autorité et régence sur toutes ses passions et affections. Et je tiens que c'est une vérité notoire et publique que toutes les actions de sa vie ont été les effets et la preuve de ce saint amour divin qui dominait si puissamment son âme[1]. »

De cette suprême autorité et régence nous allons voir découler tout ce qui fait la beauté intérieure de l'âme.

Avant tout l'ordre et l'harmonie. Car Dieu est le principe de l'ordre; ce nombre, ce poids et cette mesure qu'il a mis dans ses ouvrages s'établiront donc comme d'eux-mêmes dans une âme où il règne par son amour. Tout y tendra vers lui du pas qu'il veut, par les chemins qu'il veut, suivant la hiérarchie et la subordination qu'il a établies entre le corps et l'âme, entre les facultés inférieures et les supérieures, entre les vertus elles-mêmes. « Comme il dit que la charité entrant dans une âme y loge avec elle tout le train des vertus, certes il les avait placées et rangées dans son cœur avec un ordre admirable; chacune y tenait le rang et l'autorité qui luy appartenait; l'une n'entreprenait rien sur l'autre, car il voyait clairement ce qui convenait à chacune et les degrés de leurs perfections; et toutes produisaient leurs actions suivant les occasions qui se présentaient[2]. »

Ce bel ordre lui permettait de voir clair en soi, de se

1. *Déposition*, art XXVI.

2. Sainte Chantal, *Lettre au R. P. dom Jean de Saint-François sur les vertus de saint François de Sales*.

reconnaître chez lui comme dans une bibliothèque bien rangée ou parmi des papiers bien classés. Et l'amour, vigilant, délicat, attentif à plaire à ce qu'il aime, à ne laisser aucun grain de poussière séjourner dans la demeure qu'il lui prépare, aiguisait ce discernement et cette clairvoyance intérieure en les tournant à le rendre chaque jour plus pur, plus agréable à Dieu, plus fidèle à la devise donnée par le Maître : *Estote perfecti.* « Tout était si rangé, si calme, et la lumière de Dieu si claire qu'il voyait jusqu'aux moindres atomes de ses mouvements. Et jamais cette pure âme ne souffrait volontairement ce qu'elle voyait de moins parfait ; car son amour plein de zèle ne le lui eût pas permis. Ce n'est pas qu'il ne commît quelque imperfection, mais c'était par pure surprise et infirmité. Mais qu'il en eût laissé attacher une seule à son cœur pour petite qu'elle fût, je ne l'ai pas connu[1]. »

C'était donc une âme toujours en marche en même temps que toujours en éveil ; non pas en marche pour faire de plus grandes choses et plus éclatantes ; car « jamais il *ne faisait des mystères* », c'est-à-dire des choses extraordinaires et singulières, « ni rien qui donnât de l'admiration à ceux qui ne regardent que l'écorce et l'extérieur[2] » ; mais en marche pour faire toujours mieux.

Cette possibilité, ce devoir d'un progrès continu et indéfini est le caractère distinctif et privilégié de la vie morale comparée aux autres œuvres d'art. Dans l'éloquence ou la poésie, dans la peinture ou la sculpture, il y a un point de perfection que l'artiste ne peut dé-

1. *Déposition.*
2. *Ibid.*

passer sans gâter son œuvre par des retouches. Et pour chaque artiste il y a aussi un *summum* après lequel l'infirmité humaine le condamne à s'arrêter ou à décliner. Dans la vie morale il en est autrement. Cette image de Dieu que nous avons à former en nous-mêmes, nous pouvons toujours et nous devons la rendre plus fidèle et plus belle. Quand même les occasions des grands actes de dévouement seraient concentrées dans le début de la carrière et laisseraient les dernières années s'écouler dans ce qu'on appelle le train commun, la vertu peut toujours et doit grandir au dedans, elle peut toujours et doit dire : Plus avant! plus haut!

Mais quelle doit être la forme de ce progrès? C'est avant tout la réforme. Tant qu'il reste dans la nature quelque chose qui n'est pas encore surnaturalisé, dans le vieil homme quelque chose qui n'est pas encore transformé en homme nouveau, il faut avoir l'épée à la main, et lutter pour dompter et assouplir ce qui résiste.

Notre saint nous offre un remarquable exemple de cette guerre enfin victorieuse. Aucune de ses vertus n'a plus ravi ses contemporains et plus contribué à l'efficacité de son action sur les âmes que son incomparable douceur. Or il faut savoir qu'elle était une conquête ; François avait dans son caractère cette impétuosité naturelle qui n'est pas rare chez les âmes généreuses et où elles se complaisent souvent, la prenant, par une illusion de paresse et d'orgueil, pour la compagne inséparable de l'élan, et se persuadant qu'à la vouloir calmer on retirerait au cœur sa chaleur et sa flamme. François n'eut garde de l'entendre ainsi. Pour reconnaître en elle un ennemi à combattre, il lui suffisait de considérer

d'abord qu'elle n'est pas dans l'ordre puisqu'elle retire à l'âme, ne fût-ce que pour un instant, l'équilibre et la possession de soi, et puisqu'elle touche, par l'impatience qui est un défaut, à la colère qui est un vice et une source de péchés ; ensuite qu'elle nuit à l'action sur les âmes puisqu'elle les repousse alors qu'il faudrait les attirer ; enfin, et surtout peut-être, qu'elle est contraire à l'esprit de l'Évangile qui proclame la béatitude des doux, — *beati mites*, — et à l'exemple du Sauveur, à un exemple qu'il nous recommande expressément de recueillir et de suivre : « Apprenez de moi que je suis doux, » *discite a me quia mitis sum*. Ne nous arrêtons donc pas, sur cet article, à la première partie de la déposition de sainte Chantal qui donne le résultat et comme la moisson : « La douceur de notre Bienheureux était incomparable, et c'est une vérité publique et notoire à tous ; mais en particulier ceux qui l'ont pratiqué ont connu et expérimenté qu'il était d'une douceur parfaite. » Lisons la suite et nous saurons par quelle laborieuse et rude culture ce fruit charmant était venu à maturité. « Il me dit une fois qu'il avoit été attentif trois années pour acquérir cette sainte vertu. » Et il ne disait pas assez, ou du moins il parlait d'une campagne toute spéciale où son plus grand effort avait été dirigé de ce côté. La formation générale de cette vertu avait été beaucoup plus longue. « Une fois je le priai de s'émouvoir un peu sur le sujet de quelque traverse que l'on faisait à ce monastère de la Visitation. Il me répondit : Voudriez-vous que je perdisse en un quart d'heure ce que j'ai bien eu de la peine d'acquérir en vingt ans ? Et une autre fois, en une juste et grande

occasion de courroux, il me dit qu'il avait été contraint de prendre à deux mains les rênes de sa colère pour l'arrêter. » Il faut connaître ces détails caractéristiques pour apprécier toute la beauté morale du portrait qui les précède et pour deviner tout ce qui se révèle de travail intérieur dans cette ligne cependant bien simple : « Je n'ai oncques ouï dire qu'on ait vu faire à ce Bienheureux aucune action de colère[1]. »

Le travail de réforme avait donc sa part, même dans une âme où la vertu avait pris de si bonne heure le caractère de la sainteté. Mais cette part est la moindre dans son mouvement ascensionnel qui est bien plutôt *de virtute in virtutem*, du bien au mieux. Convaincu qu'il y a toujours moyen de mieux faire parce qu'il avait placé son idéal dans la perfection absolue et la loi de sa vie dans l'imitation du Dieu-homme, il montait toujours, doucement et fortement poussé par le souffle de l'amour. Il allait épurant son intention, assouplissant sa volonté, rendant plus parfait et plus entier ce don de lui-même à Dieu qu'il renouvelait sans cesse, aimant plus et plus purement Celui qu'il savait qu'on ne peut jamais aimer assez ni avec un assez entier oubli de soi-même. Et ici encore sa doctrine n'est que la formule de sa vie, et sa vie que l'image de sa doctrine : « La vraye vertu n'a point de limite, elle va tous-jourz outre, mais surtout la sainte charité qui est la vertu des vertus, et laquelle ayant un objet infini, elle seroit capable de devenir infinie si elle rencontroit un cœur capable de l'infinité.... Et c'est une faveur extrême pour nos âmes

1. *Déposition*, art. XXXII.

qu'elles puissent croistre sans fin de plus en plus en l'amour de leur Dieu tandis qu'elles sont en cette vie caduque[1]. »

Pour montrer jusqu'où allait cet amour il faut prononcer un mot qui revient souvent dans ses lettres de direction et qui joue un plus grand rôle encore dans le développement de sa vie intérieure, mot souvent mal compris, vivement critiqué par ceux qui n'en connaissent pas la signification véritable, et qui indique cependant le point le plus élevé et la perfection de l'amour.

L'amour est d'autant plus pur, d'autant plus dégagé d'éléments étrangers, d'autant plus amour qu'il s'unit plus exclusivement à son divin objet et se délie plus entièrement de toute attache, de toute préférence pour ce qui n'est pas lui. Alors il aime très purement la volonté de Dieu; car il l'aime parce qu'elle est la volonté de Dieu, et non pour les douceurs ou les avantages qu'elle lui apporte. En tant qu'elle se manifeste par les préceptes de la loi naturelle ou révélée, par les commandements des supérieurs légitimes, par les inspirations, par un signe quelconque, il la connaît; et, la connaissant, il la suit jusqu'à la mort. Mais en tant qu'elle se traduit par les événements, par les accidents agréables ou fâcheux de la vie, il ne la connaît pas d'avance[2]. Que fait-il alors? Il l'aime d'avance dans cette ignorance; il se tient dans l'attente, prêt non à la subir, ce ne serait pas une attitude chrétienne; non pas seulement à l'accepter avec résignation, ce mot

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. III, chap. I.

2. Les théologiens appellent la première de ces deux volontés *volonté déclarée*, et la seconde *volonté de bon plaisir*.

indiquerait une préférence pour quelque autre chose; mais à l'embrasser joyeusement quelle qu'elle soit, dès qu'elle se manifestera par l'événement. Cette attente paisible de l'amour, c'est ce que saint François appelle *indifférence*. On le voit bien, ce n'est pas la froideur et l'inertie d'un cœur insouciant; c'est le dernier effort d'un cœur qui aime, c'est le dernier terme d'une immolation qui anéantit l'esprit propre, la volonté propre, le cœur de chair, pour leur substituer l'esprit, la volonté, le cœur même de Dieu.

Ecoutons-le décrire dans une page admirable, qui est un chapitre inconscient d'autobiographie, ces progrès de l'amour par le sacrifice. « L'amour et conformité au bon playsir divin se fait ou par la sainte resignation ou par la tressainte indifference. Or la resignation se prattique par manière d'effort et de soubmission. On voudroit bien vivre au lieu de mourir; neantmoins, puysque c'est le bon playsir de Dieu qu'on meure, on acquiesce. On voudroit vivre s'il playsoit à Dieu, et de plus on voudroit qu'il pleust à Dieu de faire vivre. On meurt de bon cœur, mays on vivrait encore plus volontiers.... Ainsy la resignation prefere Dieu à toutes choses; mais elle ne laysse pas d'aymer beaucoup d'autres choses outre la volonté de Dieu. Or l'indifference est au dessus de la resignation, car elle n'ayme rien sinon pour l'amour de la volonté de Dieu. Qu'importe que la volonté de Dieu me soit presentée en la tribulation ou en la consolation, puysqu'en l'une et en l'autre je ne veux ny recherche autre chose que la volonté divine, laquelle y paroit d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en icelle que celle de ce tres-

saint et bon playsir éternel? Si je ne veux que de l'eau pure, que m'importe-t-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre puysqu'aussy bien ne prendroi-je que de l'eau? Ains je l'aimeray mieux dans un verre parcequ'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau mesme, laquelle j'y vois aussi beaucoup mieux. »

On n'entend rien à cette haute doctrine si on croit qu'en tenant l'âme en sainte indifférence quant à l'issue des événements, elle retire quoi que ce soit à l'énergie de l'action là où le devoir ordonne d'agir. « Tandis que ce bon playsir de Dieu nous est incogneu, il nous faut attacher le plus fort qu'il nous est possible à la volonté de Dieu qui nous est manifestée ou signifiée. Mais soubdain qu'il comparoist, il faut aussitost se ranger amoureusement à son obéissance. Ma mère ou moy-mesme (car c'est tout un) sommes au lit malades : que sçay-je si Dieu veut que la mort s'ensuive? certes je n'en sçay rien, mais je sçai bien pourtant qu'en attendant l'évenement que son bon playsir a ordonné, il veut, par la volonté déclarée, que j'employe les remèdes convenables à la guérison. Je le feray donc fidelement, sans rien oublier de ce que bonnement je pourray contribuer à cette intention. Mays si c'est le bon playsir divin que le mal, victorieux des remèdes, apporte enfin la mort, soubdain que j'en seray certifié par l'évenement, j'acquiesceray amoureusement par la pointe de mon esprit nonobstant toute la repugnance des puissances inférieures de mon âme[1]. »

Comme il le dit il l'avait fait pour cette mère elle-même. Il nous a raconté comment, après qu'il lui eut

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. IX, chap. III, IV, VI.

fermé les yeux, le cœur lui enfla si fort qu'il pleura plus qu'il n'avait fait depuis qu'il était d'Église. « Et cependant, ajoute-t-il, au milieu de mon cœur de chair qui a eu tant de ressentiment de cette mort, j'aperçois fort sensiblement une certaine suave tranquillité et certain doux repos de mon esprit en la Providence divine qui répand dans mon âme un grand contentement parmi ses déplaisirs. »

Est-il besoin d'ajouter que cet amoureux abandon au bon plaisir de Dieu qu'il pratiquait pour ses plus chères affections, il l'étendait à ses plus chères entreprises? Aucune, on le sait, ne lui tint plus au cœur que l'établissement de la Visitation. Il y voyait le bien de beaucoup d'âmes; et les chemins par où il avait été conduit à en concevoir la pensée, à en rencontrer et en apprécier la première fondatrice, à en former, puis en modifier le plan, portaient au plus haut degré la marque de la volonté déclarée de Dieu. Or cinq semaines après la fondation de la première maison, Mme de Chantal fut atteinte d'une fièvre qui mit sa vie en danger. « En cette nécessité », — c'est elle-même qui raconte, — « il vint me visiter et me dit : Dieu veut peut-être se contenter de notre essai et de la bonne volonté que nous avons eue de lui dresser cette petite compagnie, comme il se contenta de la volonté qu'eut Abraham de lui sacrifier son fils. Si donc il plaît à sa bonté que nous nous en retournions au milieu du chemin, sa volonté soit faite[1] ! »

Une âme où l'amour fait régner un tel ordre, où il

1. Sainte Chantal, *Déposition*, art. XXXIX.

donne une impulsion si continue vers le plus parfait, où il inspire un si filial abandon à la volonté de Dieu, est une âme où règne la paix, la paix par l'harmonie, la paix par le détachement et la confiance. Il y a, dit l'*Imitation*, des hommes qui ne sont en paix ni avec eux-mêmes, ni avec le prochain; il y en a qui sont en paix avec eux-mêmes et avec autrui; et il y en a qui, établis dans cette paix, travaillent de plus à la rétablir entre leurs frères. L'homme qui appartient à cette troisième et bienfaisante catégorie, l'*Imitation* l'appelle « le bon homme pacifique », *bonus homo pacificus*. Notre saint a été par excellence le *bon homme pacifique* de son temps. Parmi les travaux sans nombre de sa vie, à côté des fonctions de prédicateur, de confesseur, de directeur, d'évêque, de fondateur d'ordre, je m'aperçois que je n'ai pas mentionné celle de juge de paix. Il siégeait en permanence, et comme s'il n'eût eu nulle autre chose à faire, sur ce tribunal où l'avait installé la confiance universelle, et où des hérétiques même venaient le prendre pour arbitre. Ecoutons encore sainte Chantal. « On disait communément qu'il avait reçu le don de donner la paix aux âmes qui conféraient avec lui. Je me souviens de deux hommes qui se disputaient une fois avec violence dans le parloir de la visitation d'Annecy. Ce saint Prélat les regardait avec une douceur très grande, tantôt l'un, tantôt l'autre, leur disant des paroles si admirables qu'enfin sa débonnaireté les toucha si fort qu'ils s'accoisèrent, et les renvoya en paix. Il conseillait cette sainte paix à toutes les âmes qu'il gouvernait, et sans cesse il a travaillé pour la donner à tous ceux qu'il a pu. Quasi or-

dinairement il était occupé à faire des appointements entre ceux qui voulaient plaider, quoiqu'il ne s'y plût pas; car il haïssait à mort les procès et toute sorte de conteste. Il a eu du travail et sans fin en cet exercice qui lui occupait une grande partie de son temps; car toujours on le prenait pour surarbitre soit en appointement de querelles entre gens de qualité, soit pour d'autres différends entre toute sorte de personnes. Les procès qu'il a assoupis et les différends qu'il a accordés sont en nombre presque infini, vu que c'était une occupation presque ordinaire[1]. »

Là, dans cette paix intérieure et contagieuse, est le principe de la sérénité charmante qui marque de son empreinte toutes ses actions et tous ses livres, le principe même de cette gaieté douce, franche et grave, et de cette joie intime qui, parmi les accablements et les tribulations, semble n'avoir jamais interrompu son cantique, semblable, — la comparaison est de lui, — à un rossignol chantant au milieu d'un buisson d'épines.

III

Voilà ce que j'ai appelé le dedans. Le dehors a été l'objet principal du précédent chapitre. Il ne reste plus qu'à montrer dans le premier le principe du second et à faire ainsi ressortir l'unité de cette vie.

Il y a là un enseignement très nécessaire à beaucoup d'hommes de ce temps-ci, qui croient agrandir la part des vertus sociales en les isolant de la vertu religieuse

1. Sainte Chantal, *Déposition*, art. XXXVII.

et qui, — l'expérience s'en fait tous les jours sous nos yeux, — n'aboutissent qu'à dessécher les branches en les séparant de la racine par où la sève arrive.

Que ceux-là ne connaissent de saint François de Sales que ce que nous venons d'en dire, ils ne manqueront pas de s'écrier : A quoi bon dans la vie sociale les gens qui aiment tant Dieu ? Si le cœur est plein de cet unique amour, comment y pourrait-il encore rester quelque place pour l'amour des hommes ?

A cette thèse officiellement en faveur aujourd'hui, et qui compte sur l'avènement de l'athéisme universel pour réaliser le rêve de l'universelle fraternité, notre saint fournit deux réponses.

La première est sa vie. Il a bien fallu, — de quelque façon que la chose soit possible, — que, Dieu ayant pris chez lui toute la place, il en restât encore pour les hommes; car assurément il est, parmi les illustres de son temps, un de ceux qui les ont le plus aimés; et je n'en connais pas qui les ait aimés d'une façon plus aimable. Il a aimé ses amis, et ce sera un de nos regrets de ne pouvoir nous arrêter longuement à ce coin charmant de son histoire. Il a aimé les siens avec une tendresse incomparable : *Ma mère et moi, c'est tout un*, disait-il. Il a été de ceux qu'on peut offrir pour modèles à tous les amis, à tous les fils, à tous les frères. Mais il a, de plus et surtout, aimé *tous les hommes*, les étrangers comme les siens, ses ennemis comme ses amis. Il a aimé des inconnus jusqu'à se donner absolument à eux, jusqu'à exposer cent fois sa vie pour leur faire du bien, jusqu'à leur être, à toute heure de jour et de nuit, un serviteur toujours prêt, toujours

dispos, toujours tendre, toujours les bras ouverts, et la bourse avec les bras, et le cœur avec la bourse. Et s'il a eu des préférences, ç'a été pour deux classes d'hommes : les pauvres, d'autant plus recherchés de lui qu'ils étaient plus abandonnés et plus répugnants ; les ennemis, d'autant plus chers à son cœur que leurs offenses étaient plus graves et leur haine plus furieuse. Je n'ose pas dire combien de philanthrophes estimables on pourrait faire avec la monnaie de cet homme qui aimait trop Dieu pour aimer l'humanité, combien de vies de citoyens utiles on pourrait remplir avec les bienfaits, les services privés et publics, les dévouements que ce mystique a fait tenir dans la sienne.

Là est le mystère pour les libres penseurs. Cela ne se peut pas, disent-ils. Cela est cependant, il faut donc que cela soit possible. Et ce qui leur rend l'énigme plus indéchiffrable, c'est que non seulement ces hommes qui n'aimaient que Dieu ont su aimer leurs semblables, mais qu'encore ils les ont aimés à un degré, avec une continuité, une délicatesse, une universalité, une abnégation, un élan, un héroïsme dans les petites choses et dans les grandes qu'on ne rencontre que chez eux. Voyez notre saint au confessionnal. « Il quittait tout pour cela. Tous les dimanches et fêtes quantité de personnes y venaient, seigneurs, dames, bourgeois, soldats, chambrières, paysans, mendiants, personnes galeuses, puantes et remplies de grandes abjections. Il les recevait tous sans différence ni acception de personnes, avec égal amour et douceur. Au contraire, je crois fermement qu'il recevait ces derniers avec plus de charité intérieure et les cares-

sait plus tendrement[1]. » — Voyez-le au lit des malades. « Une fois il alla visiter un vieillard qui sentait fort mauvais. Sa fille lui dit : *Monseigneur, je crains que vous ne sentiez quelque mauvaise odeur.* Il répondit : *Ce sont des roses pour moi*[2]. » — Enfin, suivez-le partout en repassant sa vie, et recueillez un dernier témoignage de sainte Chantal résumant, on peut le dire, celui des contemporains : « Plusieurs croient, et je suis de ce nombre, qu'il a consommé et abrégé sa vie pour la charité et satisfaction du prochain; car souvent il quittait le boire, et le manger, et le dormir pour cela; il souffrait des travaux et des incommodités insupportables à tout autre que lui; et je le sais[3]. »

Pour les esprits que j'ai en vue et qui, hélas! s'appellent légion, c'est à n'y rien comprendre. La vérité est que tout s'explique si on prend le contre-pied de leur thèse. Quand on aime tant Dieu, on n'aime plus les hommes, disent-ils. Il faut dire, au contraire : Quand on n'aime pas Dieu, on n'aime pas les hommes, ou on ne les aime pas comme cela. On ne les aime que pour ce que chacun d'eux a d'aimable, et c'est peu de chose; ou on les aime par une heureuse bienveillance d'humeur qui peut aller loin dans l'obligeance et la libéralité, qui peut inspirer un élan et un dévouement d'un instant, mais qui reste infiniment en deçà d'une disposition habituelle aux vrais sacrifices; ou enfin on les aime pour les liens que la famille ou la patrie ont établis avec eux. Il n'y a que les chrétiens pour qui

1. Sainte Chantal, *Déposition*, art. XLII.
2. *Ibid.*, art. XXXVI.
3. *Ibid.*, art. XXVII.

tout homme soit *le prochain*; il n'y a qu'eux qui, avec le regard de la foi, sachent voir en tout homme l'objet d'un amour que le souverain amour de Dieu commande loin de l'exclure. Et dans les âmes chrétiennes ce second amour, subordonné au premier, fils légitime et par conséquent obligatoire du premier, grandit avec lui; et c'est le suprême amour pour Dieu qui fait naître et explique ces prodiges d'amour pour l'homme qui nous frappent d'admiration et presque de stupeur dans un saint François Xavier à l'extrême Orient, dans un saint Vincent de Paul en France, dans un saint François de Sales en Savoie, dans cent autres que l'Église a placés sur ses autels; qui se sont renouvelés à l'infini dans une foule de vies obscures dont Dieu seul a eu le secret; qui se renouvellent sous nos yeux dans ces humbles servantes des pauvres, des vieillards, des malades, de tous les affligés, héroïnes inconnues que la fraternité révolutionnaire veut chasser à tout prix pour le plus grand bien de l'humanité et parce qu'elles la gênent en démentant sa thèse.

D'où vient cette corrélation réelle et constante entre les deux amours, au lieu de l'opposition et de l'incompatibilité qu'on se plaît à imaginer? Elle vient de ceci: que la foi chrétienne nous montre en tout homme non seulement une image de Dieu, effacée et souillée peut-être, mais reconnaissable encore et qui peut reprendre tout son éclat; non seulement un fils du même couple terrestre d'où tout le genre humain est issu, et un fils du même Père céleste, par conséquent, un frère; mais encore un âme que le Verbe de Dieu a aimée jusqu'à s'incarner et mourir en croix pour elle. Dès lors aucun

chrétien ne peut être disciple et imitateur du divin Maître, aucun ne sera introduit par lui dans son royaume s'il n'établit dans son âme cet amour dont ce maître lui a donné l'exemple. Et puisque le Sauveur a réservé dans son universel amour pour les hommes une place privilégiée à ceux qui sont « dans la pauvreté, l'humiliation et la souffrance », puisqu'il les a déclarés premiers dans la hiérarchie surnaturelle, puisque, en quelque sorte, il s'incarne en eux jusqu'à tenir pour fait à lui-même le bien qui leur est fait, l'amour du prochain, surtout de ce prochain qui a besoin d'être assisté parce qu'il souffre et d'être aimé parce que l'égoïsme du monde le délaisse, cet amour n'est pas seulement une suite et un écoulement de l'amour de Dieu ; il en est devenu partie intégrante, à ce point que l'amour de Dieu qui ne se traduit pas en charité fraternelle est un faux amour.

Là est le mot de l'énigme, dans cette doctrine qui n'a pas été inventée pour répondre à une objection, mais qui appartient à l'économie intime et à l'essence même du christianisme. Elle est l'enseignement perpétuel de l'Eglise, développé dans les écrits et vérifié dans la vie de tous les saints, en particulier de notre saint François.

Cette doctrine est sa seconde réponse. Il fait remarquer que le souverain amour pour Dieu, en même temps qu'il occupe le cœur tout entier, laisse tout le cœur libre pour être rempli, sous sa douce royauté, par tous les amours légitimes, c'est-à-dire par tous ceux qui peuvent se rapporter à lui. « Qui dit tout ne forclost rien ; et toutes fois un homme ne laissera pas

d'être tout à Dieu, tout à son père, tout à sa mère, tout au prince, tout à la république, tout à ses enfants, tout à ses amis; en sorte qu'estant tout à chascun, il sera encore tout à tous. Or, cela est ainsy d'autant que le debvoir par lequel on est tout aux uns n'est pas contraire au debvoir par lequel on est tout aux autres[1]. »

Telle est la possibilité du fait attestée par sa réalité. Mais il faut aller plus loin et montrer comment, suivant la parole de l'Évangile, le second commandement est semblable au premier, c'est-à-dire comment l'amour des hommes est l'écoulement et la suite nécessaire de l'amour de Dieu. « Quand nous voyons un prochain créé à l'image et semblance de Dieu, ne debvrions-nous pas nous dire les uns aux autres : tenes, voyes cette créature, comme elle ressemble au Createur? Ne debvrions-nous pas nous jeter sur son visage, le caresser et pleurer d'amour sur elle? Et quoy donc? pour l'amour d'elle? Non certes, car nous ne savons pas si elle est digne d'amour ou de hayne en ellemesme. Et pourquoi donc? Pour l'amour de Dieu qui l'a formée à son image et, par conséquent, rendue capable de participer à sa bonté. Et c'est pour quoy non seulement le divin amour commande maintefois l'amour du prochain, mais le produit et respand luymesme dans le cœur humain comme sa ressemblance et son image, puisque tout ainsy que l'homme est l'image de Dieu, de mesme l'amour sacré de l'homme envers l'homme est la vraye image de l'amour celeste de l'homme envers Dieu. Mais ce discours de l'amour

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. X, chap. III.

du prochain requiert un traitté à part[1]. » Il n'a pas écrit ce traité, mais il l'a fait. C'est sa vie.

Et maintenant, puisque l'admirable spectacle d'amour pour les hommes offert par cette vie et par tant d'autres ne se rencontre que dans le christianisme, il y a deux conclusions à tirer de ce privilège, l'une dans l'ordre pratique et social, l'autre dans l'ordre de la vérité doctrinale et religieuse.

Premièrement les ennemis du christianisme, ceux qui veulent le chasser des institutions, des mœurs, des écoles, de la bienfaisance elle-même, enfin et surtout des âmes et des cœurs poursuivent une entreprise non seulement antisociale, mais absolument inhumaine; ils veulent que les hommes ne soient plus aimés.

Secondement, puisque, seul, le christianisme vivant dans l'Église catholique produit ces beaux effets, il y a donc en lui une force qui ne se trouve pas ailleurs. Cette force n'est pas humaine; car, si elle l'était, les effets s'en rencontreraient partout où il y a des hommes; et si elle était le produit de la civilisation, ils se rencontreraient chez tous les peuples civilisés. Donc le christianisme est divin, puisque ses fruits ne sont pas de l'homme. Seul il donne par sa doctrine le vrai Dieu, le Dieu vivant. Seul il communique la grâce divine sans laquelle l'homme ne parvient par son propre effort ni à aimer Dieu, ni à aimer les hommes comme il faut les aimer. Cela revient à dire que le christianisme est divin puisque seul il fait des saints.

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. X, chap. III.

CHAPITRE III

L'ÉCRIVAIN

Le précédent chapitre était tout de morale et de spiritualité. Celui-ci sera tout littéraire, si ce n'est que, quand on parle littérature à propos de saint François de Sales, bon gré mal gré on parle encore morale.

Je voudrais accomplir un acte de justice littéraire et acquitter une dette nationale en marquant la vraie place de ce fils de la Savoie dans l'histoire de la prose française. On l'a faite et on la fait encore beaucoup trop petite, et cela par une raison très glorieuse pour lui. Le saint aimable et admirable, le consolateur par excellence, l'apôtre jamais lassé, le guide puissant et doux vers la perfection chrétienne masquent l'écrivain et le font oublier. Tout lecteur ressent, il est vrai, le charme de son langage; mais telle est dans ses écrits la valeur des choses et leur attrait qu'on va droit à elles sans s'arrêter à la forme.

C'est cependant un fait historique que, littérairement, saint François de Sales a eu un rôle à lui, un rôle considérable dont on ne peut se dispenser de tenir compte sous peine de laisser une lacune impossible à combler dans la genèse de notre prose. Qu'on me per-

mette, pour mettre cela en lumière, de recommander le procédé que voici.

Lisez une page d'Amyot, une page de Balzac, une page de Fénelon, et essayez de saisir la physionomie de chacune d'elles et l'évolution littéraire que marquent la seconde comparée à la première, la troisième comparée aux deux autres.

Amyot a un vieux style, ce qui veut dire le style d'une langue encore jeune. Ce style a *le je ne sais quoi* de vif et de naïf que l'archevêque de Cambrai, avec un tact si juste, signalera et regrettera dans sa « lettre à l'Académie ». Il a la bonhomie, l'absence d'apprêt, l'aisance que donne un naturel parfait. Mais sa langue n'est pas encore pleinement déliée, ses constructions sont souvent gauches et lourdes ; gaucherie charmante, et qui a de la grâce comme celle d'un enfant ; lourdeur si exempte de solennité qu'elle n'est jamais ennuyeuse. Vous est-il arrivé de contempler en ses ébats un tout jeune chien de Terre-Neuve, ses grosses pattes encore molles, ses gambades qui trébuchent et qui le font rouler par terre, ses mouvements à la fois souples et empêtrés ? Le bon Amyot (mettant à part la dignité épiscopale dont il est revêtu) y a quelque ressemblance.

Balzac a rejeté toutes ces enfances, le genre de gaucherie qui les accompagne, et aussi leur grâce et le doux sourire qu'elles appellent sur les lèvres. Il est élève de rhétorique et, sans conteste, le premier de sa classe. Soit qu'il cause, soit qu'il écrive un billet à un ami, il fait des discours, des discours avec plan, brouillons et ratures, des discours qu'il écoute avec com-

plaisance quand il se les récite après les avoir mis au net. Sa rhétorique est noble, son discours a quelque éloquence, sa phrase est ferme et solennelle ; mais à la gaucherie de l'enfant a succédé celle du rhétoricien, qui a moins de charme. Il s'embarrasse dans les plis de sa période comme dans les plis d'une toge, et il en sort avec un air grave, mais avec une tension musculaire où l'effort est trop visible pour que l'effet soit très agréable. Avec lui et par lui, la langue est entrée dans la phase cicéronienne et va y rester longtemps. Chez Descartes ce sera presque la même chose, avec cette différence que la solidité du fond soutiendra et justifiera l'ampleur un peu laborieuse de la forme. Puis-je dire sans blasphémer que quelque chose de semblable se retrouve encore dans les premiers sermons de Bossuet, jusqu'à ce que la grandeur du génie, qui est toujours simple, et la profondeur d'un art dont le triomphe est de ne point paraître aient corrigé et transfiguré ce *cicéronianisme* en y infusant du Démosthène, de l'Homère, de la Bible et, par-dessus le tout, du Bossuet ? Toujours est-il qu'à partir de Balzac, cette majesté oratoire qui ne se détend pas assez, et qui fatigue un peu par la continuité de sa noblesse, se retrouve à des degrés divers dans tout le courant principal de la prose française du grand siècle. Je ne dis pas qu'elle s'y trouve partout ; il y a une prose alerte, spirituelle, aiguisée, un peu railleuse qui est celle de Pascal dans les *Provinciales*, de Molière, de Mme de Sévigné ; celle-là procède de ce qu'on a appelé le vieil esprit gaulois, auquel le contact des littératures classiques et la fréquentation de la bonne compagnie ont donné plus de

délicatesse et de tenue. Mais la prose noble et oratoire, la prose en grande toilette a le pas jusqu'à la fin.

Et puis arrivez à Fénelon. Ce n'est plus Amyot; car sa phrase coule avec une merveilleuse aisance sans être jamais ralentie par ces constructions pénibles qui gênent la marche des prosateurs du XVIe siècle. Ce n'est pas Balzac; car la pompe et l'affectation sont, grâce à Dieu, des vices qu'il ne connaît pas. Ce n'est pas non plus Pascal dont il n'a pas le mordant ni la concision redoutable; ni Sévigné, dont il n'a pas le tour un peu mondain; ni Molière, dont la verve audacieuse et presque libertine répugne à la gravité douce de son allure habituelle. D'où donc procède-t-il? Des Grecs sans doute; mais à travers qui? *A travers saint François de Sales*. Cette filiation ne l'empêche pas sans doute d'être lui-même et d'être un homme de son siècle. Moins d'abandon, moins de vivacité, moins de saveur, un art plus grand, plus savant, plus varié, voilà les différences. Mais l'air de famille y est, impossible à méconnaître. Et la distance des deux langues et des deux styles est beaucoup moindre qu'on ne s'y attendrait, à consulter les dates qui entre l'un et l'autre mettent tout un siècle.

C'est là ce qui frappe tout de suite dans les écrits de saint François de Sales. Par les dates il est bien du XVIe siècle, quoiqu'il l'ait dépassé de vingt-deux ans; car lorsque ce siècle finit, il en avait trente-trois; âge où l'homme parle la langue qu'il parlera toujours et où la *manière* de l'écrivain est à peu près fixée. Il en est par l'orthographe et par une partie du vocabulaire. Mais par le tour, par l'aisance des constructions,

par le dégagement de la phrase il est plus moderne, plus près du français définitif non seulement que les hommes de son temps, mais que Balzac, que Richelieu, que Descartes, que Voiture, que tous les écrivains de la première moitié du siècle suivant. Ouvrez à peu près au hasard l'*Introduction à la vie dévote* ou la *Correspondance;* lisez en une page non dans un texte modernisé, mais dans le texte vrai et original qui nous est enfin rendu tout entier. Et quand vous aurez lu, vous direz, quelques vieux mots mis à part, *ains*, *voirement*, *nuisance*, *avette*, au lieu de *mais*, *à la vérité*, *dommage*, *abeille* : la langue française est faite, et ces pages pourraient être écrites aujourd'hui. L'expérience en est facile; et il faut laisser au lecteur le plaisir de la faire à son gré. Le plus souvent il reconnaîtra que tout ce qui pourrait être tenté pour perfectionner le style du saint auteur ne réussirait qu'à le gâter.

C'est sur ce style que je voudrais insister. Mais ici plus qu'ailleurs *le style est l'homme même*; et l'étude de la forme ne nous éloigne pas de l'âme exquise et parfaite qui la créa à son image.

Lorsqu'on écrit pour ne rien dire, le seul mérite auquel le style puisse viser c'est d'arrêter le lecteur, de l'amuser à la porte et de l'empêcher d'entrer. Car derrière cette porte il n'y a rien, et sous ce vêtement nous trouverions non un corps vivant, mais un mannequin d'osier. C'est pourquoi on nous offre des comparaisons magnifiques qui n'éclaircissent aucune pensée, de grands mouvements oratoires qui ne répondent à aucun sentiment, des formules solennelles qui ont un air d'oracle, qui annoncent des choses profondes et ne

couvrent que le vide, tout un appareil d'éloquence qui ne laisse derrière lui qu'un plaisir pour l'oreille.

Lorsqu'on écrit pour dire des choses vraies, pour exprimer des sentiments sincères, profonds, élevés et purs, la fonction du style change; et sa qualité essentielle, — unique, à bien dire, — est d'être transparent, transparent comme une vitre si nette qu'on ne la voit pas, mais qu'on voit toutes choses à travers elle, transparent comme une atmosphère limpide qui n'intercepte rien ni de la lumière du jour, ni de la couleur des objets. Cette transparence implique la propriété du langage, la correction, le naturel, le bon goût; car l'absence de ces qualités interposerait un obstacle entre l'esprit du lecteur et la pensée et le cœur de l'écrivain. Implique-t-elle autre chose qui soit propre à la forme et puisse s'isoler du fond? Je ne le pense pas. Grâce, force, éclat, grandeur, émotion, rien de tout cela ne doit être plaqué par le dehors comme des ornements de plâtre sur une muraille nue; tout cela doit venir de l'intérieur à la surface comme une germination et un épanouissement naturels; et si un style a tous ces mérites ou quelques-uns, c'est à la pensée et au sentiment qu'il en est redevable. Qu'il se garde donc d'y ajouter quelque chose du sien. Il n'est qu'un interprète; toute sa vertu est d'être fidèle, tout son art doit être de s'effacer.

Et quand la pensée et le sentiment sont fondus l'un dans l'autre et comme baignés dans une lumière et une flamme qui échauffent en éclairant, — la lumière et la flamme de l'amour pour Celui qui est à la fois la vérité et le bien, — quand nous avons pu voir de nos yeux leur rayonnement dans les actions d'un homme et attein-

dre leur foyer dans sa vie intérieure, quand cet homme s'appelle saint François de Sales et qu'il écrit, que pouvons-nous demander à son style sinon de le montrer lui-même? que pourrions-nous lui reprocher sinon de voiler l'homme sous des ornements étrangers?

Ne craignez rien de tel. Tout artifice et toute pose lui déplaisent comme une ostentation qui blesse l'humilité ou comme un mensonge qui blesse la sincérité. Il n'écrit pas pour la gloire ou pour l'amour de l'art, mais par devoir et pour l'amour de Dieu et des âmes. Ainsi la loi de sa vie devient la loi même de son style; et les allures de l'homme, qui est un saint, sont les allures mêmes de l'écrivain.

Nulle affectation de profondeur. Il sait des choses profondes, et il écrit pour les dire parce qu'elles contiennent les secrets du temps et de l'éternité. Mais il ne se plaît pas à imposer au lecteur le travail de les deviner à travers des formules d'une concision cherchée; il n'y gagnerait que de se faire admirer, et il a horreur, comme d'un larcin et comme d'un tort réel fait aux âmes, de tout ce qui arrêterait ou détournerait à son profit leur mouvement vers la vérité divine et le divin amour. Il les dit au contraire le plus clairement qu'il peut, les entourant et les pénétrant de la douce clarté qui est en lui.

Nulle affectation d'énergie; enfler la voix pour intimider les gens, donner des indignations pour des raisons, ce ne sont point des procédés à son usage. Et cependant ce doux manieur d'âmes sait être fort et n'oublie pas qu'il a dit : « c'est charité de crier au loup ». Les *Controverses* fourniraient plus d'un exemple de la

vigueur avec laquelle il savait pousser ses adversaires.

Nulle affectation de bel esprit et d'élégance. Il prend sans doute un soin légitime de la tenue et de la distinction du langage, car les choses qu'il enseigne sont nobles. Mais elles sont simples aussi comme tout ce qui est vrai; et le bel esprit les gâterait en y mêlant le moi qui s'écoute et se mire.

Point de ces mouvements brusques qui trahissent les soubresauts, les défaillances, les révoltes d'une âme flottante ou insoumise. Il connaît les joies de la vie, il en connaît les douleurs, et celles-ci plus que celles-là; mais dans l'expression des unes et des autres, des secondes surtout, il met la sérénité constante de son âme en même temps que cette vibration sympathique qui est l'accent de l'amour. Son style est paisible comme son cœur. C'est tantôt la quiétude de ses beaux lacs alpestres qui réfléchissent leurs rives et leurs cieux, et laissent le soleil pénétrer leurs flots d'émeraude ou de saphir, tantôt le mouvement rapide et régulier d'un grand fleuve qui coule toujours à pleins bords et ne déborde jamais.

Il aimait à parler des *avettes* (abeilles), et savait tirer de ce peuple industrieux mille comparaisons charmantes. Il est lui-même une avette de ses montagnes. Comme elles, il se cache pour faire un miel parfumé, transparent et doux.

Il a l'aisance autant que le naturel. Courte ou longue, sa phrase va d'un pied léger ou d'un pas grave, sans être jamais ni mondainement cavalière comme celle de Montaigne, ni pesante comme celle des hommes de son temps. Elle dit ce qu'elle veut dire, ce que

dit le discours intérieur qu'elle traduit. Et c'est pour cela qu'elle le dit avec onction; car l'onction se compose des mêmes éléments dont son âme est pétrie, de sagesse grave et bienveillante, d'autorité, de piété et de tendresse. Mais cette onction n'est jamais pleureuse; comment le serait-elle dans cette âme vaillante et souriante qui donnait pour maxime à d'autres âmes placées sous sa conduite : *Vivez joyeuse et soyez généreuse*?

En somme, c'est bien le vrai style de la France chrétienne, clair, simple, fin, animé, résolu, tendre, avec une petite pointe de gaieté aimable qui ne s'émancipe jamais, et de douce malice qui ne fait jamais de blessure.

Il se permet cependant deux luxes.

L'un est le luxe de la tendresse; elle déborde chez lui par des exclamations, des répétitions, des insistances affectueuses, trop sincères et cordiales pour être jamais monotones. On sent qu'un tel homme dit vrai quand il dit à quelqu'un *qu'il lui est uni d'une très parfaite amour*, et qu'il porte *un cœur tout dédié au sien*, car on sait quelle est la source profonde, sacrée, inépuisable, infinie de *cette amour* plus forte que la mort. Et on ne se lasse pas de le lui entendre redire comme on se lasse des formules par lesquelles, en ce temps-là même, les gens du bel air, échangeant de ces politesses où le cœur n'est pour rien,

> De protestations, d'offres et de serments
> Surchargeaient la fureur de leurs embrassements.

L'autre est le luxe des comparaisons sur lequel il faut insister un peu plus.

Comme son séraphique patron d'Assise, notre saint François vivait beaucoup avec la nature; et, sans nulle prétention à être poète, il en avait comme lui, au plus haut degré, le sentiment poétique, parce qu'il en avait le sentiment religieux, ce sens de l'invisible qui s'y révèle à travers le visible. Son esprit, sans cesse tourné vers les pieuses industries de l'apostolat, comprenait surtout le parti qu'on peut tirer des spectacles qu'elle offre pour élever l'âme humaine au-dessus d'eux et la conduire du ruisseau à la source, du rayon au foyer. C'est pourquoi tout lui était symbole dans les œuvres visibles de l'art divin, et dans celles aussi de l'art humain, non pas symbole cherché subtilement où l'esprit fait admirer sa finesse en imaginant des analogies artificielles, mais symbole spontanément offert où la chose sensible introduit comme d'elle-même le lecteur et l'auditeur dans la pensée morale.

L'ingénieux auteur de l'*Esprit de saint François de Sales* a pris sur le fait ce tour habituel de son esprit, et cette poésie d'autant plus belle que le beau n'y est pas voulu pour lui-même, mais s'y ajoute par surcroît.

« Lui-même me menait promener en bateau sur ce beau lac qui lave les rives d'Annecy, ou en des jardins assez beaux qui sont sur ces agréables rivages. Et de toutes les choses qu'il voyait, il tirait autant d'élévation d'esprit. Si on lui montrait de beaux plants : Nous sommes, disait-il, le champ que Dieu cultive. Si des bâtiments : Nous sommes l'édifice de Dieu. Si des fleurs : Quand est-ce que nos fleurs donneront des fruits? Si de rares et exquises peintures : Il n'y a rien de beau comme l'âme qui est faite à l'image de Dieu.

Quand on le menait dans un jardin : Oh! quand celui de notre âme sera-t-il semé de fleurs et rempli de fruits, dressé, nettoyé, poli? quand sera-t-il clos et fermé à tout ce qui déplait au jardinier céleste? A la vue des fontaines : Quand aurons-nous dans nos cœurs des sources d'eau vive rejaillissante jusqu'à la vie éternelle? jusqu'à quand quitterons-nous la source de vie pour nous creuser des citernes mal enduites? A l'aspect d'une belle vallée : Elles sont agréables et utiles les eaux qui y coulent; c'est ainsi que les eaux de la grâce coulent dans les âmes humbles et laissent sèches les têtes des montagnes, c'est-à-dire les âmes hautaines[1]. »

Ceci n'est et ne veut être qu'un résumé, un cadre, un programme. Il faudrait lire tout saint François de Sales pour apprécier la grâce, la richesse, la fécondité inépuisable avec lesquelles il le remplit. On est embarrassé de choisir entre tant d'aimables spécimens dont chacun attire et retient. En voici un cependant qui me semble d'un prix tout spécial. Je le rencontre dans l'*Introduction à la vie dévote*. L'auteur veut montrer que, dans le progrès spirituel, l'*empressement*, comme il l'appelle, c'est-à-dire l'impétuosité inquiète et désordonnée, n'avance rien et ne peut que gâter les affaires. Après avoir donné ses raisons, il éclaire et colore sa pensée par des images.

« Les fleuves qui vont doucement coulant en la plaine portent les grans bateaux et riches marchandises, et les pluyes qui tombent doucement en la campagne la fecondent d'herbes et de graines; mais les torrens et ri-

1. IVe partie, chap. XXIV.

vieres qui a grans flotz courent sur la terre, ruinent leurs voisinages et sont inutiles au traffic, comme les pluyes vehementes et tempestueuses ravagent les champs et les prairies. Jamais besoigne faitte avec impetuosité et empressement ne fut bien faitte : il faut depescher tout bellement comme dit l'ancien proverbe. Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles, mais ilz ne font sinon la cire et non point de miel : ainsy ceux qui s'empressent d'un souci cuisant et d'une sollicitude bruyante ne font jamais ni beaucoup ni bien.

« Faites comme les petitz enfants qui, de l'une des mains se tiennent à leur pere, et de l'autre cueillent des fraises ou des meures le long des haies; car de mesme, amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenes tous-jours de l'autre la main du Père céleste, vous retournant de tems en tems à luy pour voir s'il a aggreable vostre ménage ou vos occupations. Et gardez bien sur toute chose de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser et recueillir davantage; car s'il vous abandonne, vous ne feres point de pas sans donner du nés en terre. Je veux dire, ma Philothée, que quand vous seres parmi les affaires et occupations communes, qui ne requierent pas une attention si forte et si pressante, vous regardies plus Dieu que les affaires; et quand les affaires sont de si grande importance qu'ilz requierent toute votre attention pour estre bien faitz, de tems en tems vous regarderez a Dieu comme font ceux qui navigent en mer, lesquelz, pour aller à la terre qu'ilz desirent, regardent plus en haut au ciel que non pas en bas ou ilz voguent. Ainsi

Dieu travaillera avec vous, en vous et pour vous, et vostre travail sera suivi de consolation. »

Voilà donc quatre comparaisons dans le développement d'une même idée : les fleuves et les torrents, les abeilles et les bourdons, l'enfant, le nautonier. C'est peut-être trop. Supprimons-en une. Mais laquelle ? Non pas assurément la première ; elle est trop frappante et trop juste. — La seconde ? elle est trop fine et trop instructive à l'adresse des activités bourdonnantes. — La quatrième ? elle est de toutes la plus profonde et la plus belle en sa brièveté ; elle présente dans une image familière, mais à qui les cieux et les flots communiquent quelque chose de leur immensité, la loi même de notre existence ici-bas : diriger la navigation de la vie par le regard en haut. — Reste la troisième. Pour celle-là, non et encore non ! Il faudrait avoir l'esprit tout à fait fermé à la ravissante poésie des petites choses pour résister au charme de cette délicieuse peinture de l'enfant qui d'une main se tient à son père, et de l'autre cueille des fraises ou des mûres le long des haies. Cela a été vu, senti et pensé sur place ; et nulle part nous ne trouverons un plus aimable exemple de cet art charmant et profond qui des spectacles les plus vulgaires dégage sans effort les idées les plus hautes. — Décidément il faut les garder toutes les quatre.

C'est cependant par ce côté des comparaisons que notre cher Saint a un peu vieilli, non par sa faute, mais par celle de son temps.

Ce temps, en fait d'histoire naturelle, en était au vieux Pline, fort goûté des humanistes et qui a mis quantité de contes dans son ouvrage. Saint François de

Sales, qui est un lettré et parle souvent à des lettrés, prend volontiers chez lui des exemples tout faits. Il ne songe pas à les contrôler et n'a point à le faire, car il n'enseigne point l'histoire naturelle, mais la morale. Et de là il arrive plus d'une fois que son idée, toujours juste, est représentée sous une image fausse et reconnue telle aujourd'hui. En somme, quand il regarde directement la nature avec ses yeux de saint, il la sent et la comprend, il en tire, comme d'un beau fruit mûr, un suc délicieux, et ses comparaisons sont, comme elle, toujours jeunes et fraîches. Quand il la regarde à travers la science trop peu scientifique de l'antiquité classique, ce n'est plus elle qu'il voit, mais les fables contées par ses auteurs; et la leçon qu'il veut donner ne gagne rien à être encadrée dans des récits que nous ne pouvons plus prendre au sérieux. Encore une fois, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre.

Pas davantage ne devons-nous juger son style et sa manière sur l'oraison funèbre du duc de Mercœur, morceau d'apparat qu'il dut composer pour déférer au désir de l'illustre famille que la sienne avait honorée et servie pendant plusieurs générations. Il fit ce discours non selon son propre goût, qui était excellent, mais un peu trop selon celui de son temps, qui était détestable. La beauté simple des sentiments s'y retrouve encore, en plus d'une page d'un grand souffle et d'une éloquence qui n'a pas vieilli; mais il est visible que, par une injuste défiance de lui-même, saint François de Sales n'ose pas, en cette circonstance solennelle, parler et écrire à sa propre manière. Il se croit tenu de faire du beau style, et cela ne lui va pas. Il s'embarrasse dans la longueur

de ses périodes, lui dont la phrase habituelle est si souple et si coulante ; il enfle jusqu'à la briser sa voix si douce et si pure ; il cherche, — ayant peur d'être commun, lui la distinction même ! — des images qui sortent de l'ordinaire, et ce qu'il trouve avec effort vaut infiniment moins que ce qui eût coulé de source. Les meilleurs écrivains ont, à leurs débuts, de ces déférences pour le goût régnant, et ne s'avisent pas tout de suite combien leur naturel vaut mieux que l'art de leurs contemporains. Aussi ce qu'ils écrivent, dans cette première phase, pour leurs amis ou pour eux-mêmes est-il infiniment meilleur que ce qu'ils composent pour le public. Sans sortir de Savoie, on peut faire la même observation sur Joseph de Maistre ; à une époque où il était déjà, dans ses lettres intimes, le grand écrivain que nous connaissons, ses premières pages imprimées ont la sonorité creuse et la *sensibilité* affectée si fort en honneur chez les journalistes de la période révolutionnaire.

Mais ces exercices oratoires ne sont pas le vrai François de Sales. Où nous l'avons tout entier, c'est dans ses livres de morale et de spiritualité et dans sa correspondance. Là il est presque toujours un modèle pour les écrivains, quant à la forme et au tour de l'expression, comme il l'est pour les moralistes quant à la hauteur de la pensée, à la délicatesse et à la profondeur de l'analyse.

L'*Introduction à la vie dévote*, en particulier, — ce livre qui se fit tout seul et fut écrit d'abord pour le bien d'une seule âme, sans suite, au jour le jour, de premier jet, — est à étudier tout entière à ces deux points de vue inséparables l'un de l'autre. Soit que l'auteur y décrive les maladies de l'âme, soit qu'il donne la formule

du devoir, soit qu'il encourage à la vertu et signale les obstacles à éviter sur le chemin du progrès, sa pensée, son cœur et sa langue se valent et sont à ce degré de perfection où il est difficile d'atteindre et plus difficile de se tenir.

Mais si on veut connaître toutes les ressources de cette plume saintement charmeresse, si l'on veut savoir avec quelle finesse aimable elle dit les choses fines et laisse entendre celles qu'elle ne veut point dire en toutes lettres, avec quelle largeur les choses larges, avec quelle grandeur et quelle force les choses grandes et fortes, par-dessus tout avec quelle éloquence du cœur, avec quelle tendresse caressante et virile elle sait parler aux âmes en deuil, pleurant avec elles et les soulevant d'un doux élan vers la grande idée du sacrifice et vers la pensée des réunions éternelles, c'est son incomparable correspondance qu'il faut surtout lire et relire. Là peut-être plus qu'ailleurs sa prose n'a pas pris une ride ; là plus qu'ailleurs elle est transparente ; là se vérifie, littérairement aussi bien que moralement, la belle formule de Joubert qui semble avoir été prise sur le vif dans les écrits de notre saint : « Plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau. »

Et je voudrais finir ce chapitre par un conseil aux écrivains qui traitent des vertus et des vices, des joies et des douleurs de l'humanité. Je leur dirai donc : Tâchez d'écrire ainsi. Mais ils répondront que pour écrire comme saint François de Sales il faut penser comme lui, et que pour penser comme lui, il faut s'efforcer d'aimer et de vivre comme il a aimé et vécu. Et ils auront raison.

CHAPITRE IV

LA DOCTRINE

I

Un des traits distinctifs de la morale chrétienne est l'importance suprême qu'elle attache à la vie intérieure et le soin qu'elle prend de la régler.

Mais qu'est-ce que la vie intérieure? Est-ce la vie solitaire et contemplative? Point du tout. Si elle est plus facile à mener dans la solitude que dans le monde, elle est plus nécessaire, comme le fait remarquer notre Saint, *ès conditions mondaines* où tout dissipe *que non pas ès religions* où tout recueille.

Elle consiste essentiellement en deux choses : d'une part l'intention, c'est-à-dire la direction de la volonté vers le but qu'elle se propose comme final; d'autre part les affections, c'est-à-dire les sentiments dont le cœur se nourrit et qui marquent de leur empreinte les actions qu'ils inspirent.

« L'homme, » dit l'Imitation, « a deux ailes pour s'élever de terre : la simplicité et la pureté. La simplicité doit être dans l'intention, la pureté dans l'affection. »

Nous comprendrons cette parole profonde si nou-

considérons combien souvent nos intentions sont complexes, et combien, trop souvent, nos affections ne sont pas pures.

Voici un homme honnête et chrétien qui veut suivre et qui suit les préceptes de la morale naturelle et de la morale révélée. Il remplit fidèlement ses devoirs d'état; il est juste jusqu'à la délicatesse; il prélève en conscience sur ses revenus et sur ses heures la part des misères à soulager et des services à rendre; il respecte la réputation du prochain; il est tempérant et chaste; il observe les commandements de l'Église. Il a donc des vertus; et ces vertus, par les efforts qu'elles coûtent comme par la nature des actions qu'elles produisent, ont en elles-mêmes une valeur.

Mais pour estimer au juste ce qu'elles valent, il faut savoir ce que valent l'intention et les sentiments de l'agent. En d'autres termes il faut savoir d'après quels motifs il se détermine. Car, laissant de côté les motifs malhonnêtes qui corrompent les actes bons en soi, entre les motifs avouables il y a de grandes inégalités. On peut agir (je parle ici des chrétiens), ou par une heureuse inclination naturelle, ou par crainte des châtiments de l'autre vie, ou par désir des récompenses éternelles, ou par sentiment abstrait du devoir et respect de la dignité personnelle, ou enfin par amour de Dieu.

Ces motifs, tous bons et convergeant vers les mêmes actes, ne se valent assurément pas. Et s'ils ne se valent pas, tout le travail et tout le progrès de la vie intérieure consisteront à élever et simplifier les intentions, à épurer les affections en les détachant des motifs inférieurs

ou en subordonnant ceux-ci au motif supérieur s'il y en a un. Or il y en a un; et c'est, hors de toute comparaison, celui que nous avons nommé le dernier. Dieu étant le bien infini, aimer Dieu, c'est aimer le bien infini, c'est aimer le devoir dans sa source et sa réalité substantielle, c'est aimer la perfection morale au delà même du devoir, c'est obéir au seul amour qui ne connaisse pas d'excès et n'égare jamais ceux qui le suivent.

Et cet amour a le privilège de contenir en lui-même tous les autres motifs et de les développer en les épurant.

Il contient et développe le désir et l'amour de la récompense, car cette récompense est Dieu; il contient et développe la crainte des peines de l'autre vie, car de ces peines la plus horrible est la privation de Dieu. Le premier de ces deux motifs se dégage ainsi de ce qu'il avait de mercenaire; il n'est plus la recherche d'un salaire et le calcul d'intérêt qui s'arrange pour acheter le moins cher possible une rémunération d'un prix infini; il est l'aspiration de l'amour à s'unir avec son objet. Le second se dégage de ce qu'il avait de servile; la crainte n'est plus l'horreur physique pour la souffrance, mais le frissonnement de l'amour à la pensée de perdre ce qu'il aime, de le maudire et de l'offenser éternellement au lieu de le bénir et de lui plaire à jamais.

Le même amour contient et stimule la noble ambition du perfectionnement moral; car cette ambition devient le désir, inhérent à tout amour, de devenir semblable à ce qu'on aime. Il l'épure aussi en préservant l'âme aimante des retours orgueilleux sur elle-

même; car l'amour exclut ces retours où le moi se recherche au lieu de se donner.

Voilà pour le côté actif de la vie humaine.

Mais vivre, ce n'est pas seulement agir; c'est encore souffrir. Et la patience, qui est la vertu de bien souffrir, peut procéder aussi de principes fort divers.

On peut se soumettre par dignité et pour se rendre le témoignage qu'on est au-dessus des coups de la fortune,—ou parce que, comprenant l'inutilité de la résistance, on espère qu'on souffrira moins à plier de bonne grâce, — ou par une sorte de résignation boudeuse et parce qu'on sait que la révolte formelle est un péché dont Dieu demandera compte; et dans ce dernier cas on avance jusqu'où on ose dans la voie des demi-murmures et de ces découragements qui sont des demi-désespoirs.

Et l'on peut aussi se soumettre par amour.

Or, quoique les actions soient intermittentes, la volonté de bien agir doit être continue. D'autre part la souffrance, tant qu'elle dure, a par elle-même un caractère de permanence qui réclame la continuité de la soumission. Les actes extérieurs distincts ne sont donc qu'une broderie sur le tissu de notre vie; le fond de l'étoffe est fait de sentiments et de dispositions. Là est la vie intérieure, l'état habituel, la respiration et la température constante de l'âme. L'âme vaut donc, en somme, ce que vaut son amour; et la question capitale de la vie morale est la question de l'amour de Dieu.

Cet amour, fondement de la vertu chrétienne,—fondement nécessaire pour la soutenir au degré le plus

modeste, fondement suffisant pour l'élever au degré le plus héroïque et à la plus haute sainteté, — est l'unique objet et le titre du plus considérable ouvrage de saint François de Sales; livre d'une profondeur admirable et d'une beauté très pure où le saint auteur a mis toute son âme, livre où la science la plus solide et les recherches les plus patientes disparaissent, pour ainsi dire, sous le charme d'un langage que le cœur inspire toujours, livre enfin où il a, sans le vouloir, laissé échapper le secret de sa sainteté éminente et de ses œuvres prodigieuses.

Abordons du moins le rivage de cette noble région que nous n'oserions explorer tout entière. Et demandons à ce beau livre comment l'amour de Dieu naît, s'accroît et s'affermit dans l'âme humaine, quel état intérieur il y produit, et quel caractère il donne aux vertus.

II

La vertu qui a sa base et sa racine dans l'amour de Dieu n'est pas, il faut nous en souvenir, la vertu naturelle et philosophique que l'homme se croit capable de former par son seul effort; c'est la vertu surnaturelle et chrétienne à laquelle la volonté humaine ne s'élève qu'à condition d'être prévenue et soutenue par la grâce divine.

Le moraliste chrétien doit donc avant tout rechercher ce que ne peut et ce que ne peut pas la nature humaine quant à l'amour de Dieu. C'est ce que saint François fait en psychologue consommé.

Il constate que, malgré la chute originelle, l'inclination naturelle nous est restée d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et que cette inclination résulte, comme une suite nécessaire, du jugement par lequel notre esprit affirme que Dieu est le souverain bien. « Quoique notre cœur soit couvé, nourri et eslevé emmi les choses corporelles, basses et transitoires et, par manière de dire, sous les aysles de la nature, néanmoins au premier regard qu'il jette en Dieu, à la première connoissance qu'il en reçoit, la naturelle et première inclination d'aymer Dieu, qui estoit comme assoupie et imperceptible, se resveille en un instant, et à l'improuveu paroist, comme une étincelle qui sort d'entre les cendres, et touchant nostre volonté lui donne un eslan de l'amour supreme deu au souverain et premier Principe de toutes choses[1]. »

Cette inclination a été reconnaissable chez les meilleurs philosophes de l'antiquité, chez Socrate, Platon, Aristote, Épictète; elle leur a inspiré d'admirables discours; elle leur a suffi pour placer au sommet de leur morale le devoir d'aimer Dieu. Mais ni chez eux, ni chez aucun homme non assisté par la grâce divine, elle n'a été autre chose qu'un sentiment stérile; et c'est un fait historique et psychologique que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aimer effectivement Dieu sur toutes choses : « Nostre chetifve nature, navree par le peché, fait comme les palmiers que nous avons de deça, qui font voirement certaines productions imparfaittes et comme des essais de leurs fruitz, mais de por-

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. I, chap. XVI.

ter des dattes entieres, meures et assaisonnées, cela est reservé pour des contrees plus chaudes. Car ainsy nostre cœur humain produit bien naturellement certains commencemens d'amour envers Dieu, mais d'en venir jusqu'à l'aymer sur toutes choses, qui est la vraye maturité de l'amour deu à cette suprême Bonté, cela n'appartient qu'aux cœurs animés et assistés de la grace celeste et qui sont en l'estat de la sainte charité; et ce petit amour imparfait duquel la nature en elle-mesme sent les eslans, ce n'est qu'un certain vouloir sans vouloir, un vouloir qui voudroit, mais qui ne veut pas, un vouloir sterile qui ne produit point de vrais effects, un vouloir paralytique qui voit la piscine salutaire du saint amour, mais qui n'a pas la force de s'y jetter[1]. »

Mais quoi! ce désir de la nature est-il vain? et devons-nous nous plaindre « de ce qu'elle nous donne la soif d'une eau si précieuse puisqu'elle ne peut pas nous en abreuver? » Non certes; « Dieu s'en sert comme d'une anse pour nous pouvoir plus suavement prendre et retirer à soi.... Et quant à nous, elle nous est un indice et mémorial de nostre premier Principe et Créateur à l'amour duquel elle nous incite, nous donnant un secret advertissement que nous appartenons à sa divine Bonté.... Que si nous employions fidellement cette inclination naturelle, la douceur de la piété divine nous donneroit quelque secours, par le moyen duquel nous pourrions passer plus avant; que si nous secondions ce premier secours, la bonté paternelle de Dieu nous en fourniroit un autre plus grand et nous conduiroit de

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. II, chap. XXVII.

bien en mieux jusques au souverain amour au quel nostre inclination naturelle nous pousse[1]. »

Non seulement la force manquait à cette inclination naturelle pour se transformer en libre et effectif amour. Mais la lumière aussi lui faisait défaut pour trouver son objet; et là encore il faut que Dieu s'en mêle. « Nostre cœur ayant eû si longuement inclination à son souverain bien, il ne sçavoit à quoy ce mouvement tendoit.... Par un profond et secret instinct, il tend en toutes ses actions et prétend à la felicité et la va cherchant ça et la comme à tastons, sans sçavoir toutefois ni où elle reside ni en quoy elle consiste jusques a ce que la foy la luy monstre et luy en descrit les merveilles infinies; et lhors ayant trouvé le tresor qu'il cherchoit, helas, quel contentement a ce pauvre cœur humain, quelle joye, quelle complaysance d'amour[2] ! »

Il y a donc ici un concours de Dieu et de l'homme.

La part de Dieu, si on ose employer ce mot, est de mettre en nous, avec la lumière qui nous montrera le vrai bien, la force qui soulèvera notre poids, de nous prévenir et de nous éveiller par ses inspirations, de nous rendre surnaturellement capables de faire ce dont nous étions naturellement incapables. Et c'est ce qu'il fait toujours autant que nous le lui laissons faire : « A mesure que nostre cœur se dilate, ou, pour mieux parler, à mesure qu'il se laisse eslargir et dilater, et qu'il ne refuse pas le vuide de son consentement à la misericorde divine, elle verse tous-jours et respand sans cesse dans iceluy ses sacrées inspirations qui vont crois-

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. I, chap. XXVIII.
2. *Ibid.*, l. II, chap. XV.

sant et nous font croistre de plus en plus en l'amour sacré ; mays quand il n'y a plus de vuide, et que nous ne prestons pas davantage de consentement, elle s'arreste[1]. »

La part de l'homme est d'accepter ce don toujours offert, mais qui, repoussé, demeure sans effet. Reçu en partie et jusqu'à une certaine limite, il produit son effet jusqu'à cette limite. Reçu selon toute l'étendue de sa vertu, il opère selon toute cette étendue. « Pour abondante que soit la fontaine, ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou grandeur du canal par où elles y sont conduites[2]. »

Mais d'où vient qu'un tel don puisse être refusé et que, Dieu ne manquant jamais à l'homme, l'homme manque souvent à Dieu ? De ce que nous sommes libres. « Nostre franc arbitre n'est nullement forcé ni nécessité par la grace; ains, nonobstant la vigueur toute puissante de la main misericordieuse de Dieu qui touche, environne et lie l'âme de tant et tant d'inspirations, de semonces et d'attraitz, cette volonté humaine demeure parfaittement libre et franche. La grace saisit si gracieusement nos cœurs pour les attirer qu'elle ne gaste en rien la liberté de nostre volonté.... Elle agit fortement, mais si suavement que nostre volonté ne demeure point accablee sous une si puissante action ; si que nous pouvons, emmi ses forces, consentir ou resister a ses mouvemens comme il nous plaist[3]. »

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. II, chap. XI.
2. *Ibid.*, *ibid.*, *ibid.*
3. *Ibid*, *ibid.*, chap. XII.

92
FB25
16527

C'est donc une inspiration consentie, une grâce acceptée qui met dans notre âme l'amour de Dieu sur toutes choses. Dès qu'il y entre, il en chasse tout attachement réfléchi au mal; car les deux ne peuvent y subsister ensemble. Il implique donc et produit le repentir du péché en même temps que la résolution de la vertu, et non pas un repentir quelconque, non pas seulement celui que fait naître la considération soit des peines et des récompenses éternelles, soit de la laideur intrinsèque du mal et de la beauté de la vertu, toutes considérations raisonnables, louables, utiles, qui sont le commencement de la sagesse, qui n'excluent en aucune façon le motif de l'amour, qui même y acheminent chacune à sa manière, mais qui ne le contiennent pas encore. Il faut commencer par elles, mais pour les dépasser, « car le commencement des choses bonnes est bon, mais en qualité de commencement; le progrès est meilleur, mais en qualité de progrès; mais de vouloir finir l'œuvre par le commencement, ou au progrès, c'est renverser l'ordre.... L'amour seul est la perfection de la pœnitence[1] »; et c'est à cette perfection qu'il faut tendre.

Il y faut tendre dans les résolutions qui regardent l'avenir comme dans les regrets qui regardent le passé. Et le progrès de la vie intérieure consistera, après avoir introduit l'amour dans les unes et les autres, à les dégager de plus en plus de tout ce qui altère la pureté et le désintéressement de ce sentiment souverain. Et ainsi, par les continuelles et croissantes inspirations de la

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. II, chap. XIX.

grâce divine et par la fidèle correspondance de la volonté humaine qui les accepte, s'établit, se fortifie et s'étend dans une âme le règne de la charité. « Elle est comme un soleil en toute l'ame pour l'embellir de ses rayons, en toutes les facultés spirituelles pour les perfectionner, en toutes les puissances pour les modérer, mais en la volonté comme en son siege pour y resider et luy faire cherir et aymer son Dieu sur toutes choses[1]. »

Mais ce soleil a une aurore pendant laquelle « le Saint-Esprit respand les premiers rayons et sentimens de sa lumière et chaleur vitale dedans nos cœurs ». Et c'est « un playsir delicieux de voir ce soleil des vertus quand petit à petit, par des progres qui insensiblement se rendent sensibles, il va desployant sa clarté sur une ame, et ne cesse point qu'il ne l'ayt toute couverte de la splendeur de sa présence. O que cette aube est gaye, belle, amiable et aggréable[2]! »

Et quand le grand jour a succédé à l'aurore, est-ce tout? Non; le progrès est sans terme. Car un cœur de créature, limité dans sa puissance, ne peut jamais aimer le bien infini autant qu'il est aimable. C'est sa condition de n'être jamais aussi grand que son objet quand cet objet est Dieu; et d'un autre côté, c'est son privilège de pouvoir, par la grâce de Dieu, s'agrandir toujours. « Le cœur qui pourroit aymer Dieu d'un amour égal à la divine bonté auroit une volonté infiniment bonne, et cela ne peut estre qu'en Dieu seul. La charité donq, entre nous, peut estre perfectionnée jus-

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. II, chap. XXII.
2. *Ibid.*, *ibid.*, chap. XIII.

ques à l'infini, mais exclusivement[1]. » C'est la formule même de la perfectibilité indéfinie dans l'ordre moral, chimère si on croit qu'elle se réalise nécessairement par une évolution fatale, mais réalité sublime si on l'accepte pour ce qu'elle est, pour une loi qui oblige le libre arbitre et qui le jugera si elle n'est pas observée.

III

L'histoire radieuse de ces progres de l'amour divin dans l'âme fidèle, l'histoire douloureuse de ses décadences dans celle qui n'a point su garder le don de Dieu et faire valoir le talent confié par le père de famille, sont dans ce traité deux admirables chapitres où les limites de cette étude ne me permettent pas d'entrer. Je veux seulement m'arrêter aux effets de cet amour, d'abord sur les sentiments du cœur et les résolutions de la volonté, ensuite sur l'allure et la physionomie habituelles des âmes qu'il gouverne, enfin sur ces vertus sociales qu'on l'accuse de supprimer à son profit.

Saint François de Sales a consacré tout un livre de son Traité à la peinture des sentiments que l'amour divin fait naître dans le cœur.

Tout amour se complaît dans la contemplation de ce qu'il aime et veut du bien ou plutôt désire tous les biens à ce qu'il aime ; *complaisance* et *bienveillance* sont donc ses deux mouvements essentiels.

Or, quand l'amour a Dieu même pour objet, le cœur

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. III, chap. I.

plongé « comme dans une mer infinie dont les eaux ne sont que perfection et bonté » ne trouve, de quelque côté qu'il tourne ses contemplations, aucune limite à cette complaisance sacrée qui lui fait « savourer la bonté divine » sans jamais le rassasier. Car « la jouissance d'un bien qui contente tousjours ne se flétrit jamais, ains se renouvelle et fleurit sans cesse, » à la différence du bien fini « qui termine le desir quand il donne la jouissance et ote la jouissance quand il donne le desir, ne pouvant être possédé et desiré tout ensemble[1] ». Rien donc ne s'entend mieux et plus aisément que ce premier mouvement de l'amour.

Mais comment entendre le second? « Nous ne pouvons desirer d'un vrai desir aucun bien à Dieu parce que sa bonté est infiniment plus parfaite que nous ne sçaurions ni desirer ni penser et parce que tout bien luy est present.... Sans doute si nous pouvions penser qu'il eust besoin de quelque bien, nous ne cesserions jamais de le lui souhaiter au prix de nostre vie, de nostre estre et de tout ce qui est au monde. » Mais nous sentons bien que cela est « une imagination de chose impossible, et en fin de compte nous aymons chèrement cette impossibilité de pouvoir lui desirer aucun bien puisqu'elle provient de l'incompréhensible immensité de son abondance ». Encore une fois comment accorder avec ce que nous savons de Dieu et de sa perfection infinie ce mouvement et ce vœu naturel de l'amour? Le voici.

« Considerant que nous ne pouvons aggrandir Dieu

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. V, chap. I, III.

en luy-mesme, nous desirons de l'aggrandir en nous, c'est-à-dire d'aggrandir de plus en plus la complaisance que nous prenons en la bonté divine. Et pour faire cet aggrandissement l'âme se prive soigneusement de tout autre playsir pour s'exercer plus fort à se playre en Dieu. Et si, estant dans cette sainte affection, elle rencontre les créatures, pour excellentes qu'elles soient elle ne s'arreste point avec icelles sinon autant qu'il faut pour estre aydée et secourue en son desir[1]. »

De là encore le besoin de rendre honneur à Dieu par une louange qui voudrait être, comme il l'est lui-même, infinie et éternelle, le désir qu'il soit universellement « béni, exalté, loué, honnoré et adoré de plus en plus » par nous-mêmes d'abord, puis par tout ce qui a une voix et un cœur pour s'unir aux nôtres et suppléer à leur insuffisance.

Ici, dans les cinq derniers chapitres de ce livre, le saint auteur, vraiment soulevé au-dessus de lui-même, repasse l'une après l'autre les strophes de l'hymne sublime que toute la création chante à son auteur. Commençant par les choses visibles, qui toutes, à leur façon, *enarrant gloriam Dei*, il monte à l'homme, interprète et pontife de la nature, puis de l'homme sur la terre aux anges et aux saints dans le ciel, puis des concerts de la cour céleste à cette voix « de la tres-sainte Vierge qui, relevée au dessus de tout, rend plus de louange à Dieu que le reste des créatures. » Puis il passe plus avant et « invite le Sauveur lui-même de louer et glorifier son Pere eternel de toutes les bene-

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. V, chap. VI, VII.

dictions que son amour filial peut lui fournir; et lhors l'esprit arrive en un lieu de silence, car nous ne sçavons plus faire autre chose qu'admirer [1]. » Et en effet, proportion gardée du divin à l'humain, nous ne savons plus faire autre chose en lisant ces pages enflammées et splendides.

L'effet de l'amour sur la volonté de l'homme est de la rendre de plus en plus conforme à la volonté de de Dieu.

Conformité absolue à sa volonté manifestée par la loi divine, soit naturelle, soit révélée. Cela est élémentaire et va bien sans dire. Mais ce qui est bon à dire, c'est que, dans l'âme qui aime, cette obéissance est un acte d'amour. A la peine qu'elle se donne pour obéir elle en ajoute une autre, la peine qu'il faut se donner pour aimer le commandement par amour de Celui qui l'impose. Et ce qui est remarquable, c'est que cette seconde peine, loin d'appesantir le fardeau de la première, le rend plus léger. « Plusieurs observent les commandemens comme on avale les medecines, plus crainte de mourir damnés que pour le playsir de vivre au gré du Sauveur. Ains, comme il y a des personnes qui, pour aggréable que soit un medicament, ont du contrecœur à le prendre, seulement parce qu'il porte le nom de médicament, aussi y a-t-il des ames qui ont en horreur les actions commandées seulement parce qu'elles sont commandées. Au contraire le cœur amoureux ayme les commandemens, et plus ilz sont de chose difficile, plus il les trouve doux et aggréables,

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. V, chap. VIII-XII.

parce qu'il complait plus au bien aymé et lui rend plus d'honneur : il lance et chante des hymnes d'allégresse quand Dieu lui enseigne ses commandemens et justifications. Et comme le pelerin qui va gayement chantant en son voyage adjouste voirement la peyne du chant à celle du marcher, et neanmoins, en effect, par ce surcroist de peyne il se desennuye et allege du travail du chemin, aussi l'amant sacré trouve tant de suavité aux commandemens, que rien ne lui donne tant d'haleyne et de soulagement en ceste vie mortelle que la gracieuse charge des preceptes de son Dieu[1]. »

Conformité à la volonté de Dieu exprimée par les conseils. Il ne s'agit point ici de cette conformité téméraire d'une âme qui, ne songeant pas que tous les conseils ne sont pas pour tous, s'y jette à l'étourdie sans tenir compte des conditions particulières où elle se trouve et sans savoir si elle est appelée à les suivre. Saint François, dont le zèle est toujours sage, la condamne non seulement comme imprudente, mais comme contraire à la pureté de l'amour. « Car le cœur amoureux ne reçoit pas le conseil pour sa propre utilité, ains pour se conformer au desir de Celuy qui conseille. Et partant il ne reçoit les conseilz sinon ainsi que Dieu le veut ; et Dieu ne veut pas que chacun les observe tous, ains seulement ceux qui sont convenables selon la diversité des personnes, des temps, des occasions et des forces, ainsy que la charité le requiert[2]. » Mais il n'en faut point conclure qu'une âme qui n'est point appelée à suivre tels ou tels d'entre ces conseils n'a

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. VIII, chap. v.
2. *Ibid.*, chap. vi.

rien à faire avec eux. Ils sont une certaine volonté de Dieu; à ce titre ils demeurent pour elle un objet de respect et d'affection. Elle témoignera donc qu'elle les aime tous, d'abord en observant fidèlement ceux qui lui seront convenables, ensuite en plaçant très haut dans son estime et ceux qui ne sont pas pour elle et les âmes à qui ils s'adressent[1].

Ainsi s'établit, sous l'empire de l'amour, une admirable harmonie entre les divers besoins et les divers emplois de la société chrétienne. Ainsi chacun est au poste où Dieu le veut : les uns dans l'état ecclésiastique ou religieux, parce que Dieu les veut dans le sanctuaire ou dans le cloître; les autres dans les conditions ordinaires de la vie domestique et publique, parce que Dieu les veut dans le monde. Et ceux-ci, à leur manière, se conforment aux conseils de l'Évangile comme à ses préceptes : d'abord en ne s'ingérant pas de leur propre mouvement là où ils ne sont pas appelés; puis en honorant ces degrés supérieurs et en favorisant de tout leur pouvoir les saintes vocations qui se révèlent autour d'eux. Ainsi, enfin, la famille devient la pépinière du sacerdoce par l'atmosphère qui s'y respire dès le berceau et par la générosité des pères et des mères à ne point disputer à Dieu ceux que Dieu veut pour Lui seul.

Enfin conformité à la volonté de Dieu envoyant l'épreuve et la souffrance : « Ouvrant les bras de nostre consentement, embrassons-les très amoureusement, acquiesçons à sa très sainte volonté et chantons à Dieu

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. VIII, chap. IX.

par manière d'un hymne d'éternel acquiescement : *Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* Oui, Seigneur, *vostre volonté soit faite en la terre* où nous n'avons point de playsir sans meslange de quelque douleur, point de roses sans espines, point de jour sans la suite d'une nuit, point de printems sans qu'il soit précédé de l'hyver; *en la terre*, Seigneur, où les consolations sont rares et les travaux innombrables. O Dieu, néanmoins que vostre volonté soit faite, non seulement en l'exécution de vos commandemens, conseilz et inspirations qui doivent être pratiqués par nous, mais aussi en la souffrance des afflictions et peynes qui doivent être reçues en nous, affin que *vostre volonté* fasse par nous, pour nous, en nous et de nous tout ce qu'il luy plaira[1]. » — Il faut que cela soit vrai à la lettre. Oui, il faut que la souffrance envoyée par Dieu nous devienne un objet d'amour ; et si nous ne pouvons arriver là du premier coup, du moins y devons-nous tendre, et non pas comme à un idéal irréalisable, mais comme à un but qui, avec le secours de la grâce, peut être atteint et doit l'être.

Mais quoi! les choses ont-elles changé de nature ? Souffrir dans son corps et dans son cœur, être cloué sur un lit par une maladie douloureuse, subir une opération cruelle, se voir atteint dans sa bonne renommée ou trahi par un ami, perdre ce qu'on a de plus cher en ce monde, tout cela n'est-il plus un mal ? et reprendrons-nous cet insupportable paradoxe des stoïciens, que de tels accidents sont choses indifférentes ? Le

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. IX, chap. I.

fussent-ils, qu'y pouvons-nous trouver qui les rende aimables ? Le stoïcien a tort quand il dit que la douleur n'est pas un mal ; comment le chrétien a-t-il raison quand il dit, avec l'apparence d'un plus violent paradoxe, que la douleur est un mal et que cependant on peut et on doit l'aimer ?

Deux mots expliquent ce mystère : « Voyes les tribulations en elles-mesmes ; elles sont affreuses et ne peuvent certes estre aymées. Regardes-les en leur origine, c'est-à-dire en la providence et volonté divine qui les ordonne ; elles sont infiniment aymables, elles sont des amours et des délices. » Et le saint auteur ajoute, empruntant à son Pline une comparaison charmante dont je ne garantis pas la valeur zoologique : « On dit qu'en Béotie il y a un fleuve dans lequel les poissons paraissent tout d'or, mais ostes de ces eaux qui sont le lieu de leur origine ilz ont la couleur naturelle des autres poissons. Les afflictions sont comme cela : si nous les regardons hors de la volonté de Dieu, elles ont leur amertume naturelle ; mais qui les considère en ce bon playsir éternel, elles sont toutes d'or, aymables et prétieuses plus qu'il ne se peut dire[1]. »

On reconnaît ici, à son degré suprême, cette *très sainte indifférence* qui fut pour notre Saint tout à la fois une doctrine et une pratique. J'y ai trop insisté dans un précédent chapitre pour avoir besoin d'y revenir, si ce n'est sur un point qu'il importe de bien entendre et où nulle explication ne saurait avoir la précision et le charme de celles qu'il va lui-même nous donner.

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. IX, chap. II.

Il veut qu'on l'étende jusqu'à la grande entreprise de la vie chrétienne, le progrès dans la vertu. Il tient qu'elle nous y donnera ce courage tranquille avec lequel *nous ferons prou*, et qu'elle nous débarrassera de ces empressements indiscrets et présomptueux qui se tournent en découragement quand le succès se fait attendre. Pas plus dans la vie intérieure que dans la vie extérieure il ne veut que l'on sépare le *fais ce que dois* de l'*advienne que pourra*, parce que rien ne pourra advenir que ce que Dieu voudra. Écoutez-le là-dessus, et vous entendrez ce qu'il veut dire.

« Dieu nous a ordonné de faire tout ce que nous pourrons pour acquerir les saintes vertus, n'oublions donq rien pour bien reuscir de cette sainte entreprise ; mais après que nous aurons *planté* et *arrousé*, sçachons que c'est à *Dieu* de donner l'*accroissement* aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes : c'est pourquoy il faut attendre le fruit de nos désirs et travaux de sa divine providence. Que si nous ne sentons pas le progres et avancement de nos espritz en la vie devote tel que nous voudrions, ne nous troublons point, demeurons en paix, que tous-jours la tranquillité regne dans nos cœurs. C'est à nous de bien cultiver nos âmes, et partant il y faut fidelement vaquer ; mais quant à l'abondance de la prise et de la moisson, laissons en le soin à Nostre Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cueillette, mais ouï bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres. Ne nous inquiètons point pour nous voir tous-jours novices en l'exercice des vertus ; car au monastere de la vie devote, chascun s'estime tous-jours novice, et toute la vie y est destinée à

la probation. — Voire mais, me dira quelqu'un, si je connois que c'est par ma faute que mon avancement en vertu est retardé, comme pourray-je m'empescher de m'en attrister et inquieter? Je reponds qu'il se faut attrister pour les fautes commises, d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiete, non descouragée. Connoisses-vous que vostre retardement au chemin des vertus est provenu de vostre coulpe? or sus, humilies-vous devant Dieu, implores sa misericorde, prosternes-vous devant la face de sa bonté et demandes luy en pardon; confesses vostre faute et cries luy merci a l'oreille mesme de vostre confesseur pour en recevoir l'absolution : mais cela fait, demeures en paix et ayant détesté l'offense, embrasses amoureusement l'abjection qui est en vous pour le retardement de vostre avancement au bien[1]. »

Tel est donc le niveau moral toujours ascendant où l'amour divin élève l'âme humaine. Arrêtons-nous un instant à la physionomie et à l'humeur habituelle qu'il lui donne.

Voici d'abord un étonnant mystère de la vie intérieure.

Cette voie sublime est vraiment *via regia sanctæ crucis*, et nulle âme ne traverse des épreuves plus rudes, souvent plus longues, que celle qui y est engagée. Tantôt ce sont, comme notre saint lui-même en fit l'expérience, de tragiques épouvantes à la pensée

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. IX, chap. VII.

de l'avenir éternel, epouvantes qui, en vain désavouées par la raison et par l'espérance chrétienne, épaississent autour de l'âme une nuit pleine d'horreur. Tantôt c'est la tentation du découragement à la vue de la stérilité apparente de ses efforts vers le bien. Tantôt c'est la privation de toute consolation; plus de goût pour aucun des devoirs qui s'enchaînent les uns aux autres dans ses journées; plus rien de ces douces émotions qui mettent de la joie dans le sacrifice; l'âme crie à Dieu, et Dieu ne lui répond pas et ne semble pas l'entendre. Elle est alors comme une terre sans eau, brûlée par un soleil sans lumière, balayée par le vent du désert. C'est le temps des aridités et des désolations intérieures; il dura dix ans pour sainte Thérèse.

Et c'est alors qu'éclate dans son austère beauté surnaturelle le mérite de l'union où la volonté de l'âme se tient avec la volonté divine. Elle ne voit pas où Dieu la mène; il lui suffit que Dieu la mène. Elle est triste jusqu'à la mort; toutes ses parties inférieures crient merci et demandent que le calice s'éloigne. A la bonne heure, dit saint François, pourvu que dans sa *cime* et sa *pointe*, elle dise comme dernier mot, et dise avec amour : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* La joie qu'elle avait coutume d'éprouver à sentir qu'elle combattait sous le regard et sous l'approbation de Dieu lui est même ôtée dans ce qu'elle a de sensible; son cœur ne sait plus si Dieu l'aime, et c'est là l'épreuve suprême. « Ainsi arrive-t-il quelques fois que nous n'avons nulle consolation es exercices de l'amour sacré, d'autant que, comme chantres sourds, nous n'oyons pas nostre propre voix, ni ne pouvons jouir

de la suavité de nostre chant; ains au contraire outre cela, nous sommes pressés de mille craintes, troublés de mille tintamarres que l'ennemy fait autour de nostre cœur, nous suggerant que peut-estre ne sommes-nous point aggreables à nostre maistre et que nostre amour est inutile, ou mesme qu'il est faux et vain.... La foy certes residente en la cime de l'esprit nous asseure bien que ce trouble finira; mais la grandeur du bruit et des cris que l'ennemy fait dans le reste de l'ame empesche que les advis et remonstrances de la foy ne sont presque point entendus; et ne nous demeure en l'imagination que ce triste présage : Helas, je ne seray jamais joyeux[1]. »

Mais plus la tempête intérieure secoue, obscurcit et désole les parties de l'âme sur lesquelles elle a prise, plus il faut affermir en soi la confiance. Exiger cela serait exiger l'impossible si notre Saint entendait ici par confiance une inclination, un goût sensible que le cœur savoure. Mais il entend autre chose et plus; il entend une vertu, un acte de foi qu'il faut faire quand même et qu'on peut faire; car, dit-il à ses filles de la Visitation, « si vous faites ces actes sans goût et sans satisfaction, Nostre Seigneur les ayme mieux ainsi; et si vous craignez que ce ne soit que de bouche, rassures-vous; la bouche n'en diroit pas un mot si le cœur ne le vouloit ».

C'est à cette haute condition que l'âme bannira l'inquiétude et la tristesse, — entendez la mauvaise tristesse qui suit l'inquiétude et qui la redouble, —

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. IX, chap. II.

deux états funestes qui arrêtent tout progrès dans la vertu.

Saint François de Sales leur fait à toutes deux une guerre sans trêve qui est, on peut le dire, le fond même de son *Introduction à la vie dévote*. « L'inquiétude est le plus grand mal qui arrive en l'âme, excepté le péché. Car comme les séditions et troubles intérieurs d'une republique la ruinent entièrement et l'empeschent qu'elle ne puisse resister à l'estranger, ainsi nostre cœur estant troublé et inquiété en soimesme perd la force de maintenir les vertus qu'il avoit acquises et quant et quant le moyen de résister aux tentations de l'ennemy. — La mauvaise tristesse donne des craintes desreglées, desgoute de l'orayson, assoupit et accable le cerveau, prive l'âme de conseil, de resolution et de courage, abbat les forces ; bref, elle est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux ; car elle oste toute suavité de l'âme, et la rend presque percluse ou impuissante en toutes ses facultés[1] ». Cette description si pénétrante est suivie d'une véritable consultation qui donne en détail les remèdes destinés à prévenir ou guérir cette maladie morale. Ce qui en restera après l'emploi de la médication indiquée ne sera qu'une épreuve à subir patiemment jusqu'à l'heure de la délivrance qui viendra tôt ou tard. Et, en attendant, l'âme détachée d'elle-même et de tout ce qui n'est pas Dieu demeurera calme et joyeuse ; car sa paix et son allégresse ne seront pas des sentiments

1. *Introduction à la vie dévote*, IVe partie, chap. XI et XII.

qui viennent ou s'en vont selon le vent qui souffle du dehors, mais des vertus et des fruits de l'amour.

Et la merveille, c'est que ce détachement de toute créature produit la perfection du dévouement et de l'amour pour les créatures. Le soleil vaporise l'eau des mers et des fleuves, il dessèche la terre en attirant toute son humidité; mais ces eaux, condensées dans les hautes régions de l'atmosphère, retombent sur le sol en pluies qui le fécondent. Il en est de même de l'amour de Diéu; Dieu veut et prend pour lui tout le cœur de l'homme; et après qu'il l'a tout pris, après qu'il l'a rempli et dilaté de son amour, il le répand tout entier sur l'humanité avec l'immensité des trésors dont il l'a enrichi.

Le fait est là, vivant, palpable, splendide. Saint François de Sales, nous nous en souvenons, après l'avoir mis en lumière dans une page éloquente, exprimait le désir que quelque serviteur de Dieu fît un livre sur cet admirable sujet, ne se doutant pas, — les saints s'ignorent toujours, — que sa vie l'écrivait jour par jour.

IV

D'ailleurs, non plus avec ses actes, mais avec sa plume, il avait composé, dans l'*Introduction à la vie dévote*, plusieurs chapitres du livre que ses vœux appelaient.

Nous avons déjà rencontré ce petit ouvrage, perle sans prix de la littérature et de la philosophie chrétienne; il n'y en a pas, après l'*Imitation*, qui ait eu

et ait encore plus de lecteurs. Mais qu'on le relise à la lumière de la grande doctrine que nous venons d'exposer; on en saisira mieux l'esprit, l'unité, la haute ambition pour le progrès moral des âmes; et l'on reconnaîtra qu'il est tout entier un fruit de cette doctrine dans ses applications à la conduite des personnes que Dieu appelle à faire leur salut dans le monde. « La charité, » y est-il dit, « n'entre jamais dans un cœur qu'elle n'y loge avec soy tout le train des autres vertus, les exerçant et mettant en besoigne ainsy qu'un capitaine fait ses soldats : mais elle ne les met pas en œuvre ni tout a coup, ni egalement, ni en tous tems, ni en tous lieux. Le juste, comme l'arbre planté sur le cours des eaux, produit son fruit en son tems[1]. »

Tout le livre est là. D'abord le principe, la source, le ressort principal, le régulateur suprême : l'amour; — puis les productions de l'amour, enfants qui gardent les traits de leur père, les vertus particulières dont le train est logé dans l'âme, mais dont les fonctions, les relations et les œuvres sont réglées selon la loi d'une sagesse inspirée par l'amour.

Tout est à lire et à savourer dans ces chefs-d'œuvre d'analyse morale, de fine critique, de tendre et virile discipline, où se reconnaît à chaque page la longue habitude de manier les âmes, et où une infinie compassion pour leurs misères s'allie dans une combinaison savante et charmante avec l'énergique résolution de secouer leur torpeur et de les mener en avant. Rien n'est plus pratique; car le saint auteur, prenant l'âme

1. *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. I.

telle qu'elle est, très faible, — et où elle est, au pied de la montagne, — ne lui demande aucun sacrifice sans mettre à côté ce qui le rend possible et y fera trouver de la douceur. Rien n'est plus élevé, car il ne se contente pas pour elle du passable ou du médiocre; mettant devant ses yeux le modèle parfait et vivant, il lui donne pour loi le perfectionnement continu et sans terme.

Le titre indique le but : former la dévotion et en faire la vertu mère, le principe de toutes les autres vertus.

Le septicisme railleur du dernier siècle et du nôtre a donné à ce mot de dévotion et à son adjectif un sens étroit et ridicule. Mais la chose que le mot désigne est, en soi, la plus haute et la plus large qu'il y ait au monde. *Dévotion* signifie dévouement, et non pas dévouement vague et sans objet précis, mais dévouement, don de soi, à Dieu et aux hommes pour Dieu.

Mais il importe avant tout de distinguer la dévotion véritable des contrefaçons qui lui font tant de tort, non pas des hypocrisies qui ne sont qu'un mensonge et qui, trompassent-elles les hommes, ne trompent ni Dieu, ni le trompeur, mais de celles qui se font illusion à elles-mêmes en plaçant l'essence de la dévotion dans quelqu'un de ses exercices extérieurs sans aller jusqu'à l'esprit inspirateur qui seul peut donner à la vie l'unité et l'harmonie. « Chacun peint la dévotion selon sa passion et fantaisie. Celuy qui est adonné au jeusne se tiendra pour bien devot pourveu qu'il jeusne quoy que son cœur soit plein de rancune; et n'osant point tremper sa langue dedans le vin ni mesme dans l'eau, par sobriété, ne feindra point de la tremper dedans le sang

du prochain par la mesdisance et calomnie. Un autre s'estimera devot parce qu'il dit une grande multitude d'oraysons tous les jours quoy qu'après cela sa langue se fonde toute en paroles fascheuses, arrogantes et injurieuses parmi ses domestiques et voysins. L'autre tire fort volontiers l'aumosne de sa bourse, mais il ne peut tirer la douceur de son cœur pour pardonner à ses ennemis; l'autre pardonnera à ses ennemis, mais de tenir rayson à ses créanciers, jamais qu'à vive force de justice. Tous ces gens là sont vulgairement tenus pour devotz, et ne le sont pourtant nullement[1]. »

Si la vraie dévotion n'est rien de tout cela, qu'est-elle donc? « Elle présuppose l'amour de Dieu, ains elle n'est autre chose qu'un vray amour de Dieu, mais non pas toutefois un amour tel quel, mais un amour parvenu jusqu'au degré de perfection auquel il nous fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement. Elle n'est autre chose qu'une égalité et vivacité spirituelle qui non seulement nous rend promptz, actifz et diligens à l'observation de tous les commandemens de Dieu, mais outre cela nous provoque à faire promptement et affectionnement le plus de bonnes œuvres que nous pourrons, encores qu'elles ne soyent aucunement commandées, ains seulement conseillées ou inspirées[2]. — Si la charité est une plante, la devotion en est la fleur; si elle est une pierre pretieuse, la devotion en est l'eclat; si elle est un baume, la devotion en est l'odeur de suavité[3]. »

1. *Introduction à la vie dévote*, Ire partie, ch. I.
2. *Ibid.*, *ibid.*
3. *Ibid.*, chap. II.

C'est sans doute une ambitieuse entreprise de viser si haut. Mais c'est l'invitation du Maître lui-même : *Soyez parfaits*. Et il disait en même temps : *Mon joug est doux, et mon fardeau est léger*. Ces deux choses sont dites pour tous. C'est donc une erreur très funeste de considérer la dévotion comme une vertu de cloître ; et le livre tout entier est fait en vue de la dissiper. Car il est écrit pour ceux « qui vivent es villes, es mesnages, a la cour » ; et il est destiné à leur montrer « que peut une âme vigoureuse et constante vivre au monde sans recevoir aucune humeur mondaine et voler entre les flammes des convoitises terrestres sans brusler les aisles des sacrés desirs de la vie dévote. — C'est donc un erreur, ains une heresie de vouloir bannir la vie dévote de la compaignie des soldatz, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du mesnage des gens mariés. La dévotion ne gaste rien quand elle est vraye, ains elle perfectionne tout, et lhors qu'elle se rend contraire à la légitime vocation de quelqu'un, elle est sans doute fausse[1]. »

Dès les premières pages, nous rencontrons un point sur lequel il est impossible de ne pas insister. Saint François de Sales a été un incomparable directeur de consciences ; il a guidé une foule d'âmes vers la sainteté ; et c'est par la plus illustre de ces directions qu'il a commencé à bâtir cet humble édifice de la Visitation réservé à destinées si hautes dans l'histoire de l'Église. L'*Introduction à la vie dévote* pose en principe la nécessité de cette assistance, le besoin pour les âmes qui

1. *Introduction à la vie dévote*. Ire partie, chap.

entreprennent « ce saint voyage de devotion, d'un ami fidelle qui guide leurs actions par ses advis et conseilz, et par ce moyen les garantisse des embusches et tromperies du malin[1] ». Il leur faut *un directeur*.

Mais pourquoi? N'avons-nous pas un guide qui est la conscience? Remettre en d'autres mains que les siennes la conduite de notre vie, n'est-ce pas une abdication? au lieu d'être une force éclairée et libre, ne deviendrons-nous pas ainsi un instrument aveugle, mû par une force étrangère?

Il faut répondre à cette objection et dissiper ce scrupule. La réponse, pour satisfaire la raison, doit esquisser du moins une théorie générale de la direction.

La conscience est assurément un guide; elle est une lumière; elle est la voix de Dieu en nous. Mais c'est un guide que bien des causes égarent, une lumière qui brille dans une atmosphère où passent et s'accumulent bien des nuages, une voix que bien des bruits contraires s'efforcent d'étouffer. Elle a des incertitudes d'où elle ne sait comment sortir; et rien n'est plus douloureux que ces situations où nous ne voyons pas de quel côté est le devoir, et où notre résolution, quelle qu'elle soit, semble condamnée à en trahir quelqu'un. Elle a ses troubles intérieurs, trop peu connus de notre temps où l'on ne vit guère qu'au dehors et où on ne se pénètre pas soi-même au delà de la surface. Elle a ses écueils où les inexpérimentés vont donner à l'étourdie parce qu'ils n'ont pas su les reconnaître d'avance. Elle a ses illusions, que nous prenons pour des inspi-

1. *Introduction à la vie dévote,* Ire partie, chap. IV.

rations véritables, et ses défaillances qui lui font prendre les vraies inspirations pour des illusions.

Dans le cours ordinaire des choses, quand la route est large et bien tracée, quand le mal est sans masque et le bien sans obscurité, la conscience ne rencontre pas ces perplexités, ces angoisses, ces ténèbres et n'imagine pas qu'elle les puisse rencontrer. Elle les trouvera au détour de la route; et la voici bientôt désorientée et ne sachant quel chemin prendre à l'entrée d'un carrefour, ou bien obscurcie et ne voyant plus même un sentier devant elle, ou bien tourmentée, flottante et perdant même la puissance de distinguer le raisonnable de l'absurde en des cas ou, s'il s'agissait d'autrui, elle rendrait sans nulle peine une sentence motivée et précise.

Ajoutez que la vie morale n'est pas une revue de parade où le soldat une fois dressé exécute toujours de la même manière et avec un même degré de perfection acquise les mêmes mouvements et les mêmes manœuvres au commandement de l'officier. Elle est une marche, et il faut qu'elle soit un progrès. Or le plus souvent nous n'avançons pas, nous tournons dans un même cercle de fautes. Nous gardons nos défauts; ceux de chaque âge nous restent jusqu'à ce que notre entrée dans une autre phase les remplace par ceux de l'âge suivant; derrière eux nous retrouvons toujours les défauts plus intérieurs qui tiennent, soit à la nature humaine en général, soit à la constitution individuelle de chacun; et ce que nous prenons pour un progrès et une victoire n'est le plus souvent qu'une trêve accidentellement produite par des circonstances favorables.

Tout cela ne tient pas seulement à ce que nous manquons de courage, mais aussi à ce que nous manquons de lumières. Un évêque que j'ai connu disait spirituellement d'une de ses diocésaines : « Elle voudrait bien etre pieuse ; mais elle ne sait comment s'y prendre ». C'est qu'il est difficile de le savoir ; et puisque cela est difficile, il faut sans doute qu'on nous l'enseigne.

Cette manifeste nécessité d'un enseignement qui forme et dirige la conscience a donné naissance à une classe particulière de maîtres et d'écrivains qui s'appellent proprement les moralistes. Mais le livre parle en général, et nous vivons en particulier. Ce qu'il nous faut quand nous connaissons la règle abstraite, c'est son application aux cas individuels qui sont les nôtres. C'est pourquoi tous les sages, vrais ou faux, Socrate, Sénèque et jusqu'à Michelet, ont donné des conseils et ont été des directeurs. Tout ami, s'il prend au sérieux le devoir supérieur de l'amitié, tout mari pour sa femme et toute femme pour son mari, s'ils veulent tout de bon devenir meilleurs l'un par l'autre, que sont-ils? des directeurs. Et si ces directeurs sont eux-mêmes vertueux et animés d'un généreux désir d'aller en avant, s'ils ont des principes sûrs et un esprit juste, s'ils ont amassé des trésors d'expériences, si, de notre côté, nous leur découvrons avec une loyauté parfaite nos états intérieurs, qui ne voit qu'à part même toute grâce d'en haut, un tel commerce est d'une immense ressource pour le progrès moral?

Mais, — et c'est ici l'immense supériorité du directeur chrétien qui non seulement possède seul dans leur plénitude les vrais principes de la vie morale, mais qui

a reçu, avec l'onction du sacerdoce, une mission et des lumières privilégiées, — il ne faut pas que la grâce spéciale d'en haut soit mise à part. Le lien qui, dans l'œuvre de la direction, unit l'une à l'autre deux âmes, l'une dirigée, l'autre dirigeante, ce lien doit être, dit saint François de Sales, « une amitié toute divine et spirituelle. » Et puisqu'il nous est d'une si grande importance de trouver un guide selon le cœur de Dieu, nous devons le lui demander avec instance. « Ne doutes point, car, quand il devroit envoyer un Ange du ciel comme il fit au jeune Tobie, il vous donnera une bonne et fidelle guide. Or ce doit tous-jours estre un Ange pour vous : c'est-à-dire quand vous l'aurez treuvée, ne la consideres pas comme un simple homme, et ne vous confies point en iceluy, ni en son sçavoir humain, mais en Dieu, lequel vous favorisera et parlera par l'entremise de cet homme, mettant dedans le cœur et la bouche d'iceluy ce qui sera requis pour vostre bonheur ; si que vous le deves escouter comme un Ange qui descend du ciel pour vous y mener. Traittes avec lui à cœur ouvert en toute sincérité et fidélité, lui manifestant clairement vostre bien et vostre mal sans feintise ni dissimulation · et par ce moyen vostre bien sera examiné et plus asseuré, et vostre mal sera corrigé et remedié. Ayes en luy une extreme confiance meslée d'une sacree reverance ; confies-vous en lui avec le respect d'une fille envers son père, respectes le avec la confiance d'un filz envers sa mère[1]. »

Certes une telle autorité est grande, et une telle con-

1. *Introduction à la vie dévote*, Ire partie, chap. IV.

fiance doit être placée à bon escient, d'autant que les inconvénients d'une direction mauvaise ou insuffisante sont graves en proportion des avantages qu'offre la bonne direction. « Et pour cela, choisisses-en un entre mille, dit Avila ; et moy je dis entre dix mille. Il le faut plein de charité, de science et de prudence ; si l'une de ces trois parties lui manque, il y a du danger. Mais je vous dis derechef, demandes le a Dieu, et l'ayant obtenu bénisses sa divine Majesté, demeurés ferme et n'en cherches point d'autre, ains alles simplement, humblement et confidemment, car vous feres un tres heureux voyage[1]. »

Cette provision faite, il faut se mettre à l'œuvre, et avant tout déblayer le terrain. Car l'*Introduction à la vie dévote* suppose l'âme encore engagée dans les liens du péché et voulant en sortir. Le saint auteur montre donc en chrétien et en prêtre comment elle sera purifiée de ce qui la tient en état d'hostilité contre Dieu, comment elle doit affranchir son cœur de tout attachement délibéré non seulement au mal grave, mais au mal léger, *voire* des affections aux choses inutiles, comment enfin elle doit se « purger » des mauvaises inclinations. « Il y en a qui de leurs naturelz sont legers, les autres rebarbatifz, les autres durs a recevoir les opinions d'autruy, les autres sont inclinés à l'indignation, les autres à la cholère, les autres à l'amour, et en somme il se trouve peu de personnes esquelles on ne puisse remarquer quelques sortes de telles imperfections. Or quoy qu'elles soyent comme propres et

1. *Introduction à la vie dévote*, *ibid.*, *ibid.*

naturelles à un chacun, si est-ce que par le soin et affection contraire on les peut corriger et moderer, et mesme on peut s'en délivrer et purger. Et je vous dis, Philothée, qu'il le faut faire[1]. »

L'obstacle à cet *il faut*, c'est que la plupart des hommes ne croient pas à la possibilité du travail qu'il commande. Dites-nous de nous corriger de nos vices, de ne plus faire telles ou telles actions criminelles, nous essayerons; car le devoir est évident. Mais nous refaire! changer les dispositions qui sont nous-mêmes, notre physionomie, notre individualité! cela ne se peut! *Je suis fait comme cela, c'est plus fort que moi*, qui n'a les oreilles rebattues de cette excuse et de cette fin de non-recevoir? Quand il s'agit de faire faire à nos enfants ce travail sur soi, nous le croyons possible et nous l'exigeons. « Ils sont de cire », disons-nous. Mais nous, les grandes personnes! les lignes de notre caractère sont fixées, soudées, immuables! Nous ne faisons pas réflexion que, si, chez les enfants, l'obstacle est moins difficile à vaincre, l'instrument dont ils disposent pour le combattre est moins énergique, et que la marque par excellence de la virilité morale, c'est la force, non des inclinations sur la volonté, mais de la volonté sur les inclinations.

Ce *sophisme paresseux* est le grand ennemi de la réforme intérieure. Sans argumenter contre lui, saint François de Sales pose en fait la possibilité de ce qu'il prétend impossible. « On a bien treuvé le moyen de changer les amandiers amers en amandiers doux en les

1. *Introduction à la vie dévote*, *ibid.*, Ire partie, chap. XXIV.

perçant seulement au pied pour en faire sortir le suc; pourquoy est-ce que nous ne pourrons pas faire sortir nos inclinations perverses pour devenir meilleurs? Il n'y a point de naturel si revesche qui par la grâce de Dieu premièrement, puis par l'industrie et diligence, ne puisse estre dompté et surmonté[1]. »

La physionomie de cette direction morale se dessine assez nettement dès les premiers pas pour que nous en puissions saisir le caractère général. Il serait curieux et instructif de comparer ici saint François de Sales à ceux des sages antiques qui furent, à leur façon, des directeurs de conscience, surtout à Sénèque dont les « lettres à Lucilius » sont, plus que tout autre écrit de l'antiquité profane, un livre de direction.

Se connaître, non plus en général et comme participant à la nature humaine, mais individuellement, tel qu'on est au dedans, explorer les recoins et les détours de son cœur, s'éclairer sur le caractère et le degré des vices qui le corrompent, c'est le travail que Sénèque recommande sans cesse dans cet ouvrage.

De là la pratique quotidienne de l'examen de conscience, exercice déjà familier aux pythagoriciens, mais qui acquiert, dans la direction de Sénèque, un plus haut degré de précision et d'importance : « Si tu cherches la retraite, que ce soit pour parler à toi et non pour faire parler de toi. Mais que te diras-tu? Ce que les hommes disent volontiers des autres. Dis-toi du mal de toi; et attache-toi en particulier à ce que tu trouves de plus imparfait dans ton âme[2]. » — De là aussi l'usage de la

1. *Introduction à la vie dévote*, Ire partie, chap. XXIX.
2. *Sénèque*, Ep. LXVIII.

méditation, non plus de la méditation scientifique qui conduit à la découverte du vrai, mais de la méditation morale qui tend à la réforme de l'homme intérieur et choisit un point particulier sur lequel elle s'arrête avec persistance jusqu'à ce que le précepte ou le conseil se soient rendus maîtres de la raison et du cœur. « Que chaque jour tes lectures te préparent quelques secours contre la pauvreté, contre la mort, contre les autres fléaux. Et quand tu auras parcouru bien des pays, choisis une pensée pour la ruminer tout le long du jour. » — De là enfin l'exhortation à engager une guerre à outrance contre les inclinations perverses. « Rejette loin de toi toutes les passions qui te rongent le cœur. Il faudrait, si tu ne pouvais les extirper autrement, arracher le cœur lui-mêmes avec elles[1]. »

Mais ce travail est tout rationaliste. Si profond que soit en lui le sentiment de ses misères, Sénèque, pour les guérir, ne compte que sur lui seul et nous enseigne à ne compter que sur nous-mêmes. Comme il ne voit dans les inclinations vicieuses que des accidents venus du dehors, il se flatte de pouvoir, par son propre effort, les déraciner à jamais de son âme. « Ce qui doit nous animer à la réformation de nos mœurs, c'est qu'un tel bien, une fois acquis, se conserve toujours. On ne désapprend pas la vertu; une fois entrée dans l'âme, elle n'en peut plus sortir[2]. » — Dans ses conseils d'ascétisme, même illusion systématique, même ignorance des conditions que la chute originelle a faites à la réforme morale de l'âme. Il ne comprend pas que le

1. *Sénèque*, Ep. v.
2. *Id.*, Ep. L.

corps a besoin d'être dompté comme un rebelle et châtié comme un coupable. Il ne soupçonne en aucune manière le devoir et la nécessité de l'expiation. Il enseigne formellement qu'il est contre nature de tourmenter son corps et que la philosophie prescrit « la frugalité, avec la pénitence[1] ». Et s'il veut que son disciple, à certains jours, traite durement ce corps, c'est uniquement parce qu'il est bon de se donner sa mesure à soi-même et de s'accoutumer d'avance à se passer des choses extérieures.

Telles sont, dans plusieurs détails, les curieuses analogies de la direction stoïcienne et de la direction chrétienne; et telle est, dans l'ensemble, leur différence radicale. Pour l'une et pour l'autre il y a un terrain à déblayer, un mal à guérir, et les vertus purificatives sont les premières auxquelles il faut s'exercer; de là des procédés semblables de part et d'autre, parce que la nature de la tâche entreprise les indique et les impose. Mais ni le principe, ni le but ne sont les mêmes.

Le point de départ du stoïcien, c'est que l'homme se suffit pour se relever et se purifier, et que, cela fait, rien ne peut plus menacer la solidité de son œuvre. Le point de départ du chrétien, c'est la conscience de sa faiblesse en même temps que de sa liberté, par conséquent la défiance perpétuelle de soi-même, par conséquent l'humble et confiant recours à la grâce, non pour favoriser la paresse en dispensant de l'effort, mais pour rendre l'effort efficace en appelant la toute-puis-

1. *Sénèque*, Ep. v.

sance divine au secours de l'infirmité humaine. De là la prière, que le stoïcien ne connaît pas; de là le nom d'oraison donné à la méditation qui ne sera plus, comme chez Sénèque, un monologue, mais un entretien avec Dieu, un recueillement de l'âme qui, rentrant dans son intérieur, fait taire les bruits du dehors et dit à celui qui est la Vérité éternelle : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute*; de là l'usage des sacrements; de là l'humilité à la place de l'orgueil.

Même différence dans le but. Le stoïcien est un artiste qui ne vise qu'à être satisfait de son œuvre et ne veut plaire qu'à lui-même. Le chrétien est un artiste aussi, qui travaille d'après un idéal à la fois réel et parfait que le stoïcien n'a pu connaître; mais il ne travaille pas pour lui-même et pour se complaire dans son ouvrage; il travaille pour obéir à celui qui est à la fois son roi et son père; il travaille pour lui plaire, il travaille parce qu'il l'aime. C'est pourquoi il ne se contente pas de la stricte obéissance aux commandements exprès; il va « toujours plus outre » afin de se rapprocher davantage du divin objet de son amour; et il pénètre toujours plus profondément en lui-même afin d'arracher de son cœur, jusqu'aux dernières fibres, tout ce qui ne peut pas être consacré à son service.

Ce sont donc deux esprits, deux systèmes, deux mondes; et jamais la sagesse antique n'a mieux laissé voir combien, même dans ses meilleurs jours, elle est chimérique, courte et stérile à côté de la sagesse chrétienne.

Le contraste éclate surtout dans les deux premières parties de l'*Introduction à la vie dévote*, où l'auteur

jette les fondements de son édifice[1]; mais il est visible aussi dans la troisième, pourvu qu'on la lise après elles et à leur lumière. Des vertus morales « touchant lesquelles il y donne divers advis, » quelques-unes, comme l'humilité et la charité, ne se rencontrent, en fait, que dans les sociétés chrétiennes et sont des fruits privilégiés de l'Évangile; les autres, dont les analogues se retrouvent plus ou moins en dehors du christianisme, sont chrétiennes aussi dans son livre par leur esprit et leur portée, et parce qu'elles font partie de ce *train* que l'amour de Dieu loge en toute âme où il entre. La grâce s'y ajoute harmonieusement à la nature; et le ton de l'auteur s'élève de lui-même pour monter de celles-ci à celles-là.

Il honore, par exemple, toutes les amitiés honnêtes. « Si vous communiques es sciences, vostre amitié est certes fort louable, plus encor si vous communiques aux vertus, en la prudence, discretion, force et justice. » C'est la belle amitié qui illustra l'institut de Pythagore. Mais il y en a une autre au-dessus d'elle. « Si vostre mutuelle et reciproque communication se fait de la charité, de la devotion, de la perfection chrestienne, ô Dieu, que votre amitié sera pretieuse! Elle sera excellente parce qu'elle vient de Dieu, excellente parce qu'elle tend à Dieu, excellente parce que son lien c'est Dieu, excellente parce qu'elle durera éternellement en Dieu. O qu'il fait bon aymer en terre

1. La première contient « les advis et exercices requis pour conduire l'âme dès son premier desir de la vie dévote jusques à entière résolution ». La seconde contient « divers advis pour l'élévation de l'âme à Dieu par l'orayson et les sacrements ».

comme l'on ayme au ciel, et apprendre à s'entrecherir en ce monde comme nous ferons eternellement en l'autre ! Il m'est advis que toutes les autres amitiés ne sont que des ombres au prix de celle-ci[1]. »

Parmi les vertus qu'il prêche, en voici encore une que les stoïciens ont particulièrement mise en relief comme étant à elle seule la moitié de la perfection morale : la patience. Saint François de Sales, qui lui consacre un chapitre exquis, constate d'abord que par elle nous possédons nos âmes, suivant l'expression des saints livres. C'est là son fruit naturel, que les stoïciens ont connu et qui la leur recommandait. Mais ils s'arrêtaient là. Notre auteur ajoute tout de suite ces mots où la différence des deux esprits se fait bien voir : « Ressouvenés-vous souvent que Nostre Seigneur nous a sauvés en souffrant et endurant et que de mesme nous devons faire nostre salut par les souffrances et afflictions, endurant les injures, contradictions et desplaysirs avec le plus de douceur qu'il nous sera possible[2]. » Et après une série de développements d'une finesse et d'une vérité merveilleuses sur ceux qui veulent bien souffrir des maux éclatants et illustres, mais ne se résignent point à la souffrance lorsqu'elle est obscure et surtout lorsqu'elle est humiliante, gens « qui n'ayment pas la tribulation, mais l'honneur qu'elle apporte, » — sur ceux, plus nombreux, qui acceptent les maux, mais non leurs conséquences, et qui, en somme, consentent à souffrir à condition que ce soit d'une façon qui leur plaise, — sur ceux qui ne se plai-

1. *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. XIX.
2. *Ibid.*, ch. III

gnent pas, mais afin qu'on les plaigne; en un mot sur toutes les variétés de la fausse patience et aussi sur tous les caractères de la vraie, — revenant à son point de départ, il termine par ce conseil qui est le dernier comme le premier mot à dire aux âmes affligées : « Voyez souvent de vos yeux interieurs Jesus-Christ crucifié, nud, blasphemé, calomnié, abandonné et en fin accablé de toutes sortes d'ennuis, de tristesses et de travaux, et consideres que toutes vos souffrances, ni en qualité, ni en quantité, ne sont aucunement comparables aux siennes et que jamais vous ne souffrirez rien pour luy au prix de ce qu'il souffrit pour vous[1]. »

La différence devient contraste à propos de l'humilité. Quand notre saint, dans un passage charmant, raille doucement et condamne sévèrement la vaine gloire, il est d'accord avec Sénèque qui en dit à peu près autant. Mais, la vanité chassée, l'orgueil demeure; le stoïcien est formé, le chrétien ne l'est pas encore. La vraie humilité est intérieure; non seulement elle ne fait pas parade d'elle-même et ne se répand point, comme sa contrefaçon, en discours humbles qui sont encore une façon de rechercher les éloges en ayant l'air de les fuir[2]; mais encore et surtout elle entretient et déve-

1. *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. III.

2. « Nous disons souvent que nous ne sommes rien, que nous sommes la misère mesme et l'ordure du monde; mais nous serions bien marris qu'on nous prist au mot et qu'on nous publiast tels que nous disons. Au contraire nous faisons semblant de fuir et de nous cacher afin qu'on nous coure après et qu'on nous cherche; nous faisons contenance de vouloir estre les derniers et assis au bas bout de la table, mais c'est afin de passer plus avantageusement au haut bout. La vraye humilité ne fait pas

loppe en nous le sentiment de notre misère ; nous rappelant ce que nous avons été quand nous avons voulu marcher seuls et sans nous appuyer sur la grâce de Dieu, nous représentant ce que nous serions si nous étions livrés à notre propre faiblesse, elle ne nous permet pas de nous élever au-dessus de qui que ce soit d'entre nos frères, ni de nous attribuer le mérite du bien qui peut être en nous. Il ne s'agit donc pas pour l'âme chrétienne de ne pas voir ce bien ou de le nier, car l'humilité n'est pas la pratique du mensonge ; il s'agit de pratiquer la justice en le rapportant à sa source et en en rendant la gloire à qui elle appartient. « Plusieurs ne veulent ni n'osent penser et considérer les grâces que Dieu leur a faites en particulier, de peur de prendre de la vaine gloire et complaysance, en quoy certes ils se trompent. Car au contraire, rien ne nous peut tant humilier devant la miséricorde de Dieu que la multitude de ses bienfaitz, et rien tant humilier devant sa justice que la multitude de nos mesfaitz. Considerons ce qu'il a fait pour nous et ce que nous avons fait contre luy[1]. »

Comment l'humilité se concilie avec le juste soin que l'honnête homme doit avoir de sa bonne renommée ; comment, jointe à la charité, elle nous guérit de la maladie des jugements téméraires ; comment elle nous rend doux envers le prochain et doux aussi envers nous-mêmes[2] ; comment au milieu du monde et dans la

semblant de l'estre et ne dit guères de paroles d'humilité. » (IIIe partie, chap. x).

1. *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. v.

2. « Relevez-vous de vos chûtes avec une grande suavité de cœur, vous humiliant beaucoup devant Dieu par l'aveu de vostre

possession de ses biens, l'âme chrétienne peut et doit pratiquer le détachement et la pauvreté d'esprit; comment et dans quelle mesure elle y doit joindre une pauvreté effective par la pratique de l'aumône, par les sacrifices qu'elle fera, pour les pauvres, de ses jouissances, de son temps, de ses répugnances ; comment la loyauté et la justice doivent, en y ajoutant l'onction de la charité, présider à toutes les relations de notre vie sociale ; comment l'exercice de la présence de Dieu et le regard habituellement tourné vers lui doivent être notre soutien et notre sauvegarde; comment nous devons faire, par des inventaires périodiques, le compte de nos profits et de nos pertes dans l'ordre spirituel et moral, afin que notre vie soit un progrès et non une routine; tout cela, et bien d'autres chapitres encore de cette admirable hygiène spirituelle, ne peut qu'à peine être indiqué ici, et doit être tout entier lu, médité, goûté dans le texte même de l'*Introduction à la vie dévote*, véritable introduction qui ne conduit pas seulement au seuil et ne le fait pas seulement franchir, mais fait pénétrer l'âme dans l'intérieur, dans le sanctuaire intime et sacré que nulle sagesse humaine n'a connu. Elle ne se contente pas de dire ce qu'il faut faire, elle donne le secret de le faire, elle échauffe, elle encourage, elle élève. Elle ne néglige aucun détail

misère, mais sans vous étonner de vostre faute; car quel sujet y a-t-il de s'étonner que l'infirmité soit infirme et la misère misérable? Détestés néanmoins de toutes vos forces l'injure que vous avez faite à sa divine Majesté, et avec une grande et courageuse confiance en sa miséricorde rentrés dans les voyes de la vertu que vous aviez quittées. »

comme indigne d'attention, et en même temps elle fait la guerre la plus vive, la plus victorieuse, la plus brillante si je l'osais dire, à tout ce qui est minutie, étroitesse et scrupule d'esprit. Si rien n'est plus fin et plus délicat, rien aussi n'est plus large, plus haut et plus vaillant. Si rien n'est plus doux, rien aussi n'est plus fort. L'homme qui se mettrait sérieusement à l'école de ce petit livre non pas pour en goûter le charme avec un dilettantisme de psychologue ou de lettré, mais pour en être le disciple en esprit et en vérité, cet homme-là deviendrait un saint dans le monde, un saint aimable et qui gagnerait des âmes en faisant aimer la sainteté. Et ce saint, dans la situation quelconque où Dieu l'aurait mis, offrirait un modèle accompli des vertus professionnelles, depuis celle du plus humble artisan jusqu'à celle de l'homme d'État et de l'homme de guerre. Et la physionomie de ce saint irait s'embellissant de jour en jour par un progrès continu. Et si le moment venait des grands dévouements et des grands actes d'héroïsme, ces occasions sublimes le trouveraient porté d'avance à leur niveau par le souffle divin de l'amour.

CHAPITRE V

LA PRÉDICATION

I

Il est certain que saint François de Sales plaça le ministère de la parole divine tout à fait en tête de sa mission de prêtre et d'évêque. Il est certain qu'il s'y dépensa sans mesure. Il est certain qu'il s'y acquit, sans jamais la chercher, une immense renommée et qu'il en tira des fruits merveilleux pour la conversion et la sanctification des âmes. « Prévôt, tu prêches trop, » lui disait M. de Boisy dès le début de sa carrière. Sa glorieuse campagne du Chablais fut tout entière un apostolat de la parole ; il n'y écrivit que faute de mieux ; les *tracts* qu'il répandit parmi les protestants obstinés à ne pas l'entendre n'étaient qu'un moyen provisoire de les atteindre et qu'une industrie pour les amener au pied de sa chaire. Il était aussi disposé à prêcher devant une demi-douzaine de paysannes que devant les plus vastes auditoires et les plus choisis ; s'il prêche le Carême de 1604 dans la cathédrale d'une grande ville parlementaire, il prêche celui de l'année suivante, avec une ardeur égale, dans l'église d'un vil-

lage de Savoie. Aucune demande de sermon ne lui semble indiscrète; s'il en a promis un pour un certain jour, on peut lui en demander un autre pour le même jour, et encore un troisième, et encore un quatrième; il les accordera et les prêchera tous, étant absolument sans défense, quoiqu'on s'en fâche autour de lui, contre ce genre de requête, et prenant à la lettre la recommandation des livres saints : *donnez à quiconque vous demande*. Aussi abuse-t-on de lui. « Que voulez-vous ? » disait-il avec sa grâce coutumière; « j'ai un cœur qui ne sait rien refuser; j'ai plutôt fait de faire un sermon que de dire : nenni. »

Quant au succès de sa prédication, les témoignages sont unanimes; il fut au delà de ce qu'on peut dire. Plus on l'avait entendu, plus on était avide de l'entendre. A Grenoble, à Dijon, à Chambéry, à Annecy, partout, c'est le même entraînement vers sa chaire et la même persévérance à y revenir; les calvinistes y suivent la foule des catholiques; ni les plus savants ne le trouvent trop populaire, ni les plus grossiers trop subtil. On croirait que c'est un engouement si l'attrait de la nouveauté y était pour quelque chose; mais cela dure toujours et va croissant jusqu'à la fin.

Paris seul se défendit un peu. Il y arrivait précédé d'une réputation déjà faite; et dès ce temps on s'y défiait des renommées de province. On se rendit en foule à son premier sermon, et l'on en sortit fort mal satisfait, n'ayant eu, au lieu des grands mouvements oratoires ou des savants raisonnements sur lesquels on avait compté, que le récit très simple de la vie de saint Martin dont c'était la fête. Pendant qu'il parlait, il

entendait dire à voix basse autour de lui, — c'est lui-même qui le raconta : « Voyez un peu ce montagnard, comme il parle bassement ! C'était bien la peine de venir de si loin, pour nous dire ce qu'il dit et lasser la patience de tout le monde. » Mais il y avait là un beau secret d'humilité ; le saint, arrivant sur ce premier théâtre du monde, avait craint les tentations de la vaine gloire et avait contenu l'orateur. Ainsi le devina saint Vincent de Paul : « Voilà, » dit-il à ses frères de Saint-Lazare, « comme les saints répriment la nature qui aime l'éclat et la réputation. » Mais il eût manqué à son devoir d'apôtre en prolongeant cet exercice de mortification ; désormais il parla de son mieux, et, pendant une année, tout Paris fut suspendu à ses lèvres. Très naïvement il n'en pouvait revenir : « N'êtes-vous pas étonné, » disait-il à un ami, « de voir tous ces bons Parisiens venir m'entendre, moi qui ai la langue si épaisse, les conceptions si basses et les sermons si plats ? »

Il le pensait comme il le disait. Et en le pensant il calomniait affreusement sa langue, ses conceptions et ses sermons. Toutefois lorsque, après avoir constaté le succès extraordinaire et ininterrompu de sa prédication, on cherche à recueillir le jugement de la postérité sur ces discours qui, tombant de ses lèvres, ravissaient les plus vastes auditoires, on reconnaît avec surprise que cette partie de l'œuvre de notre Saint lui a presque entièrement échappé, et on se demande quelles peuvent être les raisons de ces deux fortunes si diverses. Elles ne sont peut-être pas impossibles à découvrir.

La première et la plus en vue est que le discours écrit ne peut jamais faire renaître dans sa plénitude l'effet que produit la parole vivante, servie par l'accent et l'action d'un véritable orateur. Cette remarque banale s'applique à tous les genres d'éloquence; et nous savons par tous les témoignages que chez saint François de Sales le charme de la voix, la beauté du regard, la noblesse du geste étaient à un degré rare. Mais il faut aller plus avant et reconnaître que la sainteté du prédicateur, transparaissant à travers sa personne et son discours, exerce sur les âmes une puissance d'émotion et de conviction qui multiplie dans des proportions incalculables, — incalculables parce qu'elles sont surnaturelles, — l'effet de sa parole. Sa seule vue prêche; et les mêmes pensées qui, dans une bouche moralement vulgaire, seraient moins remarquées, prennent dans la sienne une portée, une profondeur, une élévation inattendues. Ceux qui ont entendu le Père de Ravignan dans ses retraites de Notre-Dame ont fait l'expérience de ce que je veux dire. Les contemporains de saint François de Sales la firent avec une intensité extraordinaire. « Il y avait, » dit l'un d'eux, « en sa personne et en toutes ses manières une certaine majesté douce qui révélait un homme tout céleste, et faisait dire que, si on voulait avoir une idée de Jésus-Christ conversant sur la terre, il n'y avait qu'à voir l'évêque de Genève. » C'était ce qu'un autre appelait *une certaine rhétorique d'Annecy, ou plutôt du paradis.*

La seconde raison est que, dans ce domaine de l'éloquence sacrée, saint François de Sales a été un précurseur et a subi le sort des précurseurs. Il l'a retirée de

la voie fausse où elle était engagée : fausse au point de vue de l'art livré tout entier à une rhétorique artificielle et vainement pompeuse, — fausse au point de vue des convenances religieuses par le mélange immodéré du sacré et du profane, — fausse au point de vue de l'action sur les âmes qu'elle ne réussissait ni à éclairer par ses distinctions et ses argumentations subtiles, ni à toucher par ses mouvements à froid qui ne partaient point du cœur et n'allaient point au cœur. Il fut, en ce sens, le principal auteur de l'évolution qui devait la conduire aux incomparables chefs-d'œuvre qu'elle a produits dans la seconde moitié de notre dix-septième siècle. Mais la beauté et la perfection de ceux-ci devaient mettre dans l'ombre les premiers essais qui les avaient rendus possibles. La grandeur du service rendu n'en est point diminuée ; mais la valeur intrinsèque de l'œuvre perd inévitablement quelque chose à la comparaison.

La troisième est que le ministère de la parole évangélique fut, dans la vie de notre Saint, une œuvre trop entièrement apostolique pour qu'il eût le loisir d'en faire une œuvre d'art par la grandeur et l'harmonie des proportions, par l'enchaînement savant des pensées et par la perfection de la forme. Il n'était certes pas indifférent à ces mérites esthétiques, et il a su les donner à ses livres. Mais dans sa vie de prédication presque quotidienne, d'administration diligente, de correspondance immense, d'exercices spirituels jamais interrompus, où eût-il trouvé les heures et les jours nécessaires pour les donner à ses discours ? Il se contentait de prêcher avec force, avec onction, avec tendresse, et de faire passer dans ses explications de la parole de Dieu quel-

que chose de sa profonde science théologique; les esprits étaient éclairés, les cœurs étaient touchés, les âmes étaient converties, le but était atteint. La postérité ensuite en penserait ce qu'elle voudrait.

Et la dernière raison est précisément ce que je viens de dire. Saint François de Sales, nous en avons la preuve, n'a point songé à prêcher pour la postérité. Sauf durant la première période de sa vie sacerdotale, il n'a point écrit ses sermons. Recueillis au vol et à son insu par des plumes intelligentes, ils n'ont été publiés qu'après sa mort. Si diligentes que fussent ces sténographes avant la sténographie, il était impossible que la reproduction fût tout à fait exacte et complète. Il est donc au moins très probable que nous n'avons pas ses sermons absolument tels qu'il les a prononcés. Il est certain que nous ne les avons pas tels qu'il les eût publiés lui-même. Or il n'en a publié aucun; « ils furent imprimés pour la première fois dans les Œuvres de 1641, préparées par le commandeur de Sillery avec le concours de sainte Jeanne-Françoise de Chantal [1]. » Pour l'orateur qui improvise et qui veut ensuite imprimer, le discours, si fidèlement reproduit qu'il soit, ne peut guère être qu'un brouillon exigeant une revision sévère. Quand la flamme de l'accent, du regard et du geste s'est éteinte, la parole refroidie n'est plus ce qu'elle était, et celui qui l'a prononcée s'y reconnaît à peine. Il y constate des incorrections qui ont pu être des trouvailles charmantes au moment où elles naissaient sur ses lèvres, des vides que l'action oratoire avait su combler, des répétitions

1. *Œuvres de saint François de Sales*, édition d'Annecy (Avant-propos des Sermons, par dom Mackey).

qui furent nécessaires pour que la « parole ailée » ne s'envolât pas avant d'être pleinement comprise, mais qui, à la lecture, ne sont que fatigantes, mille choses à ajouter, ou à retrancher, ou à corriger. Il sent qu'il doit donner à sa forme un degré plus haut de perfection pour compenser tant bien que mal ce qu'elle a perdu en passant des lèvres vivantes au papier mort.

Même pour les sermons écrits, nous n'avons point d'assurance que saint François de Sales les eût confiés à l'imprimeur sans leur faire subir un dernier contrôle. Car autre chose est de déposer un manuscrit dans un tiroir, autre chose de lui faire affronter les regards du public ; avant de lui laisser courir cette fortune, l'écrivain, devenant son propre critique, lui fait passer une suprême revue d'inspection ; puis il se corrige encore sur l'épreuve, et il ne donne le *bon à tirer* qui coupe le dernier câble que quand il a conscience d'avoir fait de son mieux et quand il sent que toute nouvelle retouche gâterait son œuvre au lieu de la perfectionner.

Si donc la place des prédications de saint François de Sales reste moins considérable et moins haute dans ses œuvres imprimées qu'elle n'avait été dans sa vie d'apôtre et d'évêque, nous ne devons pas en être surpris, encore moins attristés comme d'une désillusion ; nous ne devions y chercher ni la savante ordonnance ni la perfection de style que nous admirons chez nos grands sermonnaires, mais seulement un exposé plus populaire, plus libre, plus fragmentaire de sa doctrine de théologien, de psychologue et de moraliste telle que nous avons essayé de la faire connaître A ce point de vue on y trouvera des trésors.

Est-ce à dire que notre Saint n'ait prêché qu'au hasard de la parole, tirant d'un fonds dont nous connaissons la richesse les pensées suggérées par chaque sujet, et s'en remettant pour la mise en œuvre à l'inspiration du moment? Outre que cette méthode, — ou cette absence de méthode, — n'a pu être celle des sermons écrits dont nous possédons les manuscrits autographes, elle serait trop en désaccord avec sa théorie de la prédication telle qu'il l'a lui-même esquissée dans un célèbre opuscule adressé au jeune archevêque de Bourges, André Freymot, frère de sainte Françoise de Chantal. Cet *Advis sur la vraie manière de prêcher*, comme il l'intitule modestement, est un peu moins qu'un traité et beaucoup plus qu'une simple lettre. C'est plutôt le plan raisonné et détaillé d'un ouvrage sur la matière, et il est méthodiquement divisé en introduction, chapitres et conclusions. Écrit au vol de la plume, il résume des règles longuement méditées et assidûment mises en pratique.

Le saint auteur, n'oubliant jamais que l'œuvre dont il s'agit doit être surnaturelle dans ses moyens principaux comme elle l'est dans sa fin, et que la semence répandue par le prédicateur dans le champ des âmes est la parole de Dieu (*semen est verbum Dei*), y donne la première place à la préparation spirituelle, à la prière, aux sacrements, à la pratique des vertus sacerdotales qui doivent faire du prédicateur une prédication vivante. Puis, après avoir dit ce qu'il pense des fables profanes, des allégories forcées, des histoires ridicules qui rendent le ministère sacré « méprisable et vitupérable », de tout le mauvais goût régnant dont il a tant

contribué à purifier la chaire chrétienne, après avoir adressé son jeune ami, dont le bagage théologique était encore un peu léger, aux sources où il pourra puiser pour trouver des développements propres à chaque sujet, il insiste avec un soin particulier sur la nécessité de la méthode. « Il faut tenir méthode sur toutes choses ; il n'y a rien qui aide plus le prédicateur, qui rende sa prédication plus utile, et qui agrée tant à l'auditeur. J'approuve que la méthode soit claire et manifeste, et nullement cachée comme font plusieurs, qui pensent que ce soit un grand coup de maître de faire que nul ne connoisse leur méthode. Car de quoi sert-elle, je vous prie, si on ne la voit pas ? »

Il indique donc plusieurs types de plan, suivant que le sujet du discours est un mystère de notre foi ou de la vie du Sauveur, — une vertu morale, — le panégyrique d'un saint. Voici par exemple deux canevas sur le mystère de la Résurrection :

a) « Prendre le point principal, puis considérer ce qui a précédé et ce qui a suivi. La résurrection est précédée de la mort, de la descente aux enfers, de la crainte des Juifs que le corps ne soit enlevé. Puis c'est la résurrection elle-même, en corps bienheureux et glorieux. Suivent le tremblement de terre, l'apparition des anges et leurs réponses aux saintes femmes. Sur chacun de ses points, c'est merveille ce qu'il y a de belles choses à dire en gardant un ordre convenable. »

b) « Après avoir brièvement paraphrasé l'histoire, en tirer trois ou quatre considérations : premièrement ce qu'elle nous enseigne pour édifier notre foi ; secondement pour augmenter notre espérance ; troisièmement

pour enflammer notre charité; quatrièmement pour nous animer à l'imitation et à l'action. »

Et voici une méthode générale pour les sermons qui prêchent une vertu d'après un texte de l'Écriture sainte :

« Ayant découvert dans votre texte la vertu qu'il vise, vous considérerez d'abord en quoi cette vertu consiste, puis ses vraies marques, puis ses effets, puis les moyens pour l'exercer. Cette méthode a toujours été la mienne. »

Rien de plus simple, on le voit, que ces indications dont j'ai seulement transcrit quelques-unes. Saint François ne veut pas que tous les sermons soient coulés dans un moule toujours le même. Il veut seulement que le prédicateur donne à chacun d'eux une unité et une suite enchaînée. Quelle unité et quelle suite? Celles qui seront commandées ou suggérées par la nature du sujet, par le point de vue spécial d'où l'orateur l'envisage, par le but immédiat qu'il veut atteindre. En y regardant de près, on trouvera peut-être que cette conception, qui allie l'ordre et la liberté, n'est pas fort différente de celle que Fénelon développera dans ses Dialogues sur l'éloquence, et surtout qu'elle continue heureusement la tradition des Pères de l'Église grecque et de l'Église latine, de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin.

Sans nous arrêter à ces intéressants parallèles, nous voudrions du moins, prenant tout à fait à ses débuts la prédication de notre saint, saisir sa manière sur le vif dans sa spontanéité première.

Dans sa vingt-sixième année, n'étant pas encore

prêtre, il composa, et écrivit en entier, pour la fête de la Pentecôte de l'an 1593, son premier sermon. En voici la rapide analyse.

Après un exorde où il recommande sa jeunesse à la bienveillance d'un auditoire auprès duquel sa vocation ecclésiastique a pris naissance, il expose tout d'abord l'auguste mystère de la Sainte Trinité et de l'Esprit-Saint qui en est la troisième personne procédant du Père et du Fils dont il est le mutuel amour. Il explique ce qu'il faut entendre par la descente sur les apôtres de cet Esprit qui, comme la Trinité tout entière, est présent partout. Il donne le sens profond des deux signes de cette mystérieuse descente : le bruit soudain « comme d'un vent véhément qui remplit tout le cénacle », et les flammes « semblables à des langues de feu » qui se posent sur la tête des apôtres. Le bruit représente la crainte de Dieu qui, produisant dans les âmes l'ébranlement d'une crainte salutaire, y prépare l'avènement de l'amour comme les tonnerres de l'été annoncent les pluies bienfaisantes. Le feu représente la flamme et la lumière spirituelles qui, fécondées par l'Esprit de vérité, éclairent le monde et renouvellent la face de la terre, seconde création où la toute-puissance divine éclate encore plus que dans la première parce qu'elle doit vaincre un obstacle que celle-ci n'avait pas rencontré, la résistance des volontés humaines dont Dieu respecte toujours la liberté. Puis, commentant allégoriquement le psaume XVIII, il décrit les effets de la descente du Saint-Esprit, les apôtres transformés en héros intrépides, l'orgueil de l'idolâtrie brisé comme les cèdres du Liban et abattu aux pieds du Christ

crucifié et de son humble Église, le monde illuminé, la paix véritable apportée à l'humanité. Enfin, passant à la conclusion pratique, il énumère et décrit les dispositions par lesquelles nous devons nous préparer à l'effusion de tant de grâces : la fidélité aux préceptes divins, l'humilité et la charité fraternelles qui nous préserveront de nous renvoyer les uns aux autres la responsabilité de nos péchés et appliqueront chacun de nous à rentrer en paix avec Dieu par la correction de ses fautes personnelles ; la prière par les mérites infinis du Sauveur et par cette intercession des saints, que les hérétiques calomnient et rejettent faute de vouloir comprendre que nous n'honorons les saints et Marie elle-même que comme des créatures, et que tout l'honnanr qui leur est rendu a pour objet final la gloire de Dieu seul.

A peine est-il besoin, après cette esquisse, de dégager le plan du discours, assez lumineux par lui-même : exposé et, dans la mesure du possible, explication du mystère, — ses fruits dans l'âme chrétienne, — dispositions par lesquelles celle-ci peut et doit se mettre en état de les recueillir. On ne peut rien souhaiter de mieux ordonné et suivi, rien qui conduise par un chemin mieux tracé de l'enseignement théologique à l'exhortation morale.

Mais l'exécution surtout mérite de nous arrêter.

Faisons-y loyalement les parts du feu. Il y en a deux. Le vieux Pline a fourni au jeune prédicateur je ne sais quelle histoire de biches et de faons, qui est proprement un conte à dormir debout. Et le goût régnant des interprétations subtiles l'a conduit, bien gratuitement,

à voir un problème arithmétique dans le nombre des cent vingt disciples réunis dans le cénacle au jour de la Pentecôte. Puisque c'était un problème, il fallait le résoudre. Le prédicateur trouve cette solution ingénieuse et édifiante que, de même que 120 est le produit de 10×12, de même « si nous voulons recevoir le Saint-Esprit il nous faut multiplier et enrichir les douze articles de la foi par l'observation et exécution des dix commandemens de la loy ». Peut-être jugera-t-on qu'il y a plus de pythagorisme que de théologie chétienne dans ce symbolisme numérique un peu loin cherché.

A part cela, le discours, très précis dans sa partie théologique, est, en tout le reste, absolument exquis de grâce et de fraîcheur, de coloris aimable, de fine observation morale, d'onction pieuse. Il faudrait citer presque tout depuis l'exorde qui est une perle. Détachons-en du moins deux paragraphes.

Dans le premier, où il s'agit des effets produits dans l'âme par l'amour de Dieu lorsque la crainte de Dieu lui a préparé les voies, saint François de Sales est déjà tout entier sous un des plus heureux aspects de son aimable génie, je veux dire le don de comprendre et de peindre les spectacles de la nature et d'élever le cœur avec l'esprit de ces signes visibles aux invisibles réalités divines. « Ne vous est-il jamais advenu en une sèche et altérante sayson d'été de voir vos jardins à gueule bée, ouvrant, par manière de dire, la gorge pour recevoir la pluye, et ne venant point de secours du ciel à leur soif, enfin les herbes paslir et secher, les fleurs se ternir et faner? Les païsans alhors s'assemblent, font

des prières et processions pour impétrer l'amollissement du ciel et la desirée liqueur pour les champs. Mais voicy un vent impetueux et chaud, lequel ramassant toutes les exhalaisons ja relevées, trame une grosse et noire nuée qui semble voyler tout le ciel, dedans laquelle s'engendrant le tonnerre et brillant les esclairs, semble que bien tost, au lieu d'apporter soulagement aux fruictz de la terre, elle fracassera par la foudre, la gresle et la tempeste, ce peu de biens que la secheresse a laissé sur la terre. Alhors ces pauvres laboureurs en plus grand soucy, avec plus de souspirs et affligées affections, étendent leurs mains noyres au ciel, empoignans la chandelle beniste, prient le Createur de destourner son ire, representans la misère de la pauvre famille si ceste nuée vient à l'effect dont elle menace; quand voicy que goutte à goutte ceste nuée descend toute en pure eau, et abbreuve ces si alterees campaignes à souhait, ressemblant plus tost à une grosse rosëe qu'à une impetueuse pluye. Lhors le laboureur a bien dequoy loüer Dieu de voir son jardin et campaignes reverdoyer plus que jamais, les fleurs se redresser, et tous les fruitz, par manière de dire, reprendre l'haleyne que la chaleur leur avoit ostée, et représenter aux pauvres semeurs le banquet prœtendu[1] d'une abondante cueillette. » On ne saurait rien souhaiter de plus vivant et de plus achevé que ces deux tableaux de la vie rurale. La tendre sympathie du peintre pour la dure vie du travailleur des champs y ajoute une note profondément humaine. Et la haute signification de ces images ter-

1. *Prœtendu* signifie objet de leur *prétention*, objet qu'ils s'étaient proposé comme fin de leur travail.

restres dans la pensée de l'orateur en fait la plus touchante et la plus instructive des paraboles.

L'autre page que je citerai est encore une comparaison, celle-ci empruntée non plus à la nature, mais à la vie sociale, à un jeu fort à la mode en Savoie à la fin du XVIe siècle. On y saisira mieux encore un des caractères les plus frappants de la prédication de notre saint, je veux dire sa physionomie toujours vivante, jamais abstraite, sa parfaite adaptation à l'auditoire. Et le psychologue moraliste que nous admirons à chaque pages de l'*Introduction à la vie dévote* y entre en scène déjà tout formé à un si jeune âge. Enfin la compassion patriotique pour les maux de la pauvre Savoie, très menacée alors par la guerre, s'y montre de la manière la plus touchante et conduit le prédicateur patriote à rappeler à chacun de ses concitoyens le devoir trop oublié de travailler au salut de son pays par l'amendement de sa vie personnelle.

« Notre impœnitence vient d'une certaine courtoysie que chacun a envers soy-mesme. Chacun se flatte, chacun rejette la cause de nos maux sur le peché d'autruy, et me semble, à ouyr les discours que l'on va faisant en Savoye, que je vois jouer au change. — Et me soit permis de me servir de cest exemple, comme fraischement venu de la conversation ou il se joue. Il se rencontre quelquefois une trouppe de demoyselles vertueuses, lesquelles après avoir longtemps parlé et devisé ensemble, estant au bout de leur roole, ne le voulant dilater aux depens de celle-ci et de ceste là, se mettent à joüer quelque honneste jeu, comme au change des couleurs. Chacune prend sa couleur, et

est obligée de la garder du change, si que, si le jeu estant commencé on dict que le vert change, celle qui a pris le vert dira : ce n'est pas le vert qui change, c'est le gris; celle qui a le gris : ce n'est pas le gris qui change, c'est le bleu; et ainsi du reste et passent ainsi le tems a rejetter l'une sur l'autre le change, tant qu'il se faut retirer et que la conversation est rompue. — Il me semble, mes Frères, qu'en Savoye nous nous entretenons tous au jeu du change : car si vous parles au peuple, la noblesse aura le change, qui avec sa lascheté n'ose rien remontrer; si l'on parle à la noblesse, les ministres de justice auront le change qui se meslent de l'autruy ; si on parle aux justiciers, les soldats auront le change qui sont trop desbordés; si l'on parle aux soldats, les cappitaines auront le change, qui retiennent leurs payes, ou sont si avaricieux que pour desrobber eux-mêmes, ilz permettent à leurs soldatz de desrobber. Parlez aux cappitaines, les princes auront le change, qui ont tort de vouloir faire la guerre sans argent, ou qui n'advisent pas d'y mettre l'ordre au moins mal; et aucuns crient que tout le mal vient des prestres qui ne sont pas assez reformés. Ceux-ci sont les plus advisés, car il n'est permis de mesdire sans danger, en ce tems ou nous sommes, de personne sinon de l'Église, de laquelle chacun est censeur. En fin, nous joüerons tant à ce jeu si nous n'y advisons, qu'il nous faudra rompre cette conversation ; et comme nous avons veu courir des autres nations ça et la pour vivre, ainsy nous faudra il faire si nous ne prenons garde à nous mesmes. — Et que faut-il faire? Il faut bannir le peché de nous ; il faut faire la paix avec Dieu,

et nous aurons bien tost après la paix en la terre. Et quel peché faut-il chasser? Ah, je n'ay garde de dire qu'il faille chasser le peché des autres, affin de ne pas joüer au change aussi bien que les autres; mais je vous prieray que chacune die comme moi et parle à sa conscience propre et non pas à celle des autres : O mon ame, n'est-ce pas toy qui es cause de ce mal, qui as faict tant de pechés sur pechés, tant d'offenses, tant de laschetés que justement l'ire de Dieu est tombëe sur tout ce peuple? »

Cet étonnant coup d'essai, vrai coup de maître, ne nous montre pas seulement ce que l'éloquence sacrée fût devenue sous la plume et sur les lèvres de saint François de Sales si sa vie, comme celle de Bourdaloue par exemple, eût été consacrée tout entière à la prédication. Il nous donne, et déjà plus qu'en germe, quelques-uns des caractères les plus saillants de sa parole : le charme avec l'onction, la tendresse, la pénétration psychologique, la communication vivante avec l'auditoire, l'application à parler non pas en général et abstraitement comme parlerait un livre. mais selon les besoins particuliers, les dispositions, les capacités, les conditions et habitudes sociales des âmes qui l'écoutent, — ce qu'il appelait lui-même *alloqui hominem*, « parler à son homme », de telle sorte que chacun, se sentant visé, se sentît aussi engagé dans un dialogue où sa conscience fût mise en demeure de répondre intérieurement à l'orateur[1].

1. « Il monstroit », dit le célèbre Vaugelas, fils de son ami le président Fabvre, « un jugement admirable à observer toutes les circonstances requises soit du lieu, soit du tems, ou des

Tel il restera pendant trente années de prédication. L'âge, la dignité épiscopale, l'habitude d'un débit grave et un peu lent, soutenu par une action très noble, y ajouteront, sans rien retirer à la grâce, une autorité et une majesté paternelle qui frappèrent, qui touchèrent profondément tous les contemporains. Un seul trait est encore tenu dans l'ombre par la modestie du jeune orateur étonné de son redoutable ministère : la vigueur et l'énergie. Celui-là apparaîtra à son tour ; sa force n'a pas moins dominé les auditoires que sa douceur ne les a ravis. Il y a là, dans son éloquence comme dans sa doctrine, tout un côté qu'il faut du moins, avant de terminer ce chapitre, indiquer par quelque exemple.

Voici d'abord quelques lignes héroïques où le vieux chevalier, son père, eût bien reconnu son sang, à la différence près des combats terrestres aux combats spirituels : « Nostre Maistre choisit *la mort de la croix* pour nous affermir en la constance, nous monstrant par ce choix que nous ne nous debvons point ennuyer de la longueur ni de la quantité de nos souffrances puisqu'elles ne sçauroyent jamais entrer en comparaison avec celles qu'il a endurées pour nous. Il faut aggrandir nos courages, imiter celuy de nostre Capitaine, ne nous rendre jamais, ains combattre vaillamment jusques à la mort sans nous estonner de la quantité de nos ennemis[1]. »

Mais nulle part cet accent de vaillance, cette loyauté

personnes devant lesquelles il preschoit ; il ne disoit pas un mot qui ne servist. »

1. Vendredi saint, 1614.

à déclarer que le chemin de la vie chrétienne et surtout de la perfection chrétienne est un chemin de renoncement et de sacrifice, ne sont mieux marqués que dans les discours de Vêture ou de Profession religieuse. « Voyez-vous, » dit-il dans l'un d'eux, « nous n'avons point accoustumé de tromper les filles qui se présentent pour être receues dans les Religions, car nous leur disons qu'elles meurent en y entrant, et qu'il ne faudra plus qu'elles vivent à tout ce à quoy elles ont vescu au monde. Au monde vous viviez à vostre propre volonté, et maintenant il la faudra faire mourir; vous viviez en tous vos sens, désormais il faut qu'ils soyent morts. Vous ne possederez plus rien en propre, l'on ne preschera plus vos louanges, il ne sera plus fait aucune mention de vous non plus que si vous n'estiez plus au monde[1]. »

Dans un autre discours il revient sur la même pensée et la développe en une page qu'il faut citer tout entière :

« Non, on ne trompe jamais ces âmes. Car on leur promet qu'elles jouiront de la félicité éternelle, mais à condition qu'elles renonceront d'abord aux terriennes et périssables. On leur dit qu'il faut quitter la mayson de ses parents et sa patrie d'effect et d'affection pour n'en avoir jamais plus que celle de Nostre Seigneur. On leur promet les consolations que Dieu a accoustumé de donner à ceux qui le servent fidèlement, consolations qui sont très grandes, voire mesme dès ceste vie, mais à condition qu'elles renonceront à tous les play-

1. Sermon de vêture pour la fête de saint Claude, 6 juin 1617.

sirs sensuels pour licites qu'ils puissent estre. Nous leur disons : Si vous avez aymé à vivre selon vostre propre volonté et à faire estime de vostre propre jugement, desormais il ne le faudra plus, ains rien plus estimer que l'obéissance et la soumission. Nous leur mettons un voile sur la teste pour leur montrer qu'elles seront cachées aux yeux du monde, et si par le passé elles ont affecté d'estre conneües et estimées, désormais il ne se fera plus aucune mention d'elles ; le voile empeschera que l'on scache si elles sont belles, de bonne grace, ou aggréables, et partant il faut renoncer à l'affection qu'elles pourroyent avoir à tout cela. Nous leur disons qu'elles sont voirement appellées pour jouir de la félicité du Sauveur sur le mont de Thabor, mais après avoir été crucifiees avec luy sur celuy du Calvaire par une continuelle mortification d'elles-mêmes et volontaire acceptation, sans choix, des mortifications qui leur seront faittes. Et pour conclusion nous ne leur promettons pas qu'elles seront espouses de Nostre Seigneur glorifié sinon après qu'elles l'auront esté de Nostre Seigneur crucifié, non plus que nous ne leur présentons pas la couronne d'or sinon après qu'elles auront pris celle d'espines[1] »

1. Sermon de vêture pour la veille de l'Épiphanie, 5 janvier 1618.

CHAPITRE VI

LA CORRESPONDANCE ET LA DIRECTION

Les saints ont ce privilège, par-dessus les grands hommes qui ne sont que grands hommes, d'apparaître d'autant plus admirables et plus aimables qu'on les regarde de plus près. Qui *verrait leur âme* serait à la fois ébloui et ravi, parce que la flamme et la lumière sont plus vives en ce foyer central que dans leurs plus beaux rayonnements extérieurs; mais personne, sinon Dieu, ne voit leur âme. A défaut de cette vision, ce qui les révèle le mieux c'est le spectacle de leur vie quotidienne, toujours conduite par le pur amour de Celui qui est le suprême objet de l'amour; ce sont leurs entretiens intimes et non préparés où le dedans des sentiments et des pensées transparaît plus sincèrement qu'ailleurs; mais ce spectacle et ces entretiens passent avec eux et avec l'heureuse génération des témoins et des auditeurs contemporains. Ce qui en approche le plus, et qui nous reste, c'est leur histoire et leur correspondance. Nous avons essayé, en ce qui concerne notre saint, de raconter la première; nous voudrions maintenant donner quelque idée de la seconde.

Les lettres de saint François de Sales forment une

collection très considérable par le nombre[1], infiniment précieuse par la valeur du contenu, fort inégale par l'étendue des pièces qui la composent, depuis les plus courtes, qui sont de simples billets d'un tour exquis, jusqu'aux plus longues qui sont presque des traités. Plus des trois quarts sont des lettres de piété et de direction, adressées soit à des gens du monde, soit à des religieuses.

Il est là tout entier tel que nous aurions souhaité de le dépeindre, avec une tendresse de cœur qui s'associe à toutes les joies et à toutes les douleurs humaines, et qui peut dire avec saint Paul : *quis infirmatur et ego non infirmor?* « quelle âme souffre sans que je souffra avec elle? » avec une délicatesse à manier ces âmes, qui, les prenant où elles sont, veut résolument les conduire où elles doivent être, avec la pureté sans tache d'un cœur qui, aimant Dieu souverainement, n'aime les créatures qu'en lui et pour lui, avec une belle humeur qui épanouit et une vaillance qui encourage sans jamais rien cacher ni des épines de la route ni de la croix vers laquelle il faut monter.

I

Il est l'incomparable consolateur de toutes les afflictions et de tous les deuils, parce que non seulement il sait la source vraie et unique de la consolation, mais parce que c'est en pleurant lui-même, en pleurant de vraies larmes, qu'il mène ceux qui pleurent à cette source

1. L'édition que j'ai sous les yeux (Lyon et Paris, Mathon et Sarlit 1859) en donne près de neuf cents.

divine. Que nous sommes loin avec lui de ces *consolationes* où les philosophes de l'antiquité se sont essayés comme à des exercices oratoires, et qui ne sont que des considérations abstraites sur l'instabilité des choses et la mortalité humaine, comme si les maux qu'on souffre devenaient plus légers parce qu'une fatalité inéluctable les impose! Lui, il est vraiment *un* avec ceux qu'il console; les plaies qu'il va panser il a commencé par les faire siennes; et personne ne peut songer à lui dire, comme on fait souvent, *qu'il en parle bien à son aise*, n'ayant point connu par expérience les déchirements cruels et les vides affreux que la mort laisse derrière elle. On ne le peut pas parce qu'il en a connu plusieurs et qu'il a dû plus d'une fois, et comme fils et comme frère[1], prendre son cœur à deux mains pour l'offrir, tout saignant, en sacrifice au Dieu mort sur la croix; on ne le peut pas parce qu'on sent qu'il est tout entier par le cœur avec ces blessés qu'il relève et qu'il encourage « à ne pas se contrister comme ceux qui n'ont point d'espérance ».

Je ne veux citer qu'une seule de ces consolations adressée à sa vieille et vénérable amie, la présidente Brulart, à l'occasion de la perte de son fils, mort aux Indes au service du roi :

« Que mon âme est en peine de votre cœur, ma très chère mère! car je le vois, ce me semble, ce pauvre

1. Il faut lire les quatre lettres qu'il écrivit à deux parentes et à deux religieuses de la Visitation au sujet de la mort de son jeune frère, le baron de Torens, *qu'il aimait incroyablement*, — et, quelques mois plus tard au sujet de la mort de sa veuve une sainte de dix-neuf ans, fille de Mme de Chantal. Il n'y a rien de plus ému et de plus émouvant.

cœur maternel tout couvert d'un ennui excessif, ennui toutefois qu'on ne peut blâmer ni trouver étrange si l'on considère combien ce fils était aimable.

« Ma très chère mère, il est vrai, ce cher fils était un des plus désirables qui fut oncques; tous ceux qui le connurent le connaissaient ainsi. Mais n'est-ce pas une grande partie de la consolation que nous devons prendre ? Car, en vérité, il semble que ceux desquels la vie est si digne de mémoire et d'estime vivent encore après le trépas, puisqu'on a tant de plaisir à les ramentevoir et représenter aux esprits de ceux qui demeurent.

« Ce fils, ma très chère mère, avoit déjà fait un grand éloignement de nous, s'étant volontairement privé de l'air du monde auquel il était né pour aller servir Dieu, et son roi, et sa patrie en un autre nouveau monde. Sa générosité l'avait animé à cela, et la vôtre vous avait fait condescendre à une si honorable résolution, pour laquelle vous aviez renoncé au contentement de le revoir jamais en cette vie, et ne vous restait que l'espérance d'avoir de temps en temps de ses lettres. Et voilà, ma très chère mère, que sous le bon plaisir de la Providence divine, il est parti de cet autre monde pour aller en celui qui est le plus ancien et le plus désirable de tous, et auquel il nous faut tous aller chacun en sa saison et où vous le verrez plus tôt que vous n'eussiez fait s'il fût demeuré en ce monde nouveau parmi les travaux des conquêtes qu'il prétendait faire à son roi et à l'Église.

« En somme il a fini ses jours mortels en son devoir et dans l'obligation de son service. Cette sorte de fin est excellente, et ne faut pas douter que Dieu ne la lui

ait rendue heureuse, selon que, dès le berceau, il l'avait continuellement favorisé de sa grâce pour le faire vivre très chrétiennement. Consolez-vous donc, ma très chère mère, et soulagez votre esprit en adorant la divine Providence qui fait toutes choses très suavement, bien que les motifs de ses décrets nous soient cachés.

« Vous êtes quasi sur le départ pour aller où est cet aimable enfant. Quand vous y serez, vous ne voudriez pas qu'il fût aux Indes, car vous verrez qu'il sera bien mieux avec les anges et les saints qu'il ne serait avec les tigres et barbares. Mais en attendant l'heure de faire voile, apaisez votre cœur maternel par la considération de la très sainte éternité en laquelle il est et de laquelle vous estes toute proche. Et au lieu que vous lui écriviez quelquefois, parlez à Dieu pour lui, et il saura promptement tout ce que vous voudrez qu'il sache et recevra toute l'assistance que vous lui ferez par vos vœux et prières soudain que vous l'aurez faite et délivrée entre les mains de sa divine majesté.

« Vous ne sauriez croire combien ce coup a touché mon cœur ; car enfin c'estoit mon cher frère, et qui m'avait aimé extrêmement. J'ai prié pour lui, et le ferai toujours, et pour vous, ma très chère mère, à qui je veux rendre toute ma vie en particulier honneur et amour, de la part encore de ce frère trépassé. »

II

Ce consolateur est aussi un pacificateur. Nous savons avec quelle sainte prodigalité il se dépensait à ce ministère de réconciliation qui, d'ordinaire, s'exerce plus effi-

cacement par la parole que par la plume. Mais la distance ne lui fut jamais un prétexte à s'en dispenser; et les traces s'en trouvent, fréquentes et charmantes, dans sa correspondance.

C'est un fils repentant qu'il amène au pied d'un père jusque-là inexorable, rassemblant en deux pages tout ce qui est le plus propre à le fléchir. Il s'humilie par procuration devant la majesté paternelle, protestant que ce fils « veut meshuy vivre avec toute l'humilité et l'obéissance qu'il doit ». Il invoque le privilège d'une vieille amitié : « Donnez-moi, je vous conjure, monsieur, ce contentement que ce soit par mon entremise que ce bonheur arrive à ce fils, afin qu'il sache que je tiens un rang dans votre bienveillance aussi grand que celui que vous tenez en mon honneur et respect ». Enfin il parle en prêtre et en directeur de conscience : « Encore faut-il, monsieur, que j'ajoute à ma supplication ce mot de mon métier. Tandis que les pères exercent leur sévérité à l'endroit de leurs enfants par nécessité, ils leur doivent préparer de la douceur en leur volonté afin que la rigueur qui les a châtiés ne les accable pas, dégénérant en dureté [1]. »

Ce sont deux sœurs qui, vivant près l'une de l'autre, semblent avoir trouvé dans ce voisinage plus d'une occasion de petites querelles. Le bon saint leur écrit à toutes deux ensemble comme un père à des filles également chéries : « Non certes, il ne faut qu'une lettre pour deux sœurs qui n'ont qu'un cœur et qu'une prétention. Que cela vous est salutaire de vous tenir ainsi

1. Lettre CLXVII, 8 janvier 1610.

l'une à l'autre[1] ! » Qui saura lire entre les lignes devinera sans peine qu'il les complimente de la vertu qu'il veut leur inspirer. Et, en effet, le conseil est au bout. « Ce que Dieu a uni en sang et en sentiment est inséparable, tandis que ce même Dieu règne en nous. Or sus, vivez donc ainsi, mes très chères filles. Quel meilleur souhait puis-je faire pour vous ? Soyez comme avettes spirituelles qui ne portent que miel et cire dans leurs ruches. Que vos maisons soient toutes remplies de douceur, de paix, de concorde, d'humilité, de piété par votre conversation[2]. »

Ce sont deux grandes dames, mère et fille[2], celle-ci veuve et riche, celle-là pressée, ainsi que son mari, par des embarras d'argent, toutes deux ferventes chrétiennes (Mme de Dalet songeait déjà à entrer à la Visitation et réalisa plus tard son dessein), mais de caractère incompatible, la mère impérieuse, la fille indépendante, mises de plus aux prises par des questions d'intérêt, bref ayant tout ce qu'il faut pour vivre en parfaite union à force de vertu, ou, — ce qui fut le cas, — pour vivre en guerre continuelle faute de savoir se vaincre. Toutes deux faisaient confidence écrite de leurs griefs à l'évêque de Genève. Et celui-ci, entendant les deux cloches, avait quelque peine à dégager le son de la vérité vraie. De là des conseils qui, toujours inspirés par le même esprit, varient suivant qu'il est moins bien ou mieux informé. Il s'étonne de ces conflits entre personnes d'un tel mérite. « Je confesse », écrit-il à une amie commune, « que je ne sais comment il se peut

1. Lettre DCCCLXVI (sans date).
2. Mme Leloup de Montfant et Mme la comtesse de Dalet.

faire qu'une mère de tant d'esprit, de perfection et de piété, et une fille de grande vertu et dévotion, ne demeurent tout à fait unies en ce grand Dieu qui est le Dieu d'union et de conjonction; mais je sais bien pourtant que cela se fait[1]. »

Tout d'abord il veut, en principe, que le devoir filial, doublement sacré lorsqu'il s'agit d'assistance, soit largement pratiqué. « Cette dame se plaint que sa fille fait bourse à part parmi tant de peines et de travaux qu'elle voit à sa mère, sans la soulager de son assistance. Cela est tout à fait contraire à mes sentiments; il me semble qu'une fille qui a des moyens ne doit jamais les épargner pour sa mère[2]. » Il écrit dans le même sens, et avec plus de force encore à cette fille elle-même, toutefois sous la réserve de circonstances qu'il ignore et qui, présentant la situation sous un aspect différent, justifieraient une solution différente.

Ces circonstances existaient; il en eut connaissance quelques mois plus tard, et elles se résumaient en ceci : que le ménage du père et de la mère était un tonneau des Danaïdes d'où l'argent s'écoulait sans profit pour personne et au grand détriment des jeunes enfants de Mme de Dalet. Il reprit donc toute la question et adressa à celle-ci une véritable consultation, trop étendue pour qu'elle puisse être reproduite ici, mais dont nous pouvons bien dire qu'elle met d'accord avec une sagesse et une délicatesse parfaites le devoir maternel et le devoir filial. Il ne retire pas un mot de l'exhortation à rétablir la paix en poussant jusqu'à l'extrême limite les con-

1. Lettre CCCCLXXVIII. A la mère de Chastel, 25 avril 1621.
2. *Ibid.*

cessions à faire aux exigences et même aux caprices des mères. Il y disait délicieusement : « O mon Dieu, ma chère dame, qu'il faut faire de choses pour les pères et mères ! et comme il faut supporter amoureusement l'excès, le zèle et l'ardeur, a peu que je dise encore l'importunité de leur amour ![1] » Le fond de sa pensée reste le même. Mais comme, en pratique, il arrive que la vie commune met la vertu de douceur et de support mutuel à de trop fortes épreuves, bonnes à éviter si elles sont évitables, il suggère discrètement l'idée d'un domicile à part qui rendrait moins continus les contacts et les froissements. « Je ne vois pas comme ce ne serait pas plus à propos que vous demeurassiez à part, n'y ayant rien d'égal à la séparation des séjours pour conserver l'union des cœurs entre ceux qui sont de contraires quoi que bonnes humeurs et prétentions.[2] » Peut-être y a-t-il là un peu de malice à l'adresse des faiblesses humaines, et principalement des faiblesses féminines. Mais combien douce, indulgente et discrète !

III

Consolations, réconciliations, ce sont, dans cette vaste correspondance, de beaux épisodes répondant à des accidents particuliers de la vie humaine. Ce qui en occupe la partie de beaucoup la plus importante c'est la direction des âmes, tâche capitale dont on a vu la théorie dans un précédent chapitre et que les Lettres nous montrent en action avec une clairvoyance mer-

1. Lettre CCCCLXXIX. A Mme la comtesse de Dalet, 15 avril 1621.
2. Lettre CCCCLXXXII. A la même, 1621.

veilleuse, une sûreté parfaite de doctrine, une force persévérante que la tendresse rendait irrésistible comme celle d'une mère.

Il faut insister un peu sur ce dernier point.

Il disait un jour à ses filles de la Visitation qu'aimer le prochain comme soi-même est la loi commune et obligatoire de tous les chrétiens, mais que l'aimer plus que soi-même est la loi de la perfection évangélique. « Nostre Seigneur a dit cela luy-mesme ; *Aymez-vous les uns les autres ainsi que je vous ai aymés* ; car cela veut dire plus que vous mesmes. Et tout ainsi que Nostre Seigneur nous a tousjours préférés à lui-mesme, de mesme veut-il que nous ayons un amour tel les uns pour les autres que nous preferions tousjours le prochain à nous[1]. » Au service de cette loi de dévouement il apportait un cœur qui ne se donnait jamais à demi et jamais ne se reprenait, une bonté et une douceur qui obtenaient tout par amour et rien par rigueur, une effusion qui se traduisait spontanément en paroles de tendresse d'autant plus touchantes qu'on les sentait plus sincères. « Il n'y a pas d'âme au monde, comme je pense », écrivait-il à Mme de Chantal, « qui chérisse plus cordialement, tendrement et, pour le dire tout à la bonne foi, plus amoureusement que moi ; et même j'abonde un peu en dilection et ès paroles d'icelle, surtout au commencement.... Et néanmoins j'aime les âmes indépendantes et vigoureuses et qui ne sont pas efféminées, car cette si grande tendreté brouille le cœur et l'inquiète. C'est merveille comme j'accommode

1. *Entretiens spirituels* : entretien IV, de la cordialité (éd. d'Annecy, t. VI, p. 57).

tout cela ensemble[1] ». Et cette tendresse si profondément sentie, si volontiers exprimée, si bien proportionnée aux besoins des âmes et à ses saintes ambitions pour leur progrès dans la voie des parfaits, était plus pure que le cristal et plus limpide que les eaux de son cher lac d'Annecy. Elle était absolument spirituelle ; et, si l'on cherche un mot qui la peigne tout entière, on n'en trouvera pas de plus fidèle que celui d'*angélique*.

Direction et dévotion sont, dans la pensée de saint François de Sales, termes corrélatifs. La dévotion est pour lui quelque chose de plus que la fidélité à observer les préceptes de la loi divine. « Elle est une générale inclination et promptitude à faire ce qu'on connaît être agréable à Dieu. Ceux qui sont simplement gens de bien[2] cheminent en la voie de Dieu ; mais les dévots courent ; et quand ils sont bien dévots ils volent[3]. » Ce sont ceux-là qui, entre tous les autres, ont besoin de la direction, par cette raison très simple que la conscience, si elle suffit habituellement à distinguer le bien du mal et le licite de l'illicite, nous éclaire moins sur la route à suivre pour avancer dans la perfection, chacun selon l'état où la Providence nous a placés. Les âmes que dirigea notre saint furent donc, en général, des âmes animées du désir de la perfection chrétienne et morale ; et cela, pour le dire en passant, ne contribue pas peu à la beauté de ses entretiens épistolaires avec elles. Nous y respirons l'air des sommets ; nous sentons

1. *Lettres* (éd. ancienne, l. VI, lettre XXIII).
2. Entendez, au sens chrétien du mot.
3. Lettre à la présidente Brulart, 3 octobre 1601.

que nous avons affaire à une élite, et, si je l'osais dire, à une Garde Impériale de la Grande Armée chrétienne.

Dans cette belle troupe je distingue dès les premières années de la correspondance deux sœurs qui méritent une mention spéciale. Notre saint, à la suite du Carême qu'il prêcha à Dijon en 1604 avec grand succès et grand fruit, avait noué des relations d'amitié avec les meilleures familles de cette ville parlementaire, notamment avec le Président Bourgeois de Crépy, également vénérable par son grand âge et sa haute vertu. De ees deux filles, l'une, — l'aînée, croyons-nous, — avait épousé un magistrat qui devint le président Brulart, l'autre était abbesse du Puits d'Orbe. Toutes deux se placèrent, autant qu'on pouvait le faire à distance, sous la direction du saint ami de leur père; et nous avons plusieurs lettres de lui à l'une et à l'autre, dix à la Présidente, quinze à l'abbesse; ce sont deux trésors spirituels.

La première chose qui nous y frappe c'est que sa direction, quant à l'esprit, quant au but, quant aux moyens généraux, est substantiellement la même bien que l'une des deux sœurs soit dans le monde et l'autre dans le cloître.

Dans sa première lettre, très étendue, à Mme Brulart, après avoir donné de la dévotion la définition que nous venons de rapporter, il révèle tout de suite l'obstacle principal, unique à vrai dire, l'attachement à la volonté propre, — et après l'obstacle le but, qui est le dépouillement de soi et de son propre vouloir, — et, d'après le but, la nature de l'effort à faire non pas une fois pour toutes, mais toujours. « A mesure que nous aurons

moins de propre volonté, celle de Dieu sera plus aisément observée.... Pour porter chacun sa croix, Notre-Seigneur veut que chacun renonce à soi-même, c'est-à-dire à sa propre volonté. Je voudrais bien ceci et cela, je serais mieux ici et là ; ce sont tentations. Notre Seigneur sait bien ce qu'il fait, faisons ce qu'il veut, demeurons où il nous a mis. » A cette condition la dévotion acquérera le caractère qui la complète et à quoi saint François de Sales tient plus qu'on ne saurait dire, elle sera joyeuse. « Si je n'étais pas évêque, peut-être sachant ce que je sais, je ne le voudrais pas l'être ; mais l'étant, non seulement je suis obligé de faire ce que cette pénible vocation requiert mais je dois le faire joyeusement, et dois me plaire en cela et m'y agréer[1].

Ailleurs il lui recommande de ne se troubler ni décourager des imperfections et des fautes qu'elle constate dans ses sentiments et dans sa conduite. « Non, ne vous fâchez point ni ne vous étonnez point ; car bien qu'il les faille rejeter et détester pour s'en amender, il ne faut pas s'affliger d'une affliction fâcheuse, mais d'une affliction courageuse et tranquille, ce qui engendre un propos bien rassis et solide de correction[2] ».

Il dit les mêmes choses à l'abbesse du Puits d'Orbe. Il les dit sur la nature de la dévotion qu'il définit presque dans les mêmes termes, sur la paix de l'âme que rien ne trouble sinon l'amour-propre et l'estime que nous faisons de nous-mêmes : « Que veut dire que, s'il nous arrive quelque imperfection ou péché,

1. Lettre DCCXXXV, octobre 1604.
2. Lettre DCCXXXIX, janvier 1608.

nous sommes étonnés, troublés ou impatients? Sans doute c'est que nous pensions être quelque chose de bon, résolu et solide, et partant, quand nous voyons par l'effet qu'il n'en est rien et que nous avons donné du nez en terre, nous sommes troublés, offensés et inquiétés. Que si nous savions bien qui nous sommes, au lieu d'être ébahis de nous voir à terre, nous nous étonnerions comment nous pouvons demeurer debout. » — Il les dit sur la guerre sans trève qu'il faut soutenir contre la volonté propre et contre toutes les passions qui ont leur principe dans cette attache à nous-mêmes : « Quand Notre Seigneur nous sépare de ces passions si mignonnes et si chéries, il semble qu'il écorche le cœur tout vif, c'est la dernière peau qu'il arrache du vieil homme ». — Il les dit sur la paix qu'il faut conserver au milieu de cette guerre et de « tout cet esbattement d'esprit[1] ». — Il les dit enfin sur cet esprit de *joie* et d'épanouissement qui est le dernier trait de la vraie dévotion : « Oui, ma fille, je vous le dis par écrit aussi bien que de bouche, réjouissez-vous tant que vous pourrez en bien faisant, car c'est double grâce aux bonnes œuvres d'être bien faites et d'être faites joyeusement[2]. »

C'est là le fond commun de cette direction vaillante. A partir de là elle se bifurque sans changer d'esprit, afin de s'adapter à la diversité des formes de vie d'où résulte la diversité des chemins à suivre pour tendre à la perfection.

A la Présidente et, en elle, à toutes les personnes qui

1. Lettre LI, avril 1604.
2. Lettre LXXXIX, mai 1606.

vivent dans le monde et dans l'état du mariage, il recommande sur toute chose d'aimer cet état où Dieu les a placées et les veut. Il devine, il sait par expérience que, plus ces âmes sont ferventes, plus elles sont exposées à jeter un regard de pieuse envie sur la condition plus haute de celles qui ont choisi la meilleure part; et il les détourne avec force de ce qu'il appelle crûment une tentation : « Je voudrais que vous considérassiez combien de saints et de saintes ont été en votre vocation et état, et qu'ils s'y sont tous accommodés avec grande douceur; que cela vous anime. Il faut aimer ce que Dieu aime, or il aime votre vocation; aimons-la bien aussi, et ne nous amusons pas à penser sur celle des autres. Faites donc diligemment le service de la vôtre et vous mettez en esprit aux pieds de Notre Seigneur, lui disant : Mon Seigneur, soit que je coure, soit que je m'arrête, je suis toute vôtre et vous à moi; vous êtes mon premier époux; et tout ce que je ferai, c'est pour vous. » Et c'est à quoi se rapportent et s'adaptent tous ses conseils, depuis le règlement de ses exercices spirituels jusqu'à celui de sa maison. Il veut que sa vie prêche, et il insiste avec autant de force que de grâce sur l'apostolat de son bon exemple : « Faites honneur à votre dévotion; rendez-la fort aimable à tous ceux qui vous connaîtront; faites qu'un chacun en dise du bien[1] ». Ainsi parlait-il lorsque tout semblait sourire à cette vie déjà déclinante. Quand viendra le temps des grandes épreuves maternelles, nous savons avec quelle force et quelle

1. Lettre DCCXXXV.

tendresse il rappellera à la vieille chrétienne les leçons du Calvaire.

A l'abbesse, il ne se lasse pas d'enseigner *le souffrir* et *l'agir* en conformité avec le bon vouloir divin, — le *souffrir*, car elle était atteinte d'une plaie à la jambe qui résistait à tous les remèdes et qu'une douloureuse opération ne parvint pas à guérir, — *l'agir*, car elle était engagée, pour remplir le devoir de sa charge, dans la difficile entreprise de réformer son monastère où s'étaient introduites des habitudes de relâchement fort contraires à l'esprit et à la lettre même de la règle bénédictine.

Rien de plus touchant, de plus paternel et de plus virilement chrétien que les conseils qu'il lui donne pour pratiquer *l'art de bien souffrir*. Rien de plus sage, de plus saintement habile que le plan de campagne qu'il lui recommande pour ramener sa communauté à la ferveur primitive. Avant tout, travailler à réaliser en elle-même, et pour elle-même, et pour Dieu, ce type de la religieuse parfaite qu'elle veut faire revivre dans son monastère, et se sanctifier pour sanctifier ses filles. — Ne pas prétendre tout faire à la fois et tout emporter de haute lutte. — Ne pas « donner l'alarme », en exhibant du premier coup tout un plan de réformes contre lequel se raidiraient « les esprits chatouilleux », mais procéder par gradation. — Donner si bien l'exemple de la régularité que sa contagion gagne les autres et que la généreuse pensée germe en elles « de se réformer d'elles-mêmes ». — Exercer souvent l'autorité, mais « en choses fort petites, douces et légères, et par là dessus les en louer modestement ». — Présenter

l'ordre sous forme de désir : *Ma chère sœur, si je vous prie de ceci ou de cela, ne le ferez-vous pas bien pour l'amour de Dieu?* et les appeler ainsi à l'obéissance en termes d'amour. Ce sont là, dit-il, *ses artifices*[1].

Artifices de colombe plutôt que de serpent, et bien dignes de celui « qui eût donné vingt serpents pour une colombe ». Artifices qui réussirent; le plus bel ordre et la plus belle ferveur finirent par régner dans l'heureux monastère. Sept ans plus tard la zélée abbesse, aux yeux de qui rien n'était fait tant qu'il restait quelque chose à faire, confiait à son saint guide quelques difficultés qui restaient encore. Et lui qui, se troublant moins qu'elle, pensait comme elle et eût pris volontiers pour devise *Semper excelsior*, lui répondait avec une familiarité presque militaire : « Ma très chère fille, il faut reprendre votre premier courage et *plutôt mourir que de démordre* ». Et en même temps il l'encourageait par l'expérience du passé : « Hé bien, ma chère fille, la multitude des difficultés vous fit peur, et vous eûtes des pensées de tout quitter. Cependant vous avez vu que tout est fait; il en sera de même en tout le reste; la persévérance vaincra tout[2]. »

A côté de ces directions si efficaces, si fécondes en beaux fruits de vertu pour toute une famille ou toute une maison religieuse, c'est une grande tristesse d'en rencontrer une autre qui ne fut pas moins pleine de promesses, mais qui, interrompue par la mort du di-

1. Lettre LXII, octobre 1604.
2. Lettre CXCIV, avril 1611.

recteur, devait être bientôt stérilisée et dévoyée par une influence contraire.

Angélique Arnaud, fille du célèbre avocat et sœur du docteur janséniste que Boileau appellera *le grand Arnaud*, avait été fort irrégulièrement choisie, à l'âge de sept ans et quelques mois, pour coadjutrice par l'abbesse de Port-Royal. A dix ans et demi elle prit possession de l'abbaye; son père avait obtenu pour elle les Bulles canoniques en la vieillissant de sept ans. Pendant les années qui suivirent, sa vie d'enfant, puis de jeune fille fut aussi païenne et profane qu'elle la pouvait mener avec convenance[1]. A quinze ans, prenant sa profession en dégoût, elle délibéra, — c'est elle-même qui le raconte, — « de quitter Port-Royal et de s'en retourner au monde sans en avertir son père et sa mère pour se retirer du joug qui lui était insupportable et se marier quelque part ». Une grave maladie rompit ces projets. Puis son père, se doutant peut-être de quelque chose et aussi peu scrupuleux vis-à-vis d'elle qu'il l'avait été vis-à-vis de Rome, lui fit signer, sans qu'elle eût le temps de le lire, un papier qui contenait le renouvellement de ses vœux de religion. De retour à son monastère, elle traîna quelque temps, partagée entre des pensées contraires. Puis, soudain, un sermon de Carême qui avait pour sujet les anéantissements du Verbe incarné en sa naissance et dans sa crèche toucha si profondément son cœur que, dès ce moment, « elle se trouva plus heureuse d'être religieuse qu'elle ne s'était estimée malheureuse de l'être »

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, p. 92.

Avec toute l'impétuosité de son ardente nature, elle se jeta dans des austérités excessives; elle voulut se démettre de sa dignité d'abbesse; et n'ayant pu faire consentir à ce dessein ceux qui avaient autorité sur elle, elle s'appliqua, avec une énergie devant laquelle tout céda, à la réforme de son monastère, puis, en 1618, à la réforme de celui de Maubuisson où le relâchement était grand.

Ce fut à cette époque qu'elle désira vivement connaître le saint évêque de Genève, qui faisait à Paris son dernier séjour. Lui, qui ne savait se refuser à personne, vint à Maubuisson, y prêcha et y donna la confirmation. « Si j'avais eu grand desir de le voir, écrit-elle, sa vue m'en donna un plus grand de lui communiquer ma conscience; car Dieu était vraiment et visiblement en lui[1]. » De son côté saint François de Sales se sentit spécialement incliné vers cette âme ardente et généreuse, altière sans doute, attachée à son sens, fort éloignée de ce renoncement à l'esprit propre qui est la condition de la sainteté, dépourvue de cette paix intérieure qui est la condition du progrès, orgueilleuse jusqu'en son humilité, mais avide de sacrifice et capable des plus hautes vertus si ces puissantes facultés étaient disciplinées et assouplies. Il la mit en commerce d'amitié avec Mme de Chantal, autre âme virile, mais en qui tous les sentiments, toutes les pensées, toutes les visées étaient ramenées au plus bel ordre et au plus harmonieux équilibre. Lui-même, après plusieurs entretiens et plusieurs jours passés de

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, p. 116.

suite à Maubuisson, continua à la diriger par d'admirables lettres dont dix ont été publiées. Elle s'y peint par les conseils mêmes qu'elle reçoit et qu'elle avait sollicités. Et la cordialité de ces relations épistolaires apparaît avec une grâce exquise dans ces premières lignes de la troisième lettre : « Il n'y aura donc plus en moi de *monsieur* pour vous, ni en vous de *madame* pour moi ; les anciens cordiaux et charitables noms de père et de fille sont plus chrétiens, plus doux et d'une plus grande force pour témoigner la dilection sacrée que Notre Seigneur a voulu être en nous[1] ».

Avant tout, allant au plus pressé, il lui recommande la paix dans l'humilité, dans la simplicité et dans le confiant abandon à la conduite de Dieu. « Je dis à cette chère fille que le chemin qu'elle doit suivre n'est point extraordinaire, car c'est une très humble, paisible et forte douceur. Elle ne doit en sorte quelconque penser si elle sera des âmes basses ou des hautes, mais se reposer en Dieu, marchant devant lui en simplicité et humilité. Qu'elle ne regarde point où elle va, mais avec qui elle va : avec son époux, son roi et son Dieu crucifié. C'est aller avec l'époux crucifié que de s'abaisser et s'humilier, se mépriser soi-même jusqu'à la mort de toutes nos passions, et je dis jusqu'à la mort de la croix. Mais cela doit être pratiqué doucement, paisiblement, constamment et non seulement suavement, mais allègrement et joyeusement[2]. »

Cet esprit doit exclure toute recherche littéraire dans

1. Lettre cccx, septembre 1619.
2. Lettre cccxci, juin 1619.

les lettres intimes qui ont pour objet le progrès spirituel : « Ne prenez point garde à bien bâtir vos lettres pour me les envoyer ; car je ne cherche pas les beaux édifices ni le langage des anges, ains le nid des colombes et le langage de la dilection[1] ».

Mais ne croyez pas qu'il veuille étouffer cette rare intelligence et réduire ces nobles ambitions à quelque chose de vulgaire. Non certes : « Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, Dieu a jeté les yeux sur vous pour se servir de vous en choses de conséquence et vous tirer à une excellente sorte de vie[2] ». Ce qu'il ne veut pas ce sont les vains entortillements d'esprit, la fureur de s'analyser soi-même, tout ce qui empêche d'aller *bellement* et droitement son chemin[3] avec une confiance de petit enfant qui bannit le trouble et l'inquiétude. « Servons bien Dieu aujourd'hui ; demain Dieu y pourvoira. N'ayez point de souci du lendemain ; car Dieu qui règne aujourd'hui régnera demain[4]. »

Voilà pour l'esprit intérieur et pour les moyens « d'avancer au pur et courageux, mais humble et doux amour divin[5] ». Et ce dedans, bien réglé, réglera le dehors : « Apprivoisez petit à petit la vivacité de votre esprit à la patience, douceur et affabilité parmi les niaiseries, enfances et imperfections féminines des Sœurs qui sont tendres sur elles-mêmes et sujettes à tracasser autour des oreilles des mères. Prenez garde

1. Lettre CCCXCI, juin 1619.
2. Lettre CCCX.
3. Lettre CCCCXXXIII.
4. Lettre CCCCXIII, septembre 1619.
5. *Ibid.*

à ces mots de *sot* et de *sotte*; et pratiquez soigneusement la *débonnaireté*[1]. »

Mais le saint directeur sait que cela est plus vite dit que fait. « Oui; il est vrai que vous avez toujours dedans le cœur une invariable résolution d'être toute à Dieu, mais aussi que cette grande activité naturelle vous fait sentir une grande vicissitude de saillies. » Et il n'a garde de s'en étonner, sachant bien « qu'elle n'a aucune volonté de nourrir ses inclinations revêches, vaines et un peu mutines.... — Ne serais-je pas un déloyal arrogant si je ne regardais cette chère fille en douceur parmi les efforts qu'elle a faits de s'affermir en la douceur, en l'humilité, en la simplicité[2]. »

On ne s'étonnera pas que la jeune abbesse, se connaissant elle-même et expérimentant le bien que de tels conseils faisaient à son âme ait éprouvé l'ardent désir de déposer sa crosse et d'entrer à la Visitation où l'esprit qui les avait dictés se respirait comme une atmosphère. Elle s'en ouvrit à Mme de Chantal qui entra pleinement dans ses vues. Le saint évêque, qui poussait la discrétion jusqu'au scrupule lorsqu'il s'agissait de recevoir dans sa modeste compagnie quelque personne considérable appartenant déjà à un autre ordre, n'écarta pas absolument ce projet, mais il renvoya la décision au Saint-Siège qui seul avait droit d'autoriser le passage. Il était, hélas! aux dernières étapes de sa vie. Et quelque temps après sa mort la mère Angélique Arnaud tombait sous une direction qui, loin

1. Lettre CCCCXV, septembre 1619.
2. Lettre CCCCXXII, décembre 1619 et lettre CCCCLIII, mai 1620.

de continuer l'œuvre commencée, la faussa totalement, celle de l'abbé de Saint-Cyran, « qui, plus orgueilleux et plus extrême encore qu'elle ne l'était elle-même et manquant, quoi qu'on en ait dit, des qualités qui font les directeurs, au lieu de l'apaiser comme faisait saint François de Sales, l'aiguillonna encore, ajouta ses ardeurs à celles déjà trop grandes de sa pénitente, lui brouilla l'esprit avec les discussions sur la grâce, la jeta dans l'hérésie où elle porta la passion de son âme, l'exagération de son caractère, l'opiniâtreté de son sexe, et, gardant parmi ces ruines quelques éclairs de beauté morale, restant grande encore au milieu de cette hérésie étroite et chagrine qui n'était pas faite pour elle, devint le type le plus complet de ces vierges dont l'archevêque de Paris disait qu'elles étaient pures comme des anges, mais orgueilleuses comme des démons[1]. »

1. Bougaud, *Histoire de sainte Chantal*, chap. xx.

CHAPITRE VII

LA DIRECTION (SUITE). — SAINTE JEANNE FRANÇOISE DE CHANTAL ET L'ÉTABLISSEMENT DE LA VISITATION

La correspondance de saint François de Sales avec sainte Jeanne-Françoise de Chantal est le chef-d'œuvre de sa correspondance. La direction de cette sainte par ce saint est le chef-d'œuvre de sa direction. L'établissement de la Visitation dont il fut le père et dont elle fut la fondatrice est une des plus admirables pages de l'histoire de l'Église et de l'histoire des âmes. Il est impossible, en terminant cette biographie, de ne pas consacrer à un si beau sujet un chapitre à défaut d'un livre. Le livre d'ailleurs n'est plus à faire; l'*Histoire de sainte Chantal* par l'abbé Bougaud a depuis longtemps pris sa place au premier rang des œuvres hagiographiques contemporaines. Nous serions trop payé de notre peine si cette courte esquisse augmentait encore le nombre déjà très considérable des lecteurs de ce grand ouvrage.

I

Le récit des belles et heureuses années de la jeune baronne de Chantal, châtelaine, épouse et mère, n'ap-

partient pas à notre sujet. Il suffit de rappeler que, devenue veuve en plein bonheur par un accident de chasse, et brusquement précipitée d'une vie où tout lui souriait dans les larmes et les deuils du veuvage, elle se consacrait depuis cinq ans, avec un cœur brisé, mais avec une fermeté inébranlable, à tous les devoirs de la chrétienne, de la mère, de la fille... et de la belle-fille, ces derniers les plus difficiles et les plus méritoires de tous; car on ne saurait imaginer de caractère plus fâcheux que celui de son beau-père, le vieux baron de Chantal qui ne pouvait se passer d'elle, et ne négligeait rien pour lui rendre la vie insupportable.

Ce fut en 1604 qu'eut lieu sa rencontre avec le saint évêque de Genève. Jamais la main de la Providence ne fut plus reconnaissable derrière le voile du hasard qui amena cette rencontre. Et nous devons prévenir ceux qui ont un parti pris contre le surnaturel, — par où nous entendons ici l'intervention directe et miraculeuse de Dieu dans les choses humaines, — qu'il est impossible de rayer le surnaturel d'une histoire où il a sa place parfaitement authentique.

En 1603 donc, saint François de Sales fut invité par le maire et le corps de ville de Dijon à venir y prêcher le carême de 1604. Il accepta tout de suite avec une extrême ardeur, « décidé », répondit-il, « à forcer tous les empêchements et à rompre toutes les difficultés plutôt que de ne pas arriver au jour qu'on lui marquait ». Tous ses amis cependant l'en détournaient, un en particulier auquel il avait coutume de beaucoup déférer. Mais il se sentait « tellement tiré par Dieu à

ce béni voyage que rien ne put l'arrêter ». Le pourquoi de cet extraordinaire attrait, il eût été très en peine de le dire. Nous savons seulement qu'une considération bien digne de lui vint s'y ajouter. Son église était en procès avec l'église de Bourges, et l'archevêque nommé de cette métropole habitait encore Dijon. Il pourrait certainement l'y voir, et peut-être éviter, par des entretiens amiables, ces contestations judiciaires dont il avait horreur surtout entre gens d'Église.

Or cet archevêque élu s'appelait André Fremyot. Il était fils de Bénigne Fremyot, président au parlement de Dijon, une des plus belles figures de magistrat intègre, patriote et chrétien que nous offre ce siècle, où elles ne sont pas rares. Et il était frère de la baronne de Chantal.

De son côté le président, heureux d'offrir à sa pieuse fille une des seules fêtes dont elle se souciât désormais, l'invita à quitter, pour le temps du carême, le château de Monthelon où elle résidait avec son terrible beau-père, et à venir entendre le prélat dont on vantait partout la sainteté, la doctrine et l'éloquence.

Dès le premier sermon auquel elle assista, il la remarqua, assise en face de lui. Il ne l'avait jamais vue, il ignorait son existence ; *et il la reconnut.*

Quelque temps avant son départ pour Dijon, il était allé se recueillir et se préparer à sa grande tâche au château de Sales. Un jour, méditant seul dans la chapelle du château, il eut une vision dans laquelle il lui fut révélé qu'il serait un jour le fondateur d'un ordre de religieuses. Il y vit distinctement les personnes principales par qui cet ordre devait commencer. La

première, grande et grave de visage, portait le costume des veuves. Il garda le souvenir de ses traits; et il les retrouva à Dijon en la personne de l'attentive auditrice dont le nom lui était inconnu.

Tous les historiens rendent témoignage de ce fait, à côté duquel il y en a un second qui le complète. Quelque temps auparavant, la baronne de Chantal, passant à cheval par un grand chemin, eut la vision d'un homme dont elle n'avait jamais vu les traits; il était vêtu en évêque; sa figure était angélique et *ne respirait que l'air du ciel.* Et elle entendit une voix qui lui dit : « Voici le guide bien-aimé de Dieu et des hommes entre les mains duquel tu dois reposer ta conscience[1] ».

Elle était, dès cette époque, très avancée dans les voies de la perfection chrétienne; elle avait, presque au lendemain de son veuvage, fait le vœu de chasteté perpétuelle; elle s'était affiliée au tiers ordre de Saint François d'Assise; elle avait réglé l'emploi de ses journées de façon à consacrer à la prière et à la visite des pauvres presque tout le temps que ne réclamaient pas l'éducation de ses enfants et l'accomplissement de ses devoirs de belle-fille; enfin elle avait accepté avec un courage héroïque le rude purgatoire qu'était pour elle le séjour permanent à Monthelon. Malheureuse-

1. Ces deux visions, dont furent favorisés saint François de Sales et sainte Chantal, ont été, dans leurs deux procès de canonisation, l'objet de la plus sérieuse et de la plus sévère enquête. On a entendu, sur chacun des deux faits, un nombre considérable de témoins auriculaires dont les dépositions unanimes ne permettent pas l'ombre d'un doute à leur égard. (Bougaud, *Histoire de sainte Chantal*, t. I, p. 106.)

ment pour sa paix intérieure et pour son progrès spirituel, elle était assez mal tombée dans le choix d'un directeur. Conseillée par de pieuses amies, elle s'était mise sous la conduite d'un religieux qui, la lançant dans des austérités excessives auxquelles la portait déjà son ardeur de sacrifice, et l'assujettissant à des exercices très absorbants de prières et de méditations, ne sut rien faire pour mettre au large et pour établir dans la paix sereine de l'amour cette âme ardente et tourmentée de mille peines intérieures. Esprit impérieux en même temps qu'étroit, il lui avait imposé le vœu déraisonnable et nul de rester *in perpetuum* sous sa direction et de ne jamais s'ouvrir à personne qu'à lui de ses états intérieurs. Ce qu'elle souffrit sous ce joug ne se peut dire. Et lorsqu'elle eut *reconnu* saint François de Sales, lorsque plusieurs entretiens avec lui dans la maison de son père eurent achevé de lui montrer qu'il était bien le guide divinement annoncé, longtemps encore sa conscience flotta douloureusement entre l'appel impossible à méconnaître et les obligations imaginaires qu'on n'avait pas eu le droit de lui imposer. Les premières lettres qu'elle écrivit au saint évêque après son départ, — et qui malheureusement furent détruites par elle-même, — portaient la trace de ces torturants scrupules devant lesquels il s'arrêta quelque temps lui-même avec une extrême discrétion. Il les leva enfin et accepta dans sa plénitude la conduite de cette nouvelle fille spirituelle qui, désormais et pendant bien des années, occupera la première place dans sa correspondance.

Cette correspondance est incomparablement belle :

aucune partie des œuvres de notre saint ne nous fait pénétrer plus avant dans l'intimité de son esprit, de sa doctrine et de son cœur; aucune ne fait éprouver plus péniblement à l'historien l'embarras de choisir lorsqu'il voudrait tout prendre.

Dès la première lettre, — qui n'est pas encore d'un directeur qui commande, mais seulement d'un ami qui conseille, — les principes fondamentaux de cette direction future se laissent voir. « Plus je me suis éloigné de vous selon l'extérieur, plus me sens-je joint et lié selon l'intérieur et ne cesserai jamais de prier notre bon Dieu qu'il lui plaise de parfaire en vous son saint ouvrage, c'est-à-dire le bon désir et dessein *de parvenir à la perfection de la vie chrétienne*.... En tout et partout je désire que vous ayez une sainte liberté d'esprit touchant les moyens de vous perfectionner; pourvu que les colonnes en soient conservées et affermies, il n'importe pas beaucoup comment.... Gardez-vous des scrupules, des empressements et des inquiétudes, car il n'y a rien qui nous empêche plus de cheminer en la perfection. Tenez-vous fort en la présence de Dieu. Jetez doucement votre cœur ès plaies de Notre-Seigneur et non pas à force de bras. Ayez une extrême confiance en sa miséricorde et bonté, et qu'il ne vous abandonnera pas; mais ne laissez pas pour cela de vous bien prendre à sa sainte croix [1]. »

Dans la lettre suivante, il fixe avec une délicatesse et une précision parfaites le caractère du lien indissoluble et sacré qui désormais l'attache à elle. « Je ne

1. Lettre du 3 mai 1604.

vous saurais pas expliquer ni la qualité ni la grandeur de cette affection que j'ai à votre service spirituel: mais je vous dirai bien que je pense qu'elle est de Dieu, et que pour cela je la nourrirai chèrement, et que tous les jours je la vois croître et s'augmenter notablement. Me voilà tout vôtre; Dieu m'a donné à vous. Le lien de la charité et vraie amitié chrétienne qui est entre nous est appelé par saint Paul le lien de perfection. Et vraiment il l'est aussi; car il est indissoluble; il prend de nouvelles forces par la durée; il est exempt du tranchant de la mort. Voilà notre lien, voilà nos chaînes, lesquelles plus elles nous serreront et presseront, plus elles nous donneront de l'aise et de la liberté; rien de si pliable que cela, rien de si ferme que cela[1]. »

Ainsi est tracé dès le début le double programme; et c'est dans cet esprit que va s'ouvrir devant la pieuse veuve une carrière où chacun de ses pas sera un progrès sous la conduite d'un guide à qui son âme deviendra de plus en plus chère.

Les dernières hésitations furent enfin levées non par correspondance, mais à la suite de longues et sérieuses entrevues qui eurent lieu à Saint-Claude; ce fut là que le saint évêque se chargea, officiellement et avec une certaine solennité, de l'âme de la sainte veuve *pour en répondre devant Dieu*. Un scrupule restait à celle-ci, la crainte de détourner celui-là de devoirs plus importants en l'encombrant du soin d'une âme aussi chétive que la sienne. Il la rassura en quelques lignes comme

1. Lettre du 23 juin 1604.

il savait les écrire. Et, de retour à Annecy, le premier exercice de sa charge volontaire fut de lui envoyer un règlement bon à méditer pour ceux qui croient que sa direction était molle à cause qu'elle était aimable, pour ceux aussi qui veulent se faire une idée de ce que pouvait être, en ce temps-là, la vie d'une femme chrétienne appartenant encore au monde[1].

Les quatre chapitres de ce règlement sont : la prière et les exercices de piété, les pénitences et mortifications corporelles, le soin des malades et des pauvres, les devoirs de mère et de fille. Mais les prescriptions qu'ils contiennent ne seraient qu'une lettre morte si elles n'étaient vivifiées par l'esprit intérieur qui leur donne leur valeur, *esprit de douceur et d'amour avec lequel il faut tout faire*. Et quelques-unes d'entre elles mettraient la vie trop à l'étroit et seraient une source d'interminables inquiétudes de conscience si elles étaient imposées avec une aveugle et inflexible rigueur. Saint François de Sales ne veut en aucune façon qu'elles aient ce caractère qui en ferait des moyens allant contre le but. « S'il vous advient de laisser quelque chose de ce que je vous ordonne, ne vous mettez point en scrupule ; car voici la règle de notre obéissance écrite en grosses lettres :

IL FAUT TOUT FAIRE PAR AMOUR ET RIEN PAR FORCE.

IL FAUT PLUS AIMER L'OBÉISSANCE QUE CRAINDRE LA DÉSOBÉISSANCE.

« Je vous laisse l'esprit de liberté, non pas celui du monde qui chasse l'obéissance, car c'est la liberté de

1. Lettre du 14 octobre 1604.

la chair, mais celui qui chasse la contrainte, le scrupule et l'empressement. S'il vous vient quelque occasion juste et charitable de laisser vos exercices, je veux que ce soit une espèce d'obéissance, et que ce manquement soit suppléé par l'amour. » Et, entrant dans le détail, il lui dit que, si elle est interrompue dans sa méditation, elle doit « sortir avec un visage gai et un cœur gracieux à l'endroit de l'importun qui l'aura incommodée, car ce lui est tout un de servir Dieu en méditant ou en supportant le prochain ». On ne lui avait jamais dit cela; et c'est par ce côté surtout que la nouvelle direction, épanouie et épanouissante, était le contre-pied de l'ancienne, étroite et rétrécissante.

Les fruits ne s'en firent point attendre : au dedans, une vertu plus profonde et plus détachée d'elle-même; au dehors, une vertu plus aimable, plus en garde contre les impétuosités et les brusques saillies d'un caractère en qui il y avait naturellement plus de mâle énergie et de générosité que de douceur. Tous ceux qui l'entouraient ressentirent ce charme pénétrant et comprirent bien à qui était dû ce progrès. La générosité d'ailleurs n'y perdait rien et, tout au contraire, s'élançait d'un vol d'autant plus libre vers les sacrifices qui coûtent le plus au cœur et vers les dévouements qui coûtent le plus à la nature. Jusque-là, par exemple, elle n'avait pu prendre sur elle-même de revoir son parent, M. d'Anlezy, qui avait été la cause involontaire de la mort de M. de Chantal. Elle lui avait pardonné en chrétienne, mais n'avait pu ni voulu faire plus. Pas à pas, avec un tact discret, mais avec une persévérance

qui ne laissait échapper aucune occasion, saint François de Sales la conduisit plus loin. Il y fallut deux ans. Le 16 juillet 1606, il lui écrivait : « Il n'est pas nécessaire que vous recherchiez ni le jour, ni les occasions[1]. Mais s'il se présente, je veux que vous y portiez votre cœur doux, gracieux et compatissant. Je sais que sans doute il se remuera et se renversera et que votre sang bouillonnera. Mais qu'est-ce que cela ? » Et il ajoutait ces paroles qui touchent au sommet de la perfection chrétienne : « J'entends que vous témoigniez que vous aimez toutes choses, oui, la mort même de notre mari, oui, la vôtre, en la mort et en l'amour de votre doux Sauveur ».

Était-ce insensibilité, indifférence au mauvais sens du mot, oubli des amours terrestres ? *Rien moins*, comme il eût dit lui-même ; c'était la transformation surnaturelle de ces amours. Il le dit d'une manière exquise : « Vous me demandez si vous ne parliez point trop souvent de feu monsieur votre mari. Que vous dis-je, ma chère fille ? car je ne m'en souviens pas. Maintenant donc, y ayant pensé, je vous dis qu'il n'y a point de danger d'en parler quand l'occasion s'en présente, car cela ne témoigne que la mémoire que vous en devez avoir ; mais je crois qu'il serait mieux de parler de lui sans paroles et soupirs qui témoignassent un amour attaché et engagé à la présence corporelle ; et partant, au lieu de dire : feu mon pauvre mari, je voudrais dire : mon mari que Dieu ait en sa miséricorde ; et ces dernières paroles les dire *avec un sentiment d'un amour non*

1. Il parle des occasions de voir M. d'Anlezy.

point affaibli par le temps, mais bien affranchi et épuré par l'amour supérieur. »

L'obéissance remporta donc cette difficile victoire ; Mme de Chantal vit M. d'Anlezy. Un an et demi plus tard elle obtint un nouveau et héroïque sacrifice ; Mme de Chantal accepta de tenir sur les fonts baptismaux le fils nouveau-né de M. d'Anlezy.

Quant à l'article des pauvres et des malades, un mot suffit : il n'y avait qu'à lui lâcher la bride, et à mettre dans son cœur cet épanouissement de l'amour qui se traduit au dehors non seulement en actes de charité, mais en prévenances affectueuses, en douceur consolatrice, en respectueuse tendresse pour les membres souffrants de Jésus-Christ. De ce côté seulement il pouvait y avoir quelque progrès à faire, et il se fit tout d'un coup. Sa vie charitable, soit à Monthelon chez le vieux baron de Chantal, soit à sa terre de Bourbilly où la saison des vendanges l'appela en 1606, où une effroyable épidémie la consacra pendant sept semaines au service des mourants et des morts et où elle faillit elle-même laisser la vie, est un tissu quotidien d'actes héroïques accomplis avec une simplicité, une ardeur, une bonté, un don absolu de soi, un dédain de toute les répugnances de la nature, qui donnent le frisson à notre délicatesse en même temps qu'ils pénètrent le cœur d'admiration et amènent toute conscience droite à la source divine d'où coulaient de telles merveilles.

Ajoutons que ni le soin des pauvres ni les exercices spirituels ne portaient préjudice à l'accomplissement du grand devoir professionnel de cette mère, l'éducation de sa jeune famille. Il faut souhaiter aux mères chré-

tiennes de tous les temps de le comprendre comme elle le comprit et de le pratiquer comme elle le pratiqua, avec la même vigilance, la même fermeté et la même tendresse, avec le même regard en haut pour y chercher la force et la lumière, avec le même sentiment de la mission sublime qui, en formant des membres de la société humaine, a pour but final de préparer des âmes pour le ciel.

Il faut encore dire un mot pour achever de décrire l'idéal en vue duquel notre saint travaillait dans cette œuvre de direction. Il ne lui suffisait pas que sa fille spirituelle fût douce en même temps que dévouée et mortifiée. Il la voulait joyeuse ainsi que les autres âmes qu'il dirigeait. C'est un point sur lequel il revient sans cesse: « Vivez joyeuse et soyez généreuse. Dieu, que nous aimons et à qui nous sommes voués nous veut en cette sorte-là[1]. — Vous ne voudriez pour rien au monde offenser Dieu ; n'est-ce pas assez pour vivre joyeuse[2] ? — Si les hommes vous estiment, moquez-vous-en joyeusement. S'ils ne vous estiment pas, consolez-vous en joyeusement[3]. — Soyons joyeux au service de Dieu, je vous supplie, joyeux sans dissolution et assurés sans arrogance[4]. »

Elle eût pu objecter que cela est facile aux âmes à qui Dieu fait goûter les douceurs et les consolations de la piété; qu'alors en effet « les nuits sont des jours », les mortifications des délices, les sacrifices des dou-

1. Lettre du 30 août 1605.
2. Lettre du 24 juin 1604.
3. Lettre du 1er novembre 1605.
4. Lettre du 20 juillet 1607.

ceurs; mais comment être joyeuse dans les désolations intérieures, quand la nuit se fait dans l'âme, quand les tentations contre la foi sont une obsession, quand on est dévoré de scrupules, quand on ne se sent aucun goût pour les choses spirituelles ni aucune affection pour Dieu, quand le cœur, dans la prière, dans les méditations, dans les actes qui remplissent la vie, demeure froid comme un marbre et sec comme une terre sans eau? Or, ces cruelles épreuves, si fréquentes dans la vie des saints, secouaient et déchiraient l'âme de Mme de Chantal. Son guide le savait et appuyait d'autant plus sur son conseil favori malgré l'apparente impossibilité de le suivre, enseignant assidûment à sa fille spirituelle la distinction fondamentale, qui tient une si grande place dans le *Traité de l'amour de Dieu*, entre l'élément affectif de l'âme qui est flottant, involontaire, irresponsable, et l'élément effectif qui réside dans la libre volonté et qui peut toujours, avec la grâce de Dieu, tenir ferme, et s'établir dans l'ordre, par conséquent dans le renoncement à la volonté propre, par conséquent dans la paix, par conséquent dans la joie, quels que soient les troubles, les ténèbres et les désolations de la partie inférieure. « Laissez faire, tout va fort bien; tant de ténèbres que vous voudrez, mais cependant nous sommes près de la lumière; tant d'impuissance qu'il vous plaira, mais nous sommes aux pieds du Tout-Puissant[1]. — Souvenez-vous que c'est bon signe que le diable fasse tant de bruit et de tempêtes autour de la volonté; c'est signe qu'il n'est

1. Lettre du 29 juin 1606.

pas dedans. Et courage, ma chère âme. Pendant que nous pouvons dire avec résolution, quoique sans sentiment, *vive Jésus*, il ne faut point craindre. Et ne me dites pas qu'il vous semble que vous le dites avec lâcheté, sans force ni courage, mais comme par une violence que vous vous faites. O Dieu! mais donc la voilà, la sainte violence qui ravit les cieux. Voyez-vous, ma fille, c'est signe que tout est pris, que l'ennemi a tout gagné en notre forteresse, hormis le donjon impénétrable, indomptable, et qui ne peut se perdre que par soi-même. C'est enfin cette volonté libre, laquelle toute nue devant Dieu, réside en la suprême et plus spirituelle partie de l'âme, ne dépend d'autre que de son Dieu et de soi-même; et quand toutes les autres facultés de l'âme sont perdues et assujetties à l'ennemi, elle seule demeure maîtresse de soi-même.... Enfin, notez ceci : pendant que la tentation vous déplaira, il n'y a rien à craindre; car pourquoi vous déplaît-elle, sinon parce que vous ne la voulez pas? Au demeurant, ces tentations si importunes viennent de la malice du diable; mais la peine et souffrance que nous ressentons viennent de la miséricorde de Dieu, qui, contre la volonté de son ennemi, tire de la malice d'icelui la sainte tribulation, par laquelle il affine l'or qu'il veut mettre dans ses trésors. Méprisez les tentations, embrassez les tribulations[1]. »

A côté des tentations, les inquiétudes qui engendrent les scrupules et les mécontentements excessifs de soi-même, et qui ne sont pas un médiocre tourment pour

1. Lettre du 14 février 1605.

les âmes trop portées à l'analyse de leurs états intérieurs. Mme de Chantal était « malade de cette maladie-là » ; et son saint directeur lui avoue qu'il la connaissait lui-même par expérience. « Il y a quelque chose en moi, » lui écrit-elle, « qui n'a jamais été satisfait; mais je ne saurais dire ce que c'est. » Il lui répond, avec sa grâce coutumière : « Je voudrais bien le savoir pour vous le dire ». Puis il lui suggère que cet état d'*insatisfaction* vient peut-être de la multiplicité des désirs qui, se pressant dans son esprit, y font « des obstructions ». Puis, creusant davantage, il reconnaît une disproportion entre ses aspirations vers Dieu, vers la sainteté, vers tout ce qui a les caractères du bien, et sa puissance pour réaliser l'idéal vers lequel elle est si puissamment attirée. Elle est comme l'oiseau attaché sur la perche qui veut s'envoler dans l'espace et qui, commençant à prendre son élan, est ramené en bas par sa chaîne; ou comme celui qui, n'ayant point encore d'ailes, « connait son impuissance par l'essai du vol ». Quel remède donc? « Puisque vous n'avez pas encore vos ailes pour voler, ma chère fille, et que votre propre impuissance met une barrière à vos efforts, ne vous débattez point, ne vous empressez point, ayez patience. Je crains infiniment que vous n'ayez un petit trop d'ardeur à la proie. Vous voyez la beauté des clartés, la douceur des résolutions; il vous semble que presque vous les tenez, et le voisinage du bien vous en suscite un appétit de même, et cet appétit vous empresse et vous fait élancer, mais pour néant, car le maître vous tient attachée sur la perche, ou bien vous n'avez pas encore vos ailes. Il

faut faire des essais, mais modérés, mais sans se débattre, mais sans s'échauffer, et prendre en gré de ne pas voler[1]. »

Et puis, il faut se garder de ces subtils examens de soi-même qui produisent des *entortillements* sans fin et qui exposent l'âme à perdre de vue l'objet divin de ses pensées et de ses actes à force d'analyser la façon dont elle pense et dont elle agit. « Ne philosophez point sur votre mal. Les femmes, et les hommes aussi quelquefois, font trop de réflexions sur leurs maux; cela entortille les pensées l'une dans l'autre, et les craintes, et les désirs, dont l'âme se trouve tellement embarrassée qu'elle ne peut s'en remettre[2].... — Quand une bagatelle se présente à votre esprit, il s'en fâche et craint que cela ne l'arrête. Cette crainte retire de la force à votre esprit; elle lui déplaît et engendre une autre crainte que cette première crainte ne soit cause du mal. Ainsi, vous vous embarrassez; vous craignez la crainte, puis vous craignez la crainte de la crainte; vous vous fâchez de la fâcherie, puis vous vous fâchez d'être fâché de la fâcherie[3]. »

Rien de plus vrai, de plus fin et de plus sage. Mais saint François de Sales connaît trop bien la nature humaine pour espérer que ces raisons excellentes enlèveront comme avec la main le mal qu'elles combattent. Il sait qu'à un degré quelconque ce mal subsistera comme épreuve; et il veut, assuré cette fois qu'il pourra l'obtenir, que sa chère fille l'accepte comme

1. Lettre du 21 novembre 1604.
2. Lettre du 6 août 1606.
3. Lettre du 7 mars 1608.

épreuve, comme croix à joindre à la croix du Sauveur. C'est là-dessus qu'il insiste finalement et principalement. « Que nous doit-il chaloir, si c'est par les déserts ou les champs que nous allons, pourvu que Dieu soit avec nous? — Après que vous aurez prié le Père qu'il vous console, s'il ne lui plaît pas de le faire, n'y pensez plus, et roidissez votre courage à faire l'œuvre de votre salut sur la croix, comme si jamais vous n'en deviez descendre. — Imaginez-vous que vous ne dussiez jamais être délivrée de vos angoisses; qu'est-ce que vous feriez? Vous diriez à Dieu : je suis vôtre; si mes misères vous sont agréables, accroissez-en le nombre et la durée[1]. » Ainsi parle-t-il dès la première année de la direction. Ainsi parle-t-il sept ans plus tard. « Haussons notre cœur, ma très chère mère; voyons celui de Dieu tout bon, tout aimable pour nous; adorons et bénissons toutes ses volontés; qu'elles tranchent, qu'elles taillent sur nous et partout où il lui plaira[2]. » Ainsi parle-t-il quelques mois avant sa mort : « O que bienheureuses sont les âmes qui vivent de la seule volonté de Dieu! quelle bénédiction de rendre toutes nos affections humblement sujettes à celle du plus pur amour! Or, la gloire de ce saint amour consiste à brûler et consumer ce qui n'est pas lui-même pour réduire et convertir tout en lui. Il s'exalte sur notre anéantissement, et règne sur le trône de notre servitude[3]. »

Pour une âme qui s'achemine vers de telles hauteurs,

1. Lettre du 13 février 1605.
2. Lettre du 12 août 1613.
3. Lettre du 22 octobre 1622.

il n'y a plus, semble-t-il, qu'un grand péril à craindre, l'orgueil, tentation propre des sommets. C'est pourquoi l'humilité est le rempart et la base de toute vie chrétienne, et plus particulièrement de toute vie qui tend à la perfection. Elle doit être dans les fondements ; elle doit être à chaque assise de l'édifice afin que, d'une certaine façon mystérieuse, l'homme s'abaisse dans la mesure même où il s'élève ; et c'est dans le voisinage des plus hautes cimes de la sainteté qu'elle atteint ses dernières profondeurs. Nous savons ce qu'en pensait saint François de Sales ; mais nous pourrions nous demander si, ayant conçu, dès le début, pour Mme de Chantal une haute estime qui devint promptement vénération, il était bien l'homme qu'il fallait pour la maintenir dans les abaissements de l'humilité. Il n'avait nulle peine à avoir, avec la plus parfaite sincérité, les plus bas sentiments de lui-même. Mais comment pouvait-il les avoir d'une personne dont les vertus et les rapides progrès le ravissaient d'admiration ? Et s'il ne les avait pas, comment pouvait-il les faire croître en elle ?

Notre saint, sans tant philosopher, y travailla avec une vigueur extrême et y réussit à merveille. Mme de Chantal, dès la première année de leurs relations, lui ayant demandé de lui envoyer quelque chose sur *cette très desirable vertu*, il lui répondit par une lettre dont elle fit, à cet égard, la loi de sa vie, et où il lui recommande l'humilité comme la vertu propre des veuves. « Car qui peut enfler la veuve d'orgueil ? Elle n'a plus son intégrité et ce qui donne à son sexe le plus haut prix selon l'estime du monde ; elle n'a plus son mari qui était son honneur et duquel elle a pris le nom. Que

lui reste-t-il pour se glorifier sinon Dieu ?... Au jardin de l'Église les veuves sont comparées aux violettes, petites fleurs et basses, de couleur non guère éclatante, ni d'odeur trop piquante, mais suaves à merveille. O que c'est une belle fleur que la veuve chrétienne !... Les veuves sont honorables quand elles sont veuves de cœur et d'esprit ; qu'est-ce à dire veuve, sinon destituée et privée, c'est-à-dire misérables, pauvres et chétives ? Tout cela veut dire celles qui sont humbles. Or l'humilité chrétienne n'est pas seulement la connaissance de cette misère et pauvreté.... C'en est l'amour en contemplation de celle de Notre Seigneur. Connaissez-vous que vous êtes une pauvre petite chétive veuve ? Aimez cette chétive condition, glorifiez-vous de n'être rien, soyez-en bien aise puisque votre misère sert d'objet à la bonté de Dieu pour exercer sa miséricorde[1].... — Allons cependant, cheminons par ces basses vallées des humbles et petites vertus[2]. » — Et ailleurs, lui recommandant, à son ordinaire, de ne point se troubler de ses troubles intérieurs, c'est encore une considération d'humilité qu'il invoque : « Votre esprit ressent du trouble : ce n'est pas grande merveille qu'un esprit d'une pauvre petite veuve soit faible et misérable. Mais que voudriez-vous donc qu'il fût ? quelque esprit clairvoyant, fort, constant et subsistant ? Agréez que votre esprit soit assortissant à votre condition[3]. » L'austère semence, jetée en terre féconde, y porta des fruits merveilleux ; et si le saint directeur revient moins souvent

1. Lettre du 1er novembre 1605.
2. Lettre du 13 septembre 1605.
3. Lettre du 25 juin 1606.

sur ce sujet que sur d'autres, c'est qu'il voyait sa sainte fille marcher toute seule sur les traces du divin Maître doux et humble de cœur.

Cette admirable humilité de sainte Chantal éclate en effet à chaque pas de sa vie. Elle se montre dans son obéissance simple, prompte, sans réflexion ni objections, aux moindres indications de son guide. Elle se montre surtout dans l'absolu détachement d'elle-même avec lequel elle lui expose ses états intérieurs afin qu'il porte sur eux un jugement sans appel.

Nous parlons ici de ce que les auteurs spirituels appellent les *états d'oraison*, c'est-à-dire de ce qui se passe dans l'âme lorsqu'elle prie sous une forme quelconque. Ils enseignent que « l'oraison » a plusieurs degrés depuis les plus élémentaires où l'esprit, assisté de la grâce divine, se sert de toutes ses puissances, de l'entendement avec ses actes discursifs, et de l'imagination avec ses représentations sensibles, pour méditer sur une vérité et finalement exciter en soi les affections et les résolutions où tout doit aboutir, jusqu'aux plus élevés où l'âme, sans raisonnement, sans discours, sans réflexion d'aucune sorte, sans actes distincts de sentiment ni de pensée, se tient recueillie devant Dieu, unie à lui et comme abîmée en lui, ne désirant nulle chose sinon que sa volonté se fasse en elle et en toute créature, états très différents bien que tendant finalement au même but et inspirés par le même esprit, états que symbolisent fidèlement les deux parts inégales de Marthe et de Marie dans le récit évangélique, états dont le plus élevé n'a point un caractère de permanence absolue et ne doit point être recherché avec effort comme si l'âme pouvait

s'y placer et s'y maintenir par elle-même, mais doit être reçu comme une impression divine qu'il faut fidèlement conserver tant qu'il plaît à Dieu de la faire durer.

Sainte Chantal était destinée à ce degré supérieur qui, nous disent ses historiens, devait faire de sa vie, si active cependant jusqu'à la dernière heure, *une oraison presque continuelle*. Dès 1607 elle y fut prématurément poussée par les conseils imprudents d'une pieuse carmélite. Saint François de Sales, avec une sagesse parfaite, la ramena fermement aux voies communes et aux degrés élémentaires; et il y a encore une leçon d'humilité dans la consultation qu'il lui donne. « Peut-être n'est-il pas besoin de se servir de l'imagination ni de l'entendement en l'oraison à ceux qui sont déjà fort avancés en la montagne de perfection; mais pour nous autres qui sommes encore ès vallées quoique désireux de monter, je pense qu'il est expédient de se servir de toutes nos pièces, et de l'imagination encore[1]. »

Ainsi tenait-il, pour employer son langage, l'oiseau enchaîné à la perche. Mais pas plus qu'il ne voulait d'une perfection qui mît l'humilité en péril, pas plus il n'entendait que l'humilité arrêtât pour toujours l'essor des âmes et retînt indéfiniment *ès vallées* celles que Dieu appelait aux sommets. Il avait voulu que Mme de Chantal commençât par le rôle de Marthe. Un temps viendra où il lui dira : « Pourquoi voulez-vous pratiquer la partie de Marthe en l'oraison puisque Dieu vous

1. Lettre d'avril 1608.

fait entendre qu'il veut que vous pratiquiez celle de Marie ? Votre oraison de simple remise en Dieu est extrêmement sainte et salutaire, il n'en faut jamais douter ; elle a été tant examinée, et toujours on a trouvé que Notre-Seigneur vous voulait en cette manière de prières; il ne faut donc autre chose que d'y continuer doucement. »

De même un temps viendra où, après l'avoir longtemps retenue dans le monde pour y croître en renoncement et l'embaumer de ses vertus, il la prendra lui-même par la main pour la conduire à ce dépouillement total qu'on ne trouve que dans la vie religieuse.

II

L'ÉTABLISSEMENT DE LA VISITATION

Lorsque saint François de Sales se chargea de la direction spirituelle de Mme de Chantal, ni lui ni elle n'eurent autre chose en vue que sa sanctification dans le monde. Ce fut seulement un an après, que la pensée d'une vocation religieuse traversa pour la première fois leurs entretiens. Au premier mot qui lui fut dit sous forme d'une aspiration vague, il répondit avec une certaine solennité, en homme qui parle sous une inspiration supérieure : « Oui, un jour vous quitterez toutes choses, vous viendrez à moi, et je vous mettrai dans un total dépouillement de tout pour Dieu ». Puis il n'en fut plus question. Le saint évêque estimait qu'il faut

s'attacher au devoir présent, qu'à chaque jour suffit sa peine, et que c'est perdre son temps qne de se lancer en conjectures vaines sur un avenir qui peut-être ne se réalisera jamais, « n'y ayant rien, » disait-il, « qui empêche tant de nous perfectionner en notre vocation que d'aspirer à une autre ». Peut-être aussi jugeait-il que la tâche maternelle de Mme de Chantal était encore trop loin de son achèvement pour qu'elle pût songer de longtemps à changer sa forme de vie. Sa direction demeura donc tout à fait indépendante de ces prévisions lointaines. Quelques mois plus tard, il répond à une seconde ouverture : « Je ne vous dirai rien. Je ne veux point parler. Dieu vous veuille bien éclairer et faire voir son bon plaisir ! car, au péril de tout ce qui est en nous, nous le suivrons quelque part qu'il nous conduise[1]. » L'année suivante, sollicité de nouveau, — car l'idée avait poussé de profondes racines, — il écrit ces paroles tranquillisantes : « Or sus, je veux dire ce mot de vanterie, j'y pense plus que vous, que je crois ; » mais c'est tout, et il lui recommande « que sa diligence soit résignée[2] ».

Sur ces entrefaites, les admirables filles de sainte Thérèse ayant établi un Carmel à Dijon, Mme de Chantal entra en relations avec elles et, ravie de leurs vertus, se crut appelée à les suivre. Elle consulta son guide, qui se réserva de plus en plus, renouvelant toutefois sa première déclaration qu'un jour elle devait *tout* quitter. « Mais que ce soit pour entrer en religion c'est grand cas ; il ne m'est pas encore arrivé d'en être d'avis. Don-

1. Lettre des 3 octobre 1605.
2. Lettre du 9 mai 1606.

nez-moi du temps et du loisir pour prier davantage et faire prier à cette intention. Et encore faudra-t-il, avant que je me résolve, que je vous parle à souhait, qui sera l'année prochaine, Dieu aidant[1]. »

Il prolongea son attente près d'une année encore. Enfin au temps de la Pentecôte de 1607, l'ayant fait venir à Annecy, il lui *parla à souhait* pendant quatre ou cinq jours employés à rendre compte d'elle-même et à fortifier dans son âme la résolution de se tenir prête à tout ce que Dieu demanderait d'elle. Puis, la trouvant indifférente à tout ce qu'il lui plairait de lui ordonner, il lui révéla son secret qui était de se servir d'elle pour l'établissement d'une congrégation nouvelle dont le nom était encore à trouver, et dont la nouveauté consistait surtout en deux points.

Le premier était que les austérités corporelles y seraient restreintes dans une mesure suffisante pour en permettre l'entrée à des filles ou veuves à qui la faiblesse de leur constitution, ou leur âge, ou leurs infirmités fermaient la porte des ordres déjà existants, tels que les Clarisses ou les Carmélites. La mortification, accessible à tous, de l'esprit, du cœur et de la volonté y compenserait cet adoucissement; les défauts se réformeraient et les vertus s'acquerraient plus par l'attrait de l'amour que par la rigueur de la pénitence; on s'y adonnerait plus au recueillement intérieur qu'à la multitude des prières, à la désappropriation qu'à la pauvreté, à la charité qu'à la solitude, à l'obéissance qu'aux observances pénibles[2].

1. Lettre du 6 août 1606.
2. Hamon, *Vie de saint François de Sales*, t. II, p. 2.

Le second était que les sœurs consacreraient une partie de leurs journées au service des malades, joignant ainsi la vocation de Marthe à celle de Marie et les mérites de la vie active à ceux de la vie contemplative. La clôture, observée avec la même sévérité que dans les ordres déjà existants en ce qui concerne l'entrée, serait levée en ce qni concerne la sortie des sœurs, pour leur permettre de remplir leur ministère charitable. Ce serait ce que le saint fondateur appelait une demi-clôture. Peut-être sa pensée avait-elle été en partie orientée de ce côté par le souvenir des merveilles que la charité de Mme de Chantal avait opérées en Bourgogne pendant les premières années de son veuvage. Quoi qu'il en soit, il attachait une telle importance à cette innovation (car il semblait alors, en France, que c'en fût une) que sa première idée avait été de placer la congrégation future sous le patronage de sainte Marthe. Mme de Chantal eut une pensée meilleure et lui fit accepter le nom, qui dit tout, de Visitation Sainte Marie.

Trois ans s'écoulèrent encore avant la réalisation du projet si mûrement préparé. Mme de Chantal avait rempli et pourrait remplir encore tous ses devoirs de mère ; elle avait marié sa fille aînée au jeune baron de Thorens, frère de saint François de Sales ; elle emmènerait avec elle l'autre fille qui lui restait ; son fils, arrivé à l'âge où une direction virile est nécessaire, trouverait deux pères en son aïeul et en son oncle André Frémyot, archevêque de Bourges ; son vénérable père acceptait le sacrifice avec un cœur déchiré, mais avec une magnanimité chrétienne dont nous avons le touchant témoi-

gnage : « Puisque Dieu, » écrivait-il, « veut avoir ma fille pour son service en ce monde et la conduire par ce chemin dans la gloire éternelle, je veux bien montrer que j'aime mieux son contentement avec le repos de sa conscience que mes propres affections[1]. » Elle partit donc pour Annecy et y commença son année de noviciat sous la conduite de saint François de Sales avec les compagnes que le même attrait et la même direction y amenaient de plusieurs points de la Savoie et de la France. Une très modeste maison abrita provisoirement la congrégation naissante; on l'appelait la maison de la Galerie, et son nom aujourd'hui encore est chèrement conservé dans les souvenirs de l'ordre de la Visitation.

Il serait très doux de nous y arrêter, et de regarder de près cette *galerie*, — car c'en est une, — de figures héroïques et charmantes qui furent les premières Mères de la Visitation, très diverses de caractères et de tendances naturelles, rassemblées par le même élan vers la vie parfaite, inséparablement unies par l'affection la plus sainte et par la commune vénération pour celle qui était, qui resta toujours leur centre et leur modèle. Nous n'en nommerons pas une seule, car il faudrait les nommer toutes au même rang d'admirables vertus; et comment les nommer sans essayer de les peindre? et comment les peindre sans ajouter un livre à un livre?

Ce fut pour cette petite troupe bénie que notre saint dépensa, pendant les années qui suivirent, le meilleur

1. Lettre à saint François de Sales, du 29 mars 1610.

de son cœur et de sa doctrine dans les inimitables *Entretiens* que ses filles ont pieusement recueillis. Ce fut en grande partie pour elles qu'il composa le *Traité de l'amour de Dieu*. Qui voudra savoir ce que c'est que le progrès dans la sainteté devra lire avec recueillement tout ce qui, dans les œuvres et la correspondance de notre saint, se rapporte à cette humble famille spirituelle, si modestement commencée, appelée à de si beaux développements, dont il vit quelque chose avant de mourir[1], et à de si hautes destinées dans l'Église.

Nous n'en dirions pas davantage si nous n'avions à signaler encore dans les premières années de la Visitation un épisode où éclata l'extrême humilité de saint François de Sales et où il est impossible de ne pas voir une conduite mystérieuse de la Providence.

Il y avait quatre ans que la maison d'Annecy était fondée lorsqu'elle reçut, du pays lyonnais, la longue visite de quatre pieuses veuves qui, se sentant appelées à la vie religieuse et ayant ouï parler de la petite congrégation de Savoie, voulaient « épier si c'était la terre que Dieu voulait leur donner ». Ravies de tout ce qu'elles virent, elles obtinrent, après plusieurs incidents inutiles à rapporter, que le cardinal-archevêque de Lyon, Mgr de Marquemont, autorisât la fondation d'un second monastère de la Visitation dans sa ville métropolitaine, et que saint François de Sales envoyât la mère de Chantal avec plusieurs de ses compagnes pour présider au nouvel établissement. Mais, à peine installée

1. La Visitation comptait déjà treize maisons au moment de sa mort

et canoniquement établie, la Visitation de Lyon se heurta à une difficulté inattendue. L'archevêque interdit la visite des malades, imposa la clôture absolue et demanda que le nom de Visitation, ne répondant plus désormais à une réalité, fût remplacé par celui de Présentation.

C'était presque le bouleversement du plan primitif. La mère de Chantal fut navrée et engagea le saint fondateur à tenir bon. En même temps l'illustre cardinal Bellarmin l'y encourageait de Rome. Il y eut un échange de mémoires; il y eut une entrevue personnelle entre les deux prélats; Mgr de Marquemont resta inflexible, et donna à entendre que, si les changements qu'il proposait n'étaient pas acceptés, il fermerait la maison nouvelle, étant maître à Lyon comme l'évêque de Genève à Annecy. Saint François de Sales céda, en partie par défiance de lui-même, en partie par déférence pour la dignité et l'autorité du cardinal, en partie parce que, souhaitant et devinant l'expansion de la Visitation dans le royaume de France, il craignait que sa résistance ne la rendît impossible. Il le fit, ce douloureux sacrifice, avec une simplicité et une cordialité qui n'en laissèrent point apercevoir l'amertume. Il inspira le même esprit de renoncement à ses filles. Et plus tard il disait avec un sourire à son ami l'évêque de Belley : « On m'appelle le fondateur de la Visitation : est-il rien de moins raisonnable? J'ai fait ce que je ne voulais pas faire, et j'ai défait ce que je voulais ».

L'archevêque de Lyon avait évidemment tort, et l'évêque de Genève avait des vues d'avenir autrement justes et profondes. Personne n'en peut douter aujour-

d'hui en présence du magnifique épanouissement des congrégations de femmes qui s'en vont par nos villes, répondant par leur incomparable dévouement à l'appel de toutes les misères du corps et de l'âme, sans porter préjudice au recrutement toujours fécond des ordres cloîtrés. Nous serions donc tentés de croire, au premier abord, que l'excellent Saint porta trop loin en cette circonstance le détachement de son propre sens, qui était le bon.

Je crois que nous nous tromperions beaucoup et que Dieu, dirigeant ses Saints par des voies dont ils n'ont pas conscience, accomplit par eux, alors même qu'ils semblent humainement se tromper, des desseins plus grands qu'ils ne le peuvent deviner eux-mêmes. Nous en avons ici un remarquable exemple.

Si le premier plan complexe de la Visitation eût subsisté dans son ensemble, l'ordre nouveau eût semblé suffire, du moins pendant tout le dix-septième siècle, aux deux besoins de perfection intérieure et de charité sociale qu'il voulait satisfaire du même coup; et il ne fût venu à l'idée de personne d'occuper une place qui n'était plus à prendre. Les modifications imposées par le cardinal de Marquemont rendaient cette place libre. Or il y avait dans le même temps à Paris un humble prêtre que saint François de Sales y rencontra dans les dernières années de sa vie, et qui lui fut étroitement uni par les liens d'une affection et d'une vénération mutuelles. Il s'appelait M. Vincent. Lui aussi avait, dans le plan divin, sa place de fondateur; et cette place était justement celle que la Visitation sous sa nouvelle forme laissait inoccupée. Qui oserait reprocher à saint

François de Sales un acte d'humilité auquel nous devons ces Filles de la Charité que la reconnaissance publique appelle et appellera toujours Sœurs de Saint Vincent de Paul ?

La Visitation d'ailleurs ne renonça à sa tâche extérieure que pour rester plus assidûment au service des malades, — malades du corps et malades de l'âme, — par la prière et par le sacrifice. Elle garda son nom comme un souvenir et comme un symbole. Elle garda tout son esprit, l'esprit de dépouillement et d'amour. Elle garda les armoiries prophétiques que saint François de Sales lui avait données dès les premières années de son existence. « Dieu m'a donné, » écrivait-il, le 11 juin 1611, à Mme de Chantal, « la pensée que notre maison de la Visitation est, par sa grâce, assez noble pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ai donc pensé qu'il nous faut prendre pour armes un cœur percé de deux flèches enfermé dans une couronne d'épines, surmonté d'une croix et qui sera gravé des sacrés noms de Jésus et de Marie ; car vraiment notre petite congrégation est un ouvrage du cœur de Jésus et de Marie : *le Sauveur mourant nous a enfantés par l'ouverture de son sacré cœur.* » Elle n'a pas cessé d'être, pour des milliers et des milliers d'âmes, l'école des vertus aimables et des vertus héroïques que son saint fondateur avait puisées lui-même à cette source divine. Et lorsque, cinquante-deux ans après la mort de saint François de Sales et neuf ans après sa canonisation, le Sauveur du monde voulut manisfester aux hommes les promesses et les désirs de son Cœur, leur dire combien ce Cœur les a aimés

et les aime, leur révéler ce qu'il réserve de bénédictions aux individus et et aux nations qui lui donneront leur cœur en échange du sien, ce fut une humble religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial qu'il choisit pour interprète de ses communications divines. Il est permis de voir dans ce choix glorieux un témoignage rendu par Dieu même à celui qui, dans nos temps modernes, avait été par excellence l'apôtre de son amour.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — La vie 1
CHAPITRE II. — Le secret de la sainteté 50
CHAPITRE III. — L'écrivain 75
CHAPITRE IV. — La doctrine 91
CHAPITRE V. — La prédication 136
CHAPITRE VI. — La correspondance et la direction . . 156
CHAPITRE VII. — La direction (*suite*). — Sainte Jeanne Françoise de Chantal et l'établissement de la Visitation. 179

MEME LIBRAIRIE

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ FOUARD

La Vie de N.-S. Jésus-Christ. *Quinzième édition*. 2 vol. in-8°, ornés de cartes et plans..... 14 fr.
— Le même ouvrage. *Dix-neuvième édition*. 2 vol. in-12.. 8 fr.

Saint Pierre et les premières années du Christianisme. *Quatrième édition*. 1 vol. in-8°, orné de cartes et plans..... 7 fr. 50
— Le même ouvrage *Dixième édition*. 1 vol. in-12..... 4 fr.

Saint Paul, ses Missions. *Quatrième édition*. 1 vol. in-8°, orné de cartes et plans..... 7 fr. 50
— Le même ouvrage. *Dixième édition*. 1 vol. in-12..... 4 fr.

Saint Paul, ses dernières années. 1 vol. in-8°, orné de cartes et plans..... 7 fr. 50
— Le même ouvrage. *Septième édition*. 1 vol. in-12..... 4 fr.

Saint Jean et la fin de l'âge apostolique. 1 vol. in-8° avec un portrait de l'auteur..... 7 fr. 50
— Le même ouvrage. *Cinquième édition*. 1 vol. in-12..... 4 fr.

Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux, par M. l'abbé E. Vacandard, docteur en théologie, aumônier au Lycée de Rouen. 2 volumes in-8°, ornés d'un portrait et de deux cartes..... 15 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— Le même ouvrage. *Troisième édition*. 2 vol. in-12..... 7 fr.

Vie de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, d'après les manuscrits et auteurs contemporains: par M. le Curé de Saint-Sulpice. *Huitième édition, revue, corrigée, enrichie d'une carte de l'ancien diocèse de Genève et d'une table analytique*. 2 vol. in-8°, avec un portrait gravé sur acier..... 12 fr.
— Le même ouvrage. *Édition abrégée*. 1 vol. in-12..... 2 fr.

Histoire de saint François d'Assise, par M. l'abbé Le Monnier, curé de Saint-Ferdinand des Ternes. *Quatrième édition*. 2 volumes in-8°..... 12 fr.
— Le même ouvrage. *Sixième édition*. 2 vol. in-12..... 7 fr.

Paris. — Devalois, 144, av. du Maine (11, dans le passage).

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University o
Date Du

a39003 010793734b

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 07 23 10 8